complet 28 (3 handcoloured plates

eng. .. [illegible])

Berlin 3364 91

# DESCRIPTIONS PITTORESQUES

DE

# JARDINS

DU GOÛT LE PLUS MODERNE.

ORNÉES

DE XXVIII PLANCHES.

by Stieglitz

DEUXIÈME EDITION REVUE ET CORRIGÉE.

A LEIPZIG,

CHEZ GEORGE VOSS.

1805.

## Avant-propos.

Il était réservé au goût raffiné de notre siècle, de faire subir des changemens avantageux à l'art d'embellir les jardins, et de remettre en possession de ses droits, cette belle nature que les Français et les Hollandais avaient bannie des leurs. Nos ancêtres donnaient, à toutes les parties d'un jardin, la roideur des formes géométriques, ils ne savaient qu'aligner bien méthodiquement des arbres, attrister la vue, en faisant de leurs tailles sveltes des haies monotones; ils subordonnaient tout à une parfaite symétrie; ils employaient un ciseau sacrilége pour mettre des bornes au développement des arbres, et les défiguraient sous les formes d'arcades, de colonnes, d'obélisques, de quilles, de boules etc. On sent aujourd'hui combien il était ridicule, d'avoir adapté les règles de l'architecture à l'art d'embellir les jardins; on laisse maintenant au tronc majestueux la liberté de déployer

ses formes, ou de suivre, dans sa pousse vigoureuse, l'ouvrage de la nature; on donne aux allées et aux places une forme qui les en rapproche davantage; on traite enfin les jardins comme un paysage, dont il ne faut pas altérer les charmes.

Les avantages de ces changemens sont si évidens et tellement reconnus de tout le monde, qu'on est dispensé d'entrer dans de plus longs détails pour les prouver. Quel est en effet l'individu sensible aux beautés et aux charmes de la nature, qui préférât un jardin monotone de France à celui du goût moderne, qui n'aimât mieux s'arrêter dans une plantation de haute futaie, que d'être enfermé entre des haies roides et sans agrémens? Quel est l'homme qui ne voulût suivre des allées qui tournent sans contrainte, de préférence à celles tristement alignées, que les promeneurs mesurent des yeux, et qu'ils retrouvent sans cesse dans la monotonie, de sorte qu'ils ne peuvent se défendre d'un sentiment d'anxiété, qu'empêcherait de naître un changement de scène? Quel est enfin celui qui n'éprouve pas plus de satisfaction à suivre, dans la plaine, les différens détours d'un fleuve, qu'à voir dans un canal bien droit une eau emprisonnée, dont on a arrêté le cours naturel?

Il faut convenir aussi que d'après la manière nouvelle d'embellir les jardins, il est très-aisé de se tromper; mais n'y aurait-il pas la plus grande injustice à rejeter une chose, parce qu'on aurait eu la maladresse d'en abuser? Ne point faire dans une place qu'on a choisie, les dispositions qui lui sont analogues, serait manquer de lumières dans la chose même. Ne serait-il pas en effet ridicule et outré de vouloir faire représenter à un espace borné une contrée déployée en grand, en entassant sur un terrain de peu d'étendue une foule d'objets, qui ne peuvent rien dire aux yeux, ni présenter une perspective que sur une place propre à les contenir? Et si ces objets étaient trop nombreux pour les places, quelque spacieuses qu'elles fussent, cette profusion ne servirait encore qu'à rendre le jardin plus petit à nos yeux, et à diminuer sa beauté.

Quelque graves que soient ces fautes, rien de plus aisé à les éviter, si l'artiste qui veut orner un jardin, a en lui le sentiment du beau et des convenances, et qu'il ait attention d'observer les règles que nous avons reçues des Allemands et des Anglais. Ce sentiment empêchera l'artiste de dévier du vrai chemin, tandis que s'il en était privé, il ne pourrait donner à son ouvrage

qu'un air de médiocrité, même en y déployant une connaissance parfaite de toutes les règles.

C'est donc moins pour revenir sur ces régles bien connues d'ailleurs, et dont on a assez souvent parlé, que pour donner aux amis du nouvel art d'embellir les jardins une idée plus claire de la chose même, qu'on a esquissé la peinture de ceux qui se trouveront, par la suite, dans le cours de cet ouvrage. Quelque intelligible en effet que soit la manière, dont on présente les règles de cet art, quelques soins qu'on apporte à la description d'un jardin, des mots ne remplaceront jamais l'effet d'un dessin ni d'un tableau; ceux-ci donnent une idée bien plus prompte et plus précise de la chose, dont un amateur veut s'instruire, que les préceptes ou la description la mieux détaillée.

Nous nous flattons donc d'avoir atteint notre but, en présentant ici les plans esquissés de Mr. *Siegel*, pour servir de modèles aux jardins d'un goût moderne. L'on trouvera d'autant plus d'agrémens à ces plans, et l'on en saisira d'autant mieux l'ensemble, que le dessinateur a représenté les perspectives les plus remarquables et les bâtimens qui forment des parties

isolées. La plupart de ceux-ci sont de Mr. *Siegel*, et quelques-uns ont été empruntés des ouvrages Anglais.

Pour ôter à la description de ces jardins le ton de sécheresse et de monotonie, dans lequel il aurait été facile de tomber, et pour rendre nos tableaux plus animés, nous avons pris, dans notre prose, le style de la poésie. Nous conduirons le lecteur à travers ces jardins, comme dans une promenade, pendant laquelle l'ame douée de douces sensations, sera pénétrée de celles que lui feront éprouver alternativement les différens paysages, ou les charmes des détails piquans, qui se reproduiront souvent aux yeux.

Nous n'avons point négligé de placer çà et là, dans les descriptions, les règles qu'il est nécessaire de savoir pour faire un jardin. L'on y apprendra comment il faut tirer parti de l'harmonie et du contraste des divers sites; comment on doit disposer les allées et les plantations; comment on place les ponts, les ruines, les ermitages, etc. Lorsqu'il a été question des plantations, l'auteur a eu grand soin d'indiquer la manière de grouper les arbres et les bosquets, pour que la taille, la feuille et les fleurs offrent, en tout temps,

un plus joli coup d'oeil; il a désigné le choix des arbres et les endroits qu'on doit leur faire occuper, pour qu'il y ait un ensemble parfait dans toutes les parties. Comme les règles, dont nous venons de parler, ne pourraient former un ordre systématique dans cet ouvrage, sans nuire à la liberté du pinceau, elles se trouvent insérées seulement dans les passages qui ont donné occasion d'en parler; tout ami de l'art saura les découvrir et les abstraire sans peine.

# Les Jardins.

Que les premiers accens de ma lyre te soient consacrés, saison charmante, qui viens succéder dans nos plaines aux frimats, dont la présence prolongée a retardé si long-temps ton retour! Je te salue, ô printemps, qui viens rajeunir la nature, en faisant sentir partout ta douce influence! Les bois se couronnent de verdure, et les sources enchaînées forcent leurs prisons. L'haleine du zéphyr a soufflé, et les fleurs sont aussitôt écloses; le rossignol a retrouvé ses accens mélodieux. Tout ressent la puissance d'une création nouvelle qui promet, à l'homme des jouissances douces, aux habitans des airs et des bois des plaisirs nouveaux. L'alouette matinale a déjà fait retentir l'air de ses chants d'alégresse, et semble célébrer la naissance du printemps.

Amis, venez voir ses effets dans nos champs! Ici vous entendrez la brebis bêlante et le taureau mugissant, là vous serez arrêtés par le parfum des fleurs: c'est pour vous que le ruisseau murmure, et que la suave violette frappe agréablement les sens. Vous verrez comme nos chantres ailés se balancent sur les cintres fleuris, en se donnant les premiers baisers de l'amour. Arrachez-vous d'un séjour, dont un long hiver a décuplé les ennuis, fuyez ces murs

qui vous ont servi de prison, et les affaires qui altèrent votre gaieté : ici l'on respire un air pur, favorable à la santé. Les plaisirs simples y sont l'effet du bonheur et du repos, et le coeur se dilate de joie à la vue des beautés sans nombre d'une riante et fraîche nature.

Où trouverait-on sans elle les jouissances, qu'on chercherait vainement dans le fracas du monde? Où jouirait-on d'un spectacle plus imposant que celui de ces jardins délicieux, dans tout leur éclat aujourd'hui, et naguères tristes comme le sombre automne, qui avait dépouillé les arbres de leurs feuilles? Cette source dont la superficie glacée avait la dureté du diamant roule derechef des eaux qui ont la limpidité du cristal. Ces arbres dont l'impitoyable borée arrêtait la sève forment aujourd'hui des dais de verdure, sous lesquels va soupirer le coeur agité. Le vert de l'émeraude a remplacé la couleur flétrie de nos plaines, le temps de la régénération des sucs est à son terme; la nature vient d'achever son sommeil, pour se réveiller plus brillante encore, et se revêtir d'une robe nouvelle.

Ce n'est point dans ces jardins symétriques et asservis aux règles austères de l'art, que nous irons chercher les beautés simples qu'il en a bannies. Nous n'en trouvons, ni dans l'espace mesuré des allées, ni dans ces arbres froidement alignés, ni dans ceux dont on torture les branches à leur naissance, pour en former des haies bien roides, ni dans ces compartiments de fleurs couronnés d'un triste buis, sans élégance, ni majesté, et auxquels on fait prendre

des formes artificielles, non moins dénuées de goût. Libres dans nos actions comme dans nos pensées, il n'y a que l'indépendance de la nature qui puisse nous offrir de vraies beautés, si l'art toutefois n'a point essayé de les mutiler, ou le mauvais goût, de nous les présenter sans grâce. Nous n'adopterons pas tout-à-fait non plus l'idée de ces jardins entièrement pittoresques et romantiques de la création de *Salvator Rosa* *). Quelques charmes qu'ait d'ailleurs la nature dans cet état, il lui manquerait encore ces grâces, sans lesquelles un jardin ne saurait en avoir, et cesserait même d'en être un, si l'on négligeait de faire concourir à ce but l'art seul qui peut en donner. Ce sont celles qu'un *Claude* et un *Poussin*

---

*) Les opinions des hommes de l'art sont très-partagées, depuis quelques années, en Angleterre, sur la manière d'embellir les jardins. Égarées par *Gilpin* qui a cherché, dans ses voyages en diverses parties de l'Angleterre et de l'Écosse, à donner des règles, pour y assujettir le genre pittoresque et romantique, *Knight*, *Price*, et d'autres en ont pris occasion, pour demander que l'art fût totalement banni des jardins. Ils ont adopté le pittoresque d'un *Salvator Rosa* dans les paysages, comme la vraie nature dans l'art de faire des jardins, et ont rejeté, comme un asservissement à ce même art, toutes les règles que *Bridgewater* et *Browne* avaient publiées dans ce genre. Heureusement que le grand artiste *Repton* a paru pour défendre leur opinion, en disant qu'on ne saurait donner à un jardin toute sa perfection, sans faire concourir à son embellissement l'art qui doit essentiellement aider la nature. Voyez *Tübinger Taschenbuch für Natur- und Gartenfreunde*, année 1798, p. 194 et suivantes.

donnent à la nature, qui nous enchantent dans ces jardins, et le goût ne trouve de jouissances que dans ceux où l'art, toujours d'accord avec elle, n'a servi qu'à les embellir.

Tels sont aussi les préceptes de *Browne* et de *Repton* que vous devez suivre, sans vous régler sur ceux de *Price* et de *Knight*, qui exigent que l'art ne change rien au désordre de la nature. Quelle différence cependant dans la magie du pinceau! L'art ajoute ici à la simplicité de ses charmes, là nous contemplons avec effroi ses efforts gigantesques et les scènes variées de son désordre romantique. Elles parlent à l'imagination et aux sens qu'elles tiennent en suspens, mais jamais elles nous disent quelque chose au coeur, ni lui donnent ces jouissances, dont il trouve la réalité jusque dans le charme des impressions qu'il reçoit de la beauté d'un spectacle embelli par l'art.

Serait-ce au bruit d'une cascade tombant impétueusement d'un roc escarpé, serait-ce au fracas de ses eaux, dont on entend se prolonger l'écho, que se trouverait sensible un ami des charmes simples et variés de la nature? Voyez ces monts sourcilleux qui cachent leurs têtes dans les nues! La verdure n'a jamais couronné ces masses qui bravent orgueilleusement les tempêtes: à peine voit-on croître à leur pied quelques fleurs entre des arbres à demi-dépouillés et couverts de mousse. Des châteaux en ruine et quelques vestiges de la féodalité annoncent, par leur vétusté, celle de ces monts. L'onde écumante qui tombe de leur sommet, détruit jusqu'à la végétation qu'on voyait à leur pied; elle a déchiré l'herbe

fine que la fraîcheur avait fait naître: tantôt elle serpente dans un vallon, tantôt elle se précipite sur des cailloux qu'elle entraîne, tantôt elle disparaît en faisant quelques détours, et finit par se jeter dans un abîme, dont elle creuse le lit profond, sans pouvoir en ressortir.

Quels charmes aurait pour nous la contrée qui nous offrirait un tel spectacle? Quittons-la pour le vallon paisible et solitaire que la nature et l'art ont à l'envi décoré pour le plaisir des yeux! Que vos sens respirent le parfum des fleurs odorantes de ces lieux, où le crocus se trouve à côté de la narcisse, la violette au pied de la jacinthe, où les nuances variées de tous les verts ajoutent à la magie du tableau, en se confondant avec celles de toutes les fleurs!

Quelle vue se présente à nos regards! Une prairie, émaillée des couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, s'étend dans le vallon qu'elle entr'ouvre, et se prolonge jusqu'au pied de la colline. Plus loin, cette dernière s'abaisse, et présente à nos regards avides le spectacle de beautés nouvelles. Ici, c'est le contour ondoyant des montagnes éclairées des rayons d'un soleil couchant, et le reflet de ses derniers feux dans des eaux ridées par un vent frais du soir; là, des chênes aussi vieux que la terre qui les porte, forment une forêt, à laquelle des champs féconds servent de ceinture; plus loin enfin, le triste sapin invite à la méditation, et cache le pied d'un roc, qui rend la pensée plus mâle et la réflexion plus austère.

Voyez les allées qui sillonnent ce jardin! Comme les sinuosités qu'elles décrivent invitent l'ami de la nature à les parcourir! Combien elles vont lui donner de jouissances nouvelles! Tantôt elles se perdent dans un bosquet touffu, tantôt le svelte peuplier les borde, ou le pin résineux les remplace: des arbustes fleuris et couvrant de larges tapis de verdure émaillés de toutes les fleurs des champs présentent un groupe enchanteur. La nature ne fit rien de mieux pour ce nouveau Tempé, la magie du pinceau rien de plus doux pour les yeux, on n'y voit rien sans extase, chaque pas qu'on y fait donne une émotion nouvelle, et le coeur déborde d'un sentiment que lui communique l'ivresse de ses sens captivés.

Que manque-t-il à ces lieux embellis par l'art, qui partout a laissé de ses traces? Amis, il leur manque le mouvement et la vie. Comme tout y est calme! Comme tout y est silencieux! Si le zéphyr agite légèrement les feuilles, si son haleine semblable à la rosée humecte le calice des fleurs, ou rafraîchit l'herbe tendre, il manque au tableau de ces beautés trop calmes le mouvement d'une eau claire, qui descendrait de la colline dans la plaine. Quel effet pour l'ensemble! Quelle vie! Quelle activité nouvelle! Cette source serpentant d'abord s'ouvrirait un lit plus large, et finirait par se rendre avec fracas dans un lac. Voilà les parties riantes de ce jardin divisées maintenant par les eaux; mais voyez comme pour cacher ses bords, on a pris soin de les planter de bosquets touffus, qui en défendent l'entrée! L'oeil avide de beautés nouvelles suit avec tristesse

ses contours qui lui derobent des plaisirs nouveaux, lorsqu'un pont les réunit soudain aux parties qu'elles en avaient détachées. Tantôt un bois a pris la forme élégante de l'art pour opérer cette réunion; tantôt il a été remplacé par la pierre pour former une arche plate, dont la hardiesse étonne celui qui en franchit les marches, et quelquefois encore des chaînes sur lesquelles repose ce pont, font acheter, par un danger factice, le plaisir d'avoir passé le ruisseau.

Quelle forme nouvelle vient frapper nos yeux! Quels sont ces modèles d'architecture, dont la blancheur contraste si bien avec le vert foncé de ces bosquets variés qu'on aperçoit, là où le vallon se resserre? Ici s'élève un temple consacré aux Grâces; là des berceaux sont destinés pour les prêtresses de leur culte; plus loin, ce bois de myrtes conduit à l'habitation de la Déesse d'Amathoute, et ces touffes de roses dont la suave odeur parfume au loin l'atmosphère, annoncent et le séjour de Flore et celui de la Déesse des jardins.

Comme tout a été ménagé pour le plaisir des yeux et celui de la pensée! Voyez-vous au milieu du vallon cette habitation à demi-cachée dans ce frais bocage? Le chaume qui couvre son toit indique la retraite du sage au milieu de ces jouissances; c'est là que dans une chambre éclairée seulement des rayons du soleil à son déclin, il va consacrer quelques heures à la solitude. La distance de cette habitation des autres parties du jardin, la mousse qui la décore, le jonc qui fait partie de sa structure, les tilleuls qui l'ombragent, le chèvre-feuille qui s'unit à leurs trônes, tout annonce la simplicité du goût qui n'a varié la scène qu'en admettant pour toute fleur que l'éclatante jacinthe et la modeste pensée.

Quittons cet asile solitaire pour visiter le reste de ce jardin enchanté. Aux bosquets touffus qui cachaient la chaumière, a succédé un riche tapis émaillé de fleurs, sur lequel on voit s'élever une salle consacrée à l'Amitié et à l'Amour. Le peuplier, le platane et le tulipier la couvrent à l'envi de leurs ombres ; c'est ici que les ris et les grâces ont établi leur empire, c'est le temple véritable des jouissances, le coeur n'y saurait contredire la nature, et celui qui n'a point encore aimé, y donne le premier baiser de l'amour.

Jouissons, Amis, de ce spectacle nouveau! Nous venons d'être reportés au siècle de l'âge d'or. Damon presse son ami contre son sein, et réveille en lui les premiers souvenirs de l'enfance. Amour, Amitié, charmes décevans de la vie, vous nous placez au rang des Dieux, sans nous faire envier leur bonheur! Heureux, trois fois heureux celui, dont les goûts se portent vers la nature et la fraîcheur de ses tableaux! Il n'y a que le sentiment de l'innocence qui puisse admettre une telle sympathie, et celui qui serait étranger à ces charmes, le serait aussi pour ceux de la vertu.

---

## Premier Jardin.

Le jardin que nous visitons présentement, est dans un vallon spacieux et dégagé, borné par des montagnes. On le voit s'étendre dans une plaine, sillonnée de quelques collines et arrosée d'une rivière *). Tout respire en ce lieu la gaieté; tout inspire le contentement et invite aux douces jouissances de la vie.

Cherchons-nous un lieu, duquel la vue puisse, en plongeant, dominer le jardin? nous devons nous rendre sur la montagne, — *a* —, située à l'entrée du jardin, et de laquelle l'oeil peut embrasser tous les objets. La vue porte d'abord sur une vaste plaine, décorée de tous les charmes d'une belle nature, à laquelle l'art n'a prescrit aucune borne; cette plaine est ouverte sans cesse à la curiosité du voyageur, qui la voit se perdre insensiblement avec les champs qui la bordent. On découvre ensuite de riantes prairies, ornées çà et là de

*) Cette description appartient au premier plan de jardin. Les grandes lettres désignent les bâtimens et les parties qui sont représentées dans des planches particulières; les petites et les nombres se rapportent à celles que renferme la description, et sans lesquelles on n'aurait pu la rendre aussi claire.

bosquets qui les ombragent, de collines à pente douce, et de rivières qui tantôt les arrosent en serpentant, et tantôt s'élargissent en masse pour varier le tableau. Des allées nivelées et tracées pour arrêter le curieux dans ces parties, lui font parcourir le jardin dans leurs détours multipliés, et le conduisent à divers bâtimens et places de repos, pour le livrer à la réflexion de ce qu'il a vu.

Quels charmes n'a-t-on pas su donner à cette plaine naguères stérile, et dont la vue attristait les regards? Sans utilité pour son possesseur, elle n'avait pas même l'agrément d'un sol quelquefois ingrat, et qui dit cependant parfois quelque chose aux yeux. Privée de toute espèce de verdure, desséchée par un soleil brûlant, que ne tempérait l'ombre d'aucun arbre, elle ne produisait qu'une herbe sans fraîcheur, et fanée dès sa naissance. En divers endroits, le sol enfoncé formait des cavités, dans lesquelles l'eau de pluie s'accumulant formait des parties marécageuses, où l'on ne voyait croître que des joncs. Cette plaine était bien arrosée d'un ruisseau qui la traversait; mais obstruée dans son cours par les algues qui surchargeaient le sol, l'eau n'avait point assez de rapidité pour entraîner celle des bas fonds, ou en faire disparaître une dangereuse et putride humidité.

Qu'a-t-on fait pour tirer parti de cette place aride? On a nettoyé le ruisseau, après l'avoir élargi, pour en faire une petite rivière: les places marécageuses ont été transformées en étangs, et les terres saignées ont été semées et défrichées. On

a, pour utiliser le sol, varié avec soin sa culture en faisant des prés et des champs, planté des bosquets pour les ombrager, et élevé quelques collines pour couper la vaste plaine. Telles sont les ressources de l'art pour faire un jardin agréable, là, où la nature offre de tristes nudités, pour restituer à celle-ci tous ses charmes, et à l'homme toutes les jouissances champêtres. Les prés ont remplacé les mares d'eau croupissante, la violette et les roses ont succédé aux joncs, les bosquets entretiennent la fraîcheur, et les oiseaux font de leurs branches touffues le trône de leurs plaisirs. Voyez comme ce ruisseau, en humectant le sol émaillé de fleurs, donne de la vivacité aux couleurs, et prolonge leur parfum avec leur vie! Le zéphyr souffle avec toute la pureté de son haleine dans le vallon, où jadis un air infect précipitait la marche du voyageur; des éminences succèdent à des bois fourrés, dont la riante verdure invite maintenant à visiter l'intérieur, tandis que leur sombre obscurité ne fait qu'ajouter un charme de plus au tableau.

Pleine de l'idée d'un beau jardin, notre imagination s'exerce sur mille formes toutes plus agréables les unes que les autres. Amis, nous avons excité le désir de jouir de tous ses charmes, hâtons-nous de le satisfaire, descendons de cette colline, pour entrer dans ce bosquet qui va nous prêter son ombre!

Nous trouvons, à la sortie de cette allée couverte, deux chemins. Celui que nous avons sur la gauche, conduit à un village appartenant au propriétaire du jardin. Laissons ce chemin pour

prendre celui de la droite, qui mène à un pont de pierres, — *b* —, par lequel nous entrons dans le jardin.

Vous voyez la maison, — *A* —, qui s'offre à nos regards. Nous ne pouvons toutefois y parvenir qu'en traversant un bois — *c* — assez fort, planté d'une part de tulipiers et de catalpes, et de l'autre de robines, de cerisiers des Alpes et de baguenaudiers, au-dessus desquels s'élèvent de hauts peupliers. On voit ce bois au pied d'une montagne qui présente quelques terrasses; celle-ci se perd dans un petit vallon, qui s'étend jusqu'à la rivière.

Voyez près de cette belle pièce d'eau, — 2 —, la maison de campagne, — *A* —, que le propriétaire du jardin a choisie pour sa demeure. La situation du lieu et l'éloignement du village lui ont fait préférer ce séjour, pour y goûter, dans la solitude, les charmes de la vie champêtre. La simplicité du bâtiment s'accorde avec la situation de ce lieu, qui fait naître le désir de pouvoir l'habiter, et l'inscription qu'on lit en entrant sur le frontispice de la maison, et qui est tirée de l'Iphigénie de *Göthe*, nous fait connoître le coeur du maître:

„Le plus heureux de tous les hommes, fût-il un Roi ou un mendiant, est celui qui se trouve bien dans son habitation.“

Autour de la maison règne un large tapis de gazon, devant lequel est la pièce d'eau, dont la glace unie répète toute la partie. On a planté des peupliers sur les côtés, et une allée d'arbres de

la même espèce, sur la droite, conduit à un pont, au bout duquel on voit un chemin, qui aboutit aux allées variées du jardin.

La maison a une vue riante et dégagée. Au delà de la pièce d'eau, on voit une vaste prairie, coupée de quelques allées, et surmontée de divers groupes de bosquets, dans lesquels on a ménagé des perspectives variés, et qui donnent à la prairie, par leur ombrage, de fréquens changemens de tableaux champêtres. La plaine est encore entrecoupée de collines. Une statue de Flore décore la plus voisine —*f*— de ces collines, entourée de peupliers, à travers lesquels on l'aperçoit. Une autre colline que l'on voit s'étendre de côté, est plantée de diverses espèces d'arbres, devant lesquels se trouve le chemin qui serpente dans la prairie.

Derrière la maison il y a un sentier, qui gagne la montagne, et conduit tantôt le long de sa pente et tantôt aussi à travers des plantations, dans lesquelles il se fait jour par mille sinuosités, en côtoyant aussi parfois les champs. On arrive par ce sentier à un banc, —*e*—, duquel on aperçoit la montagne derrière le village, dont on voit aussi une partie. Si nous allons plus loin, nous atteignons immédiatement le pont, par lequel nous sommes entrés dans le jardin, et nous reprenons le chemin qui conduit à la maison.

Quelques agrémens qu'ayent pour nous ces promenades, le possesseur du jardin nous en réserve de plus intéressantes encore. L'allée de peupliers à côté de l'habitation nous conduira à un pont, —*B*—, qu'il a fait construire dans le goût Chinois.

Le nombre de ceux qui deviennent nécessaires dans un jardin semblable pour lier ses parties entre elles, ou faciliter le passage des rivières et des ruisseaux, exige absolument qu'on jette de la variété dans la construction de ces ponts. On sent combien il serait fastidieux et monotone d'employer toujours en pareil cas le même style. C'est donc la nature et l'art qu'il faut faire concourir à la variété de ces formes. Tantôt ces ponts doivent être de la plus grande simplicité et sans art, tantôt aussi il est utile de mettre de l'élégance dans leur construction. Ici, on doit s'attendre à trouver un pont plat sur une rivière; là, on en voit un présenter une arche voûtée. Ici, c'est un pont ordinaire et semblable à ceux que l'on trouve dans les campagnes, construit en bois rond; là, on en trouve un autre de pierres brutes, rapprochées seulement les unes des autres. Ici, un autre s'élève sous la forme d'un escalier, ayant à peu près celle d'une arche; là, on en voit un autre construit en pierres, orné de colonnes et de statues. Ici, il pose sur l'eau même, ou balance sur l'élément; là, il est suspendu par des chaînes. Tantôt il est d'une construction ordinaire, et tantôt aussi bâti dans le goût Gothique ou Chinois.

Nous trouverons dans le jardin que nous parcourons le genre de ces ponts, multiplié, à mesure que ses parties, où on les a placés, l'exigent. On doit avoir dans la construction de ces ponts une attention d'autant plus particulière, que le défaut de goût pourrait, en pareil cas, détruire l'unité de l'ensemble, ou nuire au caractère de ses parties, si on ne mettait pas, dans l'exécution de la chose, le cachet de la vraisemblance, qu'il faut lui conserver. Ne serait-

il pas en effet aussi absurde, de bâtir un pont de la plus grande élégance dans une partie, où il faudrait se régler sur la simplicité des lieux, que de construire dans ceux où la nature et l'art auraient tout fait pour l'embellir, un pont de l'exécution la plus ordinaire ?

Ici le maître du jardin a préféré un pont Chinois, pour faire mieux et plus agréablement contraster cette partie avec la précédente, et la simplicité de la maison de campagne que nous venons de quitter. Cette règle est de nécessité absolue dans les grands jardins, pour jeter plus de variétés dans l'ensemble et ne pas tomber dans l'uniformité. L'oeil voit avec plaisir des scènes douces et riantes, quoique souvent répétées; mais le contraste de celles d'un genre plus élevé et embellies par l'art, frappe bien plus fortement l'imagination. La surprise que donne un objet, auquel on ne s'attend pas, cause un genre de plaisir particulier, quand on n'est point tombé dans l'excès. On peut, d'après cette règle sûre du goût, faire succéder ces parties à d'autres, où l'on aura soin d'établir ces contrastes. L'exécution de l'une donnera un caractère plus prononcé à l'autre, et il en résultera dans l'ensemble un charme plus réel, que si toutes ces parties se ressemblaient davantage les unes aux autres.

Quelles formes séduisantes la nature et l'art ne sont-ils point capables de produire en les réunissant? Quelle richesse de moyens n'a-t-on pas dans l'usage que l'on peut en faire, pour captiver l'imagination par l'opposition des contrastes

Le pont Chinois, —*B*—, sur lequel nous sommes présentement, est couvert d'un pavillon ouvert de tous côtés, et supporté par quatre colonnes, qui lui donnent l'air le plus riant. De ce pont, nous arrivons sur une petite place dégagée et entourée de toute part de bosquets; et si nous les tournons à gauche, le premier objet qui va frapper nos regards, est la cabane de pêcheur, —*g*—, assise sur les bords de la rivière.

Vous croyez peut-être que cette cabane de forme carrée, couverte de paille et de roseaux, n'est qu'un tas de la matière qui la couvre: mais vos yeux ont été trompés; entrez seulement dans l'intérieur pour vous en convaincre. Une chambre propre, où l'on s'arrête avec plaisir, vous invite à vous y reposer. À côté de la cabane sont suspendus des filets, afin de donner le change en la faisant prendre pour l'habitation d'un pêcheur. Pour passer la rivière qui est dans le voisinage, on a pratiqué sur l'eau un pont flottant, à l'aide duquel vous abordez au sentier, que l'oeil a déjà remarqué de l'autre côté de l'eau.

Le maître du jardin a montré dans l'exécution de cette partie, quelle utilité on pouvait tirer d'un local qu'on veut embellir, et les parties charmantes qui pouvaient en résulter. Il a consacré à l'homme, qui, dans l'origine, a donné lieu à cet établissement, et auquel on doit la fondation du village, un monument aussi frappant que juste du souvenir qu'il en a conservé, et pour en perpétuer la mémoire. Cet homme, pêcheur de profession, s'étant établi en ce lieu, y vécut solitairement pendant plusieurs années.

Une inondation l'ayant chassé, lui et toute sa famille, de son tranquille et champêtre asile, il se retira sur une hauteur, où il bâtit la première habitation du village, qui lui dut par la suite sa fondation. Voici la manière dont on raconte son histoire:

Quand la place de l'établissement où nous sommes était encore inculte et sauvage, quand aucun arbre n'y ombrageait l'herbe desséchée par les rayons du soleil, que l'alouette matinale n'y trouvait pas un sillon ouvert et déchiré par la charrue pour sa fécondité, un pêcheur avait choisi cette solitude, afin d'y bâtir une cabane sur les bords de la rivière. Un peu de terre dont il avait fait un petit verger, pour lui donner quelques fruits, des peupliers qu'il avait plantés, pour ombrager ce séjour isolé, voilà à quoi se bornaient tous les soins que Paul avait pris pour l'embellir. Éloigné des hommes, la nature était tout pour son coeur, elle était son ami, sa maîtresse. Quand assis le soir sur le bord de l'eau, il regardait, après le travail, sa maison, son jardin, le petit coin de terre qu'il avait défriché, il levait les yeux pleins de reconnaissance vers le ciel, qui lui avait accordé une aussi douce existence. C'était l'image de la nature pour l'innocence et la simplicité de ses goûts; bon comme elle, il avait une joie enfantine de voir jouer les poissons dans la partie de la rivière, qu'il avait nettoyée des joncs qui obstruaient son cours, et de leur voir saisir la nourriture qu'il leur avait jetée. Paul était heureux enfin parce qu'il ne connaissait que la nature, et que le vrai bonheur n'appartient qu'à ceux qui savent le trouver au sein des plaisirs qu'elle donne.

Un souvenir du passé venait quelquefois attrister Paul. Le temps où il jouait autour de sa mère, réveilla chez lui celui de son enfance et avec cette idée, celle de la solitude où il vivait. Tout porte à la mélancolie chez les ames tendres. Le disque argenté de la lune qu'il apercevait à travers ses peupliers, l'air du soir qui agitait leurs feuilles, faisaient soupirer Paul de se trouver seul en ce lieu solitaire; et quand le chant du rossignol arrivait jusqu'à lui, son coeur était oppressé d'un sentiment que redoublait l'inquiète agitation de ses sens. Concentré dans ces pensées, Paul cherchait du repos sur les bords de l'onde chérie, qui lui avait donné de si douces jouissances. Il parcourait la contrée, pour trouver une diversion à sa peine, mais le sentiment aussi rapide que la pensée, avait fait une impression profonde sur lui, et tout lui disait qu'il manquait quelque chose à son coeur.

Un soir que plongé dans ces réflexions, il se promenait à grands pas dans son jardin, un cri plaintif et des gémissemens, partis du rivage voisin, vinrent frapper l'oreille du bon et sensible Paul. Se précipiter dans sa nacelle et remonter le courant de l'eau, pour arriver au lieu, d'où les gémissemens partaient, ne fut l'affaire que d'un moment pour cet homme de la nature. Le silence de la mort régnait dans le vallon, l'atmosphère était calme, et la lune enveloppée de nuages ne laissait échapper que quelques faibles et pâles rayons, lorsqu'il aperçut quelque chose de blanc sur la rive. Notre pêcheur s'élance et trouve, en approchant, une fille étendue sans mouvement sur la terre. Paul l'appelle, mais la fille ne répond pas,

et son pouls indique cependant qu'elle n'est point sans vie. L'espoir renaît alors dans son coeur: affligé, il la porte dans sa nacelle, et après l'avoir couverte de ses vêtemens, il redescend le courant de la rivière, pour la conduire sous le chaume qu'il habite. Là, le premier soin du pêcheur fut de lui préparer un lit de mousse et d'attendre son réveil, en abandonnant le soin du reste à la nature. Paul s'était éloigné, pour prendre quelque repos sous un arbre, lorsque la réflexion le fit revenir à lui. Ce qui venait de se passer lui paraissait un songe. D'où vient cette fille, se disait-il à lui-même? — Qui est-elle? qui? — La douce idée de n'être plus seul au monde, d'être heureux peut-être, occupait délicieusement son coeur.

Les ténèbres avaient à peine fait place au jour, l'aurore laissait à peine entrevoir sa couleur pourpre sur l'horizon, qu'éveillé par l'inquiétude, Paul était déjà levé pour voir si la jeune fille reposait encore. Un doux sommeil qui fermait la paupière d'Amide fit retirer le vigilant pêcheur, pour se mettre à l'ouvrage, mais non sans l'avoir regardé avec les yeux du sentiment qui l'animait déjà. Distrait, quoique occupé, il n'avait pas plutôt déposée une plante dans le sein de la terre, qu'il reportait les yeux sur sa demeure; il aperçut à sa porte la figure angélique d'Amide. Un tremblement involontaire saisit Paul, qui laissa reposer sa bêche. La jeune fille étonnée regarde autour d'elle: où suis-je, s'écria-t-elle? où? — lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du sensible et hospitalier Paul. Que se passait-il dans son coeur quand elle vint au-devant de lui? — Par quel événement, dit-elle à son hôte, suis-je arrivé dans ce vallon solitaire? Qui m'a conduite dans cette paisible et riante habitation? — Dis-moi auparavant, lui répondit

Paul, par quel hasard je t'ai trouvée, sur le rivage, pâle comme la mort et presque sans vie? — Mais viens, ajouta-t-il encore, viens sous mon toit; tu as besoin de repos; du lait et un peu de pain répareront tes forces: voilà tout ce que je peux t'offrir. — Paul ne mit que quelques secondes d'intervalle de l'offre à la réalité. La jeune fille mangea; tous deux muets encore, ne se lançaient que des demi-regards, lorsque leurs yeux se rencontrant, il s'ensuivit le discours suivant:

Connais-tu, dit la jeune fille à Paul, le petit hameau, situé au delà de cette contrée? J'y ai passé les premières années de ma vie seulement, parce qu'à cette époque je perdis les auteurs de mes jours. Un parent qui avait du bien dans un village éloigné du nôtre, eut pitié de mon malheur et se chargea de mon éducation. Je croissais sous ses yeux, et je plus aux jeunes-gens du village, pour lesquels mon coeur ne me disait rien; mais mon indifférence éclata surtout pour le fils du parent qui prenait soin de mon enfance. Aussi violent que grossier, ce jeune homme m'obsédait sans cesse et me persécutait partout où il me trouvait. Le père avec une feinte bonté se rangea du côté de son fils, et employa tour à tour la douceur et la force pour m'unir à lui. Il avait déjà fixé ce jour d'effroi, quand il ne me resta que la fuite pour m'y soustraire. Mais où aller? — Point d'ami dans la contrée pour y trouver un asile! Point de toit hospitalier où je pus reposer ma tête! Désespérée et ne voulant cependant point faire le bonheur d'un homme qui m'était odieux, je me sauvai en m'abandonnant à ma destinée. Je m'égarai dans ce vallon, où la fatigue ayant

achevé d'épuiser mes forces, je tombai d'un sommeil semblable à celui de la mort, sur l'endroit de la rive, où tu trouvas la pauvre Amide.

Amide! s'écria Paul tout haut, en regardant avec douleur un vase de terre plein de fleurs qui était sur une table: et moi aussi, ajouta-t-il, je suis également né dans le village situé dans cette plaine; et moi aussi, je perdis de bonne heure les auteurs de mes jours. Des dettes aggravèrent encore le souvenir de leur perte, d'avides créanciers s'emparèrent de la maison paternelle et de tout ce qu'ils y trouvèrent. Abandonné comme je l'étais, j'errai vainement pour chercher un être compatissant que je ne trouvai point. Mon étoile me conduisit dans ce vallon qui me plut. J'y bâtis la cabane où nous sommes, et je fis le jardin qui l'entoure; la pêche devint mon patrimoine, et j'échange son produit contre le pain qui me nourrit, et le lait qui me désaltère. Il ne m'est resté pour tout bien de la maison de mon père, que ce vase que je sauvai, parce qu'il me rappelait les souvenirs de l'enfance, toujours chers à mon coeur. Je le reçus en don d'une compagne de mes jeux qui, comme toi, s'appelait Amide; elle avait la douceur de tes yeux; comme toi elle avait aussi un son de voix enchanteur. Il ne m'était resté d'elle qu'une idée confuse de ses traits, je te vis Amide, et son image s'est retracée à mon coeur.

Paul n'eut pas plutôt achevé, qu'Amide regardant le vase avec une joie muette, le saisit et le tenant devant elle: Témoin innocent de mon premier amour, dit-elle, j'aime encore, comme j'aimais quand je te donnai au petit Paul.

Paul? — s'écria avec étonnement l'intéressant pêcheur. Quel changement s'est opéré dans mon être! Toi Amide? — toi que j'ai vainement cherchée? Comment est-il possible que mon coeur ne t'ait pas reconnue, malgré le développement des charmes que je n'avais vu qu'à leur aurore? Tu te ressouviens donc encore du pauvre Paul? Comme j'aimai jadis, j'aime encore — fut tout ce qu'il put articuler. Amide lui tendit la main, et le sort qui les avait séparés comme amans, les réunit comme époux.

Paul et Amide vécurent avec une tendresse, que la solitude ne fit qu'alimenter, et des enfans qui en furent le gage, cimentèrent un bonheur que rajeunissait le sentiment pur d'un couple aussi fortuné, quand un accident troubla passagèrement leur sérénité.

Paul revenait un jour d'un village voisin avec plus de célérité que de coutume, comme s'il avait eu un pressentiment de voir pour la dernière fois le toit paisible qu'il habitait. Un ciel couvert annonçait un orage prochain, et l'éclair, son avant-coureur, sillonnait l'horizon qui était partout en feu. Des nuages fréquemment entr'ouverts laissaient échapper la foudre, qui portait au loin la terreur et la mort. La montagne qui bornait la plaine avait disparu, en cachant sa sommité dans leurs flancs. Des torrens de pluie qui se succédaient avec impétuosité inondèrent la plaine, en laissant partout des traces de la plus horrible dévastation. Tout à coup le vallon ressemblant à une mer débordée, avertit nos habitans du danger qu'ils couraient. Paul se décide

enfin à quitter la paisible chaumière, qu'il avait si long-temps habitée, pour se retirer sur la hauteur au delà du ruisseau, mais non sans regarder tristement derrière lui la maison et le jardin qu'il était forcé d'abandonner. Bon et sensible Paul! tu ignorais encore que les flots irrités avaient détruit le séjour du bonheur et de la paix.

Pendant que l'inondation continuait ses ravages, notre pêcheur s'était construit de nouvelles habitations sur les hauteurs qu'il avait choisies. L'eau se retira enfin de la plaine, et des vents desséchans, par leur violence, ayant achevé de rendre au sol sa solidité, Paul et Amide descendirent dans le vallon pour y visiter leur ancienne demeure. Le lieu, où ils avaient trouvé tant de jouissances, la cabane chérie, où ils avaient vécu paisiblement, tout avait disparu: leurs yeux ne purent qu'en mesurer l'espace, mais le souvenir en resta dans leur coeur. Ils regagnèrent, avec le silence expressif de la douleur, les habitations nouvelles qu'ils s'étaient préparées sur l'éminence voisine, et la vie de leurs enfans dissipa le sentiment de leur tristesse, pour faire place à d'autres plus doux qui les attendait.

Ce couple fortuné eut une vieillesse heureuse et longue. Leurs enfans élevèrent d'autres maisons à côté de la leur. Chacune fut ornée de son petit jardin. La contrée fut de plus en plus défrichée; la fécondité en paya avec usure les soins des cultivateurs, dont le nombre augmenta assez par la suite, pour former le village que vous voyez aujourd'hui au pied de cette colline.

Quittons cette partie, et au lieu de passer sur le pont flottant, retournons par le pont Chinois. Dirigeons-nous nos pas sur la droite, en suivant le chemin qui conduit sur la montagne? nous arriverons à une rotonde, —*i*—, de laquelle nous aurons une vue magnifique, qui plongera sur le vallon voisin: mais ne prenons point ce chemin, parce qu'il nous conduirait hors du jardin, et suivons plutôt l'allée qui est devant nous.

Cette allée, à laquelle le maître du jardin a fait décrire, à dessein, des sinuosités sans nombre, se divise en beaucoup d'autres qui vont nous faire apercevoir des situations nouvelles. Tantôt elles nous mettront dans le cas de nous en approcher, et tantôt sur le point de satisfaire notre curiosité, nous en serons tout à coup éloignés. Combien cette disposition est supérieure à celle, adaptée dans les jardins de France, où les allées, désagréablement prolongées sur une ligne monotone, ne font aucun effet sur l'imagination, et ne laissent rien à deviner, parce qu'un coup d'oeil suffit pour embrasser les parties et l'ensemble! Ici nos jouissances seront ménagées, nous serons conduits insensiblement, et nous perdrons souvent de vue un objet pour le retrouver avec un plaisir nouveau.

Entrez maintenant dans ce bocage, dont les parties touffues vont affecter différemment vos sens, tantôt en vous enveloppant de leurs ombres, et tantôt en vous offrant des vues ménagées, que l'art a su y pratiquer.

Je te salue, ombre chérie et sacrée, après laquelle soupirait mon coeur, et que mes yeux ont aperçue avec délices! C'est toi que ma muse va chanter, c'est ta douce obscurité qui m'inspire. Tes charmes ont décuplé l'activité de mes sens, pour en jouir: ils se taisent pour livrer mon ame à la méditation, pour exercer ma pensée. Je crois être inspiré des neuf soeurs et voir les Grâces me sourire. Nul bonheur ne saurait s'assimiler au mien, je vais jouir et penser.

Pourquoi l'ame ne saurait-elle combiner des idées aussi fortes dans le tumulte du monde, qu'au sein de la solitude et d'une obscurité religieuse? C'est qu'elle y est froissée par la variété des objets, et qu'elle a besoin de la méditation pour exercer son empire, et donner toute sa force à la pensée. Elle s'élève par la spéculation à la source de la vérité, pour connaître les erreurs de l'homme, et s'en préserver. La nature est un livre, ou l'ame puise les idées d'un bonheur positif, parce qu'elle n'a pas un charme qui ne lui donne une jouissance, et il n'est pas une de ces dernières, qui ne la ramène par la pensée à celui, duquel émane toute jouissance. Fuyez, hommes frivoles, fuyez ce séjour enchanteur, vous en feriez le théâtre de vos plaisirs, parce que ses voûtes les couvriraient des ombres du mystère; elles ne doivent être consacrées qu'à la réflexion du sage! Ici vous séduiriez l'innocence, et l'homme probe veut s'y occuper des moyens de protéger la vertu: l'absence du crime vous ferait trouver ces lieux monotones, et ils sont tous pour qui sait penser et jouir. Quels charmes n'ont-ils pas à ses yeux, quand après avoir mûrement réfléchi aux devoirs de

l'homme en société, il examine le groupe de verdure, dont il a fait le confident de ses pensées? Ici commence une série de nouvelles jouissances; il détaille les beautés de la voûte silencieuse qui le couvre; il voit le chêne élever majestueusement sa tête, le bouleau élancé plier tristement ses branches, le pin déployer ses rameaux d'un vert sombre, pour contraster avec ceux de l'éclatant cerisier, le peuplier prendre place à côté du pinastre, l'acacia près du platane, et l'érable, le tilleul et le tulipier tantôt formant des groupes et tantôt isolés.

Voyez comme pour varier la scène et en augmenter les charmes, on a cherché le plaisir des yeux! Comme on a pratiqué les jours dans quelques espaces, en donnant la forme de cintre à ces branches odorantes que l'art a contraintes de se plier pour orner ces allées! Comme celles-ci sont tantôt obscures, et tantôt à demi-éclairées! Comme le jour et les ombres se confondent! À un groupe, fermé aux rayons de la lumière, succèdent des parties d'un genre opposé. Ici, les allées présentent sur les côtés le jasmin et le tulipier, là, le carmin de la rose offre un contraste de couleur; des bouquets de sureau pendent à côté du lilas pour embaumer l'air, et les fleurs d'un arbuste sont effacées par d'autres plus brillantes encore.

Le goût et la prudence ont présidé à l'ordonnance de ces bosquets. On n'a point voulu mettre ni une distance égale entre ces arbres, ni leur donner une direction monotone; mais on a suivi la nature, qui forme un groupe sans symétrie, et ne connaît point les règles.

Ces bosquets ont été plantés de manière, à ce qu'ils fissent valoir la beauté réciproque de chaque arbre, en cachant en même temps leurs défauts. On a pris des mesures dans leur plantation, pour que du plus loin qu'on les aperçut, ils présentassent un ensemble, qui eût la grace d'un groupe, et que ses contours fissent un bel effet. Dans les premiers travaux de ce jardin, le maître a sagement pensé aux résultats que produiraient ces plantations, lorsque les arbres et les arbustes croîtraient. Quand les résultats n'ont pas tout-à-fait rempli ses vues, quand un arbre, par exemple, a déployé ses branches avec trop de profusion, qu'un bosquet s'est trouvé trop clair, un autre riche en bois, ou que la pousse de quelques arbustes n'a point répondu à l'effet qu'il s'en était promis, il a élagué les branches, rempli les lacunes, ou éclairé les parties trop sombres, en transplantant de celles-ci dans celles qui ne l'étaient point assez.

Tantôt nous voyons s'étendre un petit bosquet, et tantôt s'élancer, çà et là disseminés dans l'espace, quelques arbres de haute futaie, tandis que d'autres se trouvent très-épais et sont venus sans soin. Ici, ces arbres sont mélangés d'arbustes, pour cacher aux yeux ce qui n'est point à leur proximité, et plus loin, la plantation est clair-semée, pour ménager des jours dans les diverses parties de son enceinte.

C'est précisément le cas dans celle où nous nous trouvons; nous apercevons avec surprise, à travers les arbres, le bâtiment élégant, — *C* —, qui est devant nous, et nous pouvons, en traversant

le bois, nous rendre si nous voulons à la salle du jardin, à laquelle on a donné la forme d'une mosquée. Ici où le bois —*h*— est très-clair, on voit s'étendre sur la gauche, et s'élever sur la droite les montagnes que nous avons déjà vues, lesquelles sont couronnées par une rotonde, pour jeter plus de variété dans la perspective.

Plus loin, le chemin serpente dans d'épais bosquets, jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur un pré considérable, entouré partout de bosquets. Tant d'objets qui se succèdent, nous font désirer une place de repos, de laquelle nous puissions jouir de la perspective d'un si beau lieu, quand tout à coup nos souhaits sont remplis. L'allée conduit à la sinuosité du bois, où nous trouvons une place de repos, —*k*—, dont l'ombre nous invite à nous y arrêter. De là, nous voyons la façade de la mosquée, devant laquelle on a construit deux minarets élevés. La blancheur éclatante de ce bâtiment tranche admirablement avec le vert tendre du pré, et celui plus foncé du bois, qu'on aperçoit derrière la mosquée. À gauche on voit devant soi, à travers les arbres, une Diane —*l*—. Quelques groupes d'arbres bornent la vue devant nous, et sur les côtés du bâtiment.

Le groupe le plus près de nous est le plus grand, et celui sur le côté de la mosquée le plus petit. Le premier coupe le pré, et le diversifie; le second cache la vue de la rivière et le pont de bois, —*t*—, qui nous offrirait dans sa simplicité, si nous pouvions le voir, le plus grand contraste avec les parties magnifiquement décorées que nous examinons. Ce groupe consiste en quelques arbustes, au milieu desquels il n'y a qu'un seul arbre, mais celui-ci se compose

de plusieurs autres qui s'élevant du bosquet s'attachent si fort à lui par leurs sommets, qu'il paraît à lui seul ne faire qu'un seul arbre.

On a choisi pour cet effet l'acacia d'un beau vert clair, en prenant pour les arbustes qui devaient l'environner, ceux d'une feuille foncée, et dans le fourré desquels on a mis force pieds de jasmin et de rosier. D'après cette ordonnance, le groupe ne fait pas seulement un ensemble parfait, mais il prend encore une forme d'autant plus belle, que la nuance des verts du pré et des arbustes produit une agréable variété pour les yeux. Si l'on eût choisi, pour ce groupe, des arbres de haute futaie d'une espèce différente, si l'on eût, par exemple, planté l'acacia avec le tilleul, l'érable avec le platane, le hêtre avec le bouleau, ce groupe aurait infiniment perdu de sa beauté, parce que ces arbres, loin de former de semblables massifs, auraient occasionné la division de plusieurs de ses parties. Ces arbres auraient produit encore un bien plus mauvais effet, si l'on eût voulu les réunir, attendu la différence qu'il y a souvent dans la taille, les branches et leurs feuilles, telle que celle que l'on remarque dans le sapin, le bouleau, le peuplier et le platane. Autant la réunion de ces arbres peut être agréable dans une place spacieuse, autant aurait-elle été déplacée dans cette occurrence.

Nous ne pouvons quitter cette place, sans voir le monument en marbre, élevé au milieu du bosquet, derrière la place de repos dont nous venons de parler. Il représente, sur un piédestal

peu élevé, une belle figure de femme. Son bras droit repose sur le tronc d'un arbre. La tête penchée, elle regarde fixement la terre. De hauts peupliers, entourés d'un cintre épais de verdure, pour lequel on a employé le hêtre rouge et l'arbre de vie, défendent les approches de ce monument, que le possesseur du jardin a érigé à la mémoire de son ami, qui partagea long-temps avec lui le plaisir d'admirer ces lieux, où se trouve cette place favorite. Devant et à côté de ce monument on a laissé venir des bouleaux à feuilles pendantes, à l'ombre desquels on a fait croître des rosiers. Au pied de la figure, et adossée au tronc d'arbre, on voit une pierre avec l'inscription suivante:

> „Je n'oublierai jamais celui qui repose ici. Que les roses remplacent le cyprès sur son tombeau! Son souvenir est dans mon coeur. Je ne le plains pas non plus. Il n'y a qu'un intervalle entre nous, et mon oeil sourit à l'espoir de le franchir, pour être réunis."

Arrêtons-nous encore un peu pour nous abandonner à la profonde impression que nous a laissée ce monument. D'une part ce pré délicieux, avec ses riantes perspectives, devant nous le souvenir de la mort, nous donnent une idée de cette vie, et de quelle manière les extrêmes se touchent. Quittons cette place avec le silence de la réflexion.

Approchons maintenant de la statue de Diane que nous avons vue entre les arbres, et devant laquelle de hauts platanes entourent une place à demi-circulaire —*l*—. Ici nous voyons

la Déesse qui prend tant de plaisir dans les forêts, et à laquelle on a consacré le bocage et cette place. Elle n'est point représentée comme à l'ordinaire, avec l'arc bandé, et prête à décocher une flèche mortelle; son attitude est celle du calme, et elle semble penser à son frère Apollon: enfin on la voit telle qu'elle parut un jour quand fatiguée des plaisirs de la chasse, elle alla à Delphes, et y suspendit dans le temple arc et carquois, pour se distraire avec les Muses et les Grâces.

Le pré nous paraît plus petit ici, que du monument. Le groupe d'arbres, placé au milieu, cache la mosquée, et le bois qui avance beaucoup sur la droite, rétrécit encore le pré. Tout autour, le bosquet s'étend et présente des sinuosités agréables et dégagées, quelquefois rentrantes, formant aussi parfois des ronds de verdure.

Nous arrivons en quittant le pré à une plantation de pins blancs de Canada. Devant elle se sépare le chemin —*m*—. Nous allons prendre celui de la gauche, parce qu'il traverse cette plantation, et que l'autre nous conduirait dans une place dégagée. Au bout, on a un peu éclairé la plantation, pour y pratiquer une petite place ouverte, —*n*—, entourée d'une part de hauts pins blancs de Canada, et de l'autre par un bois de petits arbres à feuilles. Arrêtons-nous un moment en ce lieu, dont le calme invite si agréablement au repos; mais soyons sages dans l'emploi du temps, et que ce ne soit point aux dépens de celui, dont nous avons besoin, pour rester, autant qu'il est nécessaire, dans les parties qui vont suivre et qui sont plus belles.

Le chemin nous conduit encore quelque temps par le bois: enfin nous en sortons pour nous trouver sur une belle prairie. Tout y est calme, et la tranquillité du lieu n'est interrompue que par un doux murmure de l'eau qui se fait entendre. Nous nous en approchons, et nous trouvons pour nous reposer la petite place, —*o*—, dont les peupliers forment l'enceinte.

Comme on a placé des sièges entre les peupliers, plantés dans une direction alignée sur le chemin, asseyons-nous pour jouir de la belle perspective que nous avons devant les yeux. La prairie s'étend au loin, tantôt les plantations paraissent, et tantôt elles se retirent. Le groupe d'arbres qui est au milieu du pré, paraît ici séparé en deux.

Ce beau groupe consiste en hauts peupliers, entourés d'une touffe de cytise des Alpes et de framboisiers odorans, dont les bouquets de fleurs jaunes et rouges en forme de raisin nuancent les différens verts, au travers desquels elles brillent, et forment avec les fleurs du baguenaudier, que l'on a planté sur les bords du groupe, le coup d'oeil le plus agréablement varié.

Jetons-nous les yeux devant le groupe sur la gauche? nous voyons le pré entouré d'un bois de pins blancs de Canada; sur la droite le bosquet s'ouvre un peu, pour nous laisser apercevoir d'un côté les bords de la rivière, et au delà les plantations qu'on y a pratiquées, afin de borner la vue. Tout près de nous et sur la droite, nous avons une partie de la rivière, qui fait une sinuosité, pour serpenter dans la plaine.

Quelle jouissance pour les yeux! Le groupe se présente d'abord au milieu du pré. Dans l'éloignement, on voit contraster le vert tendre avec celui plus foncé du bois de pins blancs qui l'entoure. Ce que nous venons de voir fait le fond du tableau. Des deux côtés, le pré est coupé d'arbres et de touffes d'arbustes, rangés toujours d'après la nuance de leurs feuilles. Tout près de nous est le cerisier à grappes, et la barbe de chèvre se trouve à côté du sumach; à ceux-ci succèdent l'odorant sureau, l'arbre de neige et le chèvre-feuille des Alpes, à côté desquels on voit encore le vinaigrier, le jasmin et le châtaignier nain. Tous ces buissons à arbustes variés ont été plantés, de manière que la diversité de leurs couleurs et nuances ne finît point sur une ligne droite, mais se confondît au contraire l'une dans l'autre, pour ne point donner un coup d'oeil désagréable, en entassant les mêmes couleurs. Non-seulement on a évité de faire cette faute, mais pour varier la scène encore davantage, et donner un ensemble au tout, on a placé, à l'extrémité de la plantation, des peupliers blancs dont la feuille, agitée par le vent, paraît tantôt d'un vert foncé et tantôt d'une couleur argentée. On a mis encore dans leur voisinage des baumiers et des érables de Tartarie, que l'on a mélangés de roses jaunes, rouges, et de beaucoup d'autres fleurs.

Tout inspire ici la gaieté, et nous livre aux plus douces sensations. L'ame sereine et satisfaite, nous nous asseyons au bord de la rivière, pour jouir encore mieux du plaisir que nous donne la nature. Un vent doux auquel l'eau a communiqué sa fraîcheur, caresse nos joues. Notre bonheur est parfait, nos coeurs sont purs, nous n'avons plus rien de commun avec la planète que nous foulons aux pieds.

Que l'homme est heureux, ô nature, quand la vue de tes beautés suffit pour épanouir son coeur! Qu'il est digne de celui qui le fait palpiter, quand la joie de se retrouver avec toi, le met au-dessus de l'orgueil et de la vanité! Mille fois heureux celui qui fuit un monde corrompu et son tumulte, pour admirer tes ouvrages! C'est chez toi que le sage va chercher une retraite; c'est chez toi qu'il apprend à être content de peu, et que la joie pure règne dans son coeur.

Ici, l'ami repose à côté de son ami, ils partagent ensemble les plaisirs innocens que tu leur donnes; là, la tendresse réunit des amans heureux, et dont les douces jouissances passent avec la rapidité de l'éclair. L'amour ne donna point d'heures plus fortunées, depuis qu'il exerce son empire. Elles ont pour ces amans la couleur des roses; un baiser a cimenté leur tendresse, et un serrement de main la promesse d'y rester fidèles.

Voyez-vous ce jeune homme errer dans ce bosquet qui est devant nous? Son regard triste et baissé désigne qu'il n'a point encore reçu le premier baiser de l'amour. Il soupire, mais sans connaître encore l'objet qui le fait soupirer. Remarquez le changement qui vient de s'opérer en lui. Le rossignol a chanté, et son regard est déjà moins timide; ses sens commencent à parler. L'alouette part à ses pieds, s'élève pour gazouiller, dans les airs, un chant d'alégresse, et la gaieté se peint sur son front. Il prend plaisir à repaître ses yeux de la douce et tendre couleur des prés; il

respire maintenant avec délices le doux parfum des violettes et des roses; c'est pour lui que le ruisseau murmure, pour lui que ses eaux ont de la limpidité; c'est pour lui que la nature s'est rajeunie. Voilà son ouvrage, ô nature! Il sent maintenant ta puissance, il sent que c'est au plaisir qu'il vient d'avoir, aux émotions douces qu'il a reçues, qu'il doit les palpitations qu'il éprouve. C'en est fait, ton triomphe, ô nature! est complet sur son ame; c'est à toi d'y mettre le comble. Tu as été le premier objet de ses voeux, celui qui a parlé à son imagination, parle maintenant à son coeur, pour qu'il jouisse du repos, qu'il trouvera toujours dans ton sein.

Pendant que nous nous abandonnons sur le bord de l'eau à ces douces rêveries, ce que ne manquera point de faire, en ce lieu, quiconque sera vivement occupé de la nature, de sa maîtresse, ou du souvenir de son ami, nous sommes interrompus dans nos sensations par le chalumeau d'un berger, et les bêlemens d'un troupeau, qui paît de l'autre côté de la rivière. Les sons de cet instrument champêtre nous reportent aux temps fortunés de la vie pastorale, que le Théocrite des Alpes, l'immortel *Gesner*, a peinte d'une manière si touchante.

Il semble que nous considérions avec plus de plaisir le cristal de l'eau qui est devant nous, la force qui soulève ses flots argentés, après les avoir abaissés, les arbustes odorans qui embaument ses rives, les violettes qui percent le petit massif de verdure qui leur sert de berceau; il semble enfin que nous épions les secrets de la nature et de la végétation. Le berger sans crainte pour son

troupeau paraît avoir accordé les sons de sa flûte, pour célébrer les beautés du printemps, et faire danser les jeunes garçons et les jeunes filles, attirés par l'éclat du soleil couchant et les flots de pourpre qu'il avait, à son déclin, laissés sur l'horizon, comme les avant-coureurs d'un beau jour.

Un pont de pierre —*u*— de la plus grande élégance, lequel se trouve dans notre voisinage, nous engage à passer de l'autre côté de la rivière. Après avoir parcouru le petit bois, et l'allée qui le tourne, nous avons devant nous une autre perspective, —*E*—, qui diffère de celle du pré que nous venons de quitter, en ce que nous n'avons vu dans la première que des objets naturels, pendant que celle-ci renferme des bâtimens dans ses parties boisées. Nous allons nous asseoir sur un siège, —*v*—, que nous apercevons entre les arbres, pour contempler plus à notre aise les beautés de cette partie. L'objet qui va le plus attirer nos regards est le bâtiment, —*E*—, qui est en face de nous, mais duquel nous ne pouvons maintenant nous approcher. À gauche nous apercevons sur une colline, une rotonde élégante, —*d*—, qui nous cache la vue parce qu'elle est cachée à moitié dans le bois.

Nous poursuivons maintenant le chemin qui nous a conduits ici, pour arriver sur des pelouses, où nous avons sur le côté tantôt la rivière et tantôt des bosquets. Devant nous il y a une colline, au pied de laquelle nous allons nous rendre, après nous être arrêtés quelque temps à la place de repos, —*p*—, que nous

voyons au bord du chemin, sous de hauts peupliers de Canada; entre ceux-ci on a placé des rosiers, pour faire jouir du coup d'oeil agréable que présente la rotonde, élevée sur la colline.

Maintenant nous passons la colline, au delà de laquelle se déploie un grand pré; dans l'éloignement et à travers le bois, on aperçoit la maison de campagne au delà d'une pièce d'eau et plus près la statue de Flore. Comme rien n'est plus agréable qu'une pelouse, nous allons jouir un peu des points de vue que nous avons de tous côtés; et sans nous asseoir, nous contemplerons, à notre aise, toutes ces scènes variées. La chose qui fixe le plus nos regards est une perspective, —*D*—, que nous remarquons au milieu de chênes élevés; devant nous se présente la rotonde, —*d*—, sur une colline insensible, et tout près de nous est un pont —*r*— en escalier, dont une arche agréable s'élève au-dessus de l'eau.

En allant plus loin, nous voyons la statue de Flore —*f*—; en avançant encore plus, nous découvrons diverses plantations d'arbres et d'arbustes, qui quelquefois ont des percées, et au milieu du pré un beau groupe de hauts tilleuls, par-dessus lesquels on voit s'élever quelques peupliers. Ce groupe coupe un peu la largeur de la prairie, mais sans dérober à la vue la fraîcheur de l'herbe verte, que l'on remarque entre les troncs d'arbres.

Quelle richesse! Quelle variété de tableaux! Partout des plantations bien groupées, qui décrivent les contours les plus agréa-

bles autour d'un pré. Ici, tout a été tellement ordonné d'après les lois de la nature, que nous croyons voir plutôt une véritable contrée, qu'une plantation soumise à celles de l'art. Le peintre trouverait à y exercer son pinceau, et partout de belles formes à étudier. La preuve la plus sûre d'avoir réussi dans le genre pittoresque pour un jardin, dit *Watelet*, est l'impression qu'il fait sur les gens de l'art en le voyant. Si le genre s'est bien rapproché de la nature, il aura l'approbation du peintre. Ce dernier veut qu'on l'imite, et quand on a réussi, la scène ne saurait manquer d'être agréable.

Pour jouir encore un peu de cette vue, nous passons devant le pont en escalier. L'allée qui se présente à nous, est ombragée d'un côté par des arbres et des bosquets, dont tantôt elle s'approche, tantôt elle s'éloigne, ou qu'elle traverse quelquefois, tandis qu'elle est bornée de l'autre par la prairie, qui offre les plus agréables perspectives.

Cette allée nous conduit à la colline de Flore, —*f*—, dans le milieu de laquelle est la statue de la Déesse, représentée en ce lieu comme conservatrice des fleurs et des fruits. La colline est entourée de hauts peupliers, entre lesquels on a planté diverses espèces de rosiers avec la Ketmie blanche et violette. Tout l'espace qui entoure la statue est orné d'arbustes et de fleurs de tous genres, qui descendent jusque sur la pente de la colline. Un air doux nous caresse; nous sentons la présence du zéphyr, que les anciens regardaient comme l'époux de Flore, autour de laquelle il folâtrait.

Les points de vue dont nous jouissons, sont trop agréables, pour pouvoir les quitter de si-tôt. Ici, nous voyons, au delà de la prairie, la maison de campagne et les bois environnans, et devant cette maison, l'étang dont la clarté de l'eau en réfléchit toutes les parties; là, nous remarquons la rotonde qui offre aussi, de cette colline, le coup d'oeil le plus ravissant. Ici, l'on aperçoit des arbres qui forment de grands et de petits groupes, là, des allées couvertes d'un sable jaune, lesquelles serpentent dans la prairie.

Une de ces allées conduit de la colline même à la prairie ci-dessus. Si nous la prenions, nous serions trop promptement à l'extrémité du jardin; et nous avons encore à visiter des parties agréables, que nous devons parcourir. Nous rétrogradons par le chemin, qui nous avait amenés, en traversant une partie du pré, d'où nous apercevons, dans l'éloignement, une cabane de pêcheur au delà de la rivière. Quand nous arrivons au bois — *q* — nous tournons à gauche, et nous entrons dans un sombre bosquet, planté sur une hauteur qui longe la rivière.

Une petite ouverture dans le bois nous laisse apercevoir un pont, — *t* —, qui conduit au delà de l'eau. Il est de la forme la plus simple et recouvert d'écorce d'arbre. Nous passons devant le pont, pour suivre le sentier du bois.

Ce bois nous paraît bien sombre. Il n'est composé que d'arbres toujours verts, ce qui le rend d'autant plus agréable en hiver. Tantôt c'est une plantation d'arbres de vie, tantôt de diver-

ses espèces de pins et de sapins. Ici, c'est le pinastre d'Écosse, là, le pin blanc de Canada, entre lesquels on a planté le cèdre, le genévrier et la sabine. Quelques groupes d'arbustes également verts dans la saison rigoureuse coupent ces parties de bois, et bordent le chemin, pour y jeter plus de variété. Les feuilles éclatantes du laurier-cerise se rencontrent alternativement avec les feuilles rembrunies du houx panaché de jaune; le buis à tronc élevé contraste avec le buisson ardent, ainsi nommé à cause de la couleur orange de ses baies, et la lauréole avec le troëne toujours vert. En ménageant une jouissance aux yeux pour l'hiver, on ne l'a point oubliée pour le printemps: car on trouve, sur le chemin çà et là, l'amandier nain de l'Asie, à coques parfois pleines et quelquefois vides aussi; ses innombrables fleurs vermeilles font l'effet le plus agréable à côté du vert foncé de cette plantation d'hiver.

Nous descendons maintenant de la hauteur dans le petit vallon où serpente la rivière. De quel genre est le pont, — s —, qui s'offre à nos regards? Voyez! Il est d'un style analogue à la scène, que nous avons sous les yeux. Un chêne tortueux, en sortant de la terre, a servi à sa construction; séparé en deux, il se déploie sur le fleuve, et ses branches ont servi de balustrades. Le siège que l'on a pratiqué sur ce pont, nous invite à nous reposer. Notre vue plonge à une grande distance sur la rivière, dont les eaux coulent sous nous, en murmurant, et tout autour on aperçoit des pins blancs de Canada et d'autres d'Écosse, qui cachent une perspective toute différente. Émus des sensations les plus graves, que nous communiquent la réflexion et les beautés agrestes de ce lieu, nous jetons les yeux autour de

nous, et nous lisons sur une pierre, appuyée au pied d'un arbre, l'inscription suivante qui exprime à merveille tout ce que nous sentons:

„Les sombres arbustes qui nous enveloppent d'une obscurité religieuse et profonde, ces bois qui bornent partout nos regards, nous rappellent celle que nous avons sur l'avenir. La vie s'écoule comme les flots qui se succèdent, et le moment où nous devons la quitter, ressemble à l'inquiétude où nous sommes, de trouver le sentier qui doit nous faire sortir du bois."

Pleins de ces réflexions, nous nous enfonçons dans le bois, non en prenant le chemin qui aboutit directement au pont, mais celui de la gauche, parce que le premier nous conduirait en rase campagne, et que le second qui se prolonge dans le bois, est plus convenable à la situation de notre ame. Le bois commence à s'élargir de plus en plus, le soleil peut le percer davantage de ses rayons, et à leur aspect nous sentons notre gaieté renaître. Nous regardons en passant ces riantes prairies, qui ont déjà dilaté de joie notre coeur, et nous retrouvons le pont —*r*— en forme d'escalier.

Quelle beauté le possesseur du jardin a placée dans le passage de cette triste partie à une plus gaie! On ne quitte point subitement la première, on n'est point surpris en arrivant à la seconde, parce que toutes les gradations ont été bien employées. Le bois devient insensiblement moins triste. D'abord, on s'éloigne

du chemin, et on le quitte ensuite tout-à-fait pour se trouver, sans s'en apercevoir, dans une belle plaine.

La rotonde, —*d*—, que nous avons si souvent vue, et qui donne un si beau coup d'oeil de tous côtés, se présente de nouveau à nos regards. Cette fois nous ne passerons point vainement devant elle. Nous la visiterons en tournant la colline. Cette dernière a deux terrasses. La première qui s'étend beaucoup, est plantée de petits bosquets, qui réjouissent la vue, soit par la grande variété de la feuille des arbres, soit par la forme d'échiquier qu'on leur a donnée. Ici, l'érable-plane et le châtaignier sauvage se confondent avec l'alisier; là, on voit paraître, sur le bord, l'érable de Virginie et celui à fleurs rouges, au pied desquels serpente la grande pervenche à feuilles argentées et dorées, en descendant la colline. C'est sur la seconde terrasse, plus élevée que la première, que se présente au milieu la rotonde. Cette dernière consiste en six colonnes d'ordre Ionique, qui sont posées sur trois marches, et supportent une coupole de la plus grande simplicité.

La vue que nous avons ici, est plus bornée que celle de la colline de Flore. Nous n'avons sous les yeux qu'une petite partie de la grande prairie. Le groupe d'arbres, qui est au milieu de cette prairie, et les petits bosquets autour de la colline de Flore cachent la vue du côté de la maison de campagne. Nous n'apercevons la statue de la Déesse des jardins qu'à travers ces mêmes bosquets; sur la droite, une plantation considérable d'arbustes

variés et d'arbres de haute taie achève la perspective. À gauche nous voyons bien la rivière, mais peu de temps, parce qu'elle se perd de nouveau parmi les arbustes, et que sa rive opposée est également plantée d'arbres. Si nous nous plaçons de manière à mettre derrière nous la colline de Flore, la prairie se deploie un peu à nos regards, mais elle est plantée, tout à l'entour, d'arbres qui ne laissent apercevoir aucun jour.

Ces plantations font un si bel effet à la vue, que nous nous déterminons à les visiter. Nous laissons pour cet effet le chemin qui nous a conduits à la colline, pour prendre l'autre. D'abord, nous descendons, puis nous tournons à droite, quand nous sommes sur la première terrasse de la colline. Ici, nous trouvons un chemin, qui de cette dernière nous conduit, dans la plaine, à travers le bosquet. Immédiatement après, nous passons dans un autre, et nous nous engageons dans le chemin qui est devant nous.

C'est au milieu de cet épais et charmant bosquet que nous trouvons ce beau bâtiment, — *E* —, que nous avons déjà remarqué, mais seulement en passant. Le maître de ces lieux l'a destiné pour y loger ses amis, ce qui a donné lieu a l'inscription qu'on lit, à cet effet, sur son portique: Temple de l'hospitalité. Ce portique, surmonté de quatre colonnes d'ordre Ionique, nous conduit dans l'intérieur du bâtiment, composé de plusieurs pièces et d'une petite salle à manger.

Un vieux chêne et un tilleul ombragent l'entrée de cette maison, et la place qu'occupent ces arbres, rappelle l'histoire de

*Philemon* et *Baucis*, qui, au sein de l'indigence, donnèrent aux Dieux, sans les connaître, l'hospitalité que leur avaient refusée les riches. Aussi n'a-t-on point manqué de faire revivre cet acte de vertu, dans les tableaux qui décorent ce temple, qui lui est spécialement consacré. Voici la manière dont on raconte la chose:

Jupiter un jour descendit sur la terre avec son fils Mercure, pour y visiter les hommes. Le père des Dieux en prit la figure, pour n'être pas reconnu: nul attribut de sa puissance avec lui, tout fut laissé dans l'Olympe. Mercure déposa ailes et caducée, et le plus parfait incognito fut observé, pour laisser ignorer leur origine. Les Dieux qui se font hommes, doivent en partager les peines. Le voyage de l'Olympe sur la terre n'en donna point à nos Dieux voyageurs; mais arrivés sur cette dernière, il fallut traverser rivières et montagnes, champs et collines, et la fatigue les obligea de s'arrêter enfin dans un vallon délicieux, que la nature avait embelli de tous ses charmes. Le riche y avait fixé sa demeure. — Voilà ce qu'il nous faut, dit Mercure; ici nous trouverons l'hospitalité. Quel meilleur usage pourrait-t-on faire de sa fortune? — et sans attendre davantage, il frappa à toutes les portes pour la demander. L'étonnement de se voir congédier, fut extrême. — Quel égoïsme! dit Jupiter; jouir, et ne pas connaitre le doux plaisir de donner. Allons plus loin, mon fils, continua le maître du tonnerre; ces gens s'en repentiront. — En parlant de la sorte il aperçut une cabane couverte de chaume. — Voyons un peu, dit-il, s'il y a plus de vertu chez le pauvre; encore cet essai, et si nous sommes refusés, nous remonterons dans l'Olympe. — Jupiter avait à peine achevé,

que se trouvant à la porte de cette modeste habitation, nos voyageurs la virent s'ouvrir au premier bruit qu'ils firent.

Deux mortels fortunés, Philemon et Baucis, occupaient cette cabane dès l'enfance, et y avaient vieilli dans le bonheur et la joie. Ces vertueux hôtes saluèrent cordialement nos voyageurs, en les invitant, à prendre sur deux siéges, qu'avança Philemon, le repos dont ils paraissaient avoir besoin. Dans cet intervalle, Baucis faisait du feu avec des feuilles sèches et des branches de fagots sur un âtre, en cherchant à rallumer une étincelle de la veille, qu'elle avait encore vue briller dans les cendres. — Vîte la table, dit Baucis à Philemon, quand le frugal repas des voyageurs fut prêt; et celle-ci fut à peine placée, qu'on leur servit du lait, des oeufs et des légumes dans des plats de terre. Baucis, toujours empressée, apporte enfin un peu de vin dans un vase de bois. — Le coeur, dit-elle à ses hôtes, donne tout ce qui est au delà du nécessaire, et cette boisson vous rendra les forces dont vous avez besoin. — Cette naïveté fit rire des Dieux habitués au nectar, mais la fatigue ne leur fit pas trouver moins bon ce que leur offrait la vertu, et Jupiter but d'un trait ce qu'on lui avait présenté. La tempérance n'est pas la vertu des Dieux. Que faire en pareille occasion? Donner une preuve de sa toute-puissance, et c'est ce que fit le maître de l'Olympe, en faisant signe à Mercure que le vase était plein.

Baucis! dit Philemon qui s'était aperçu du miracle. Philemon! dit Baucis, en joignant les mains, parce qu'il ne lui avait

pas plus échappé qu'à son vieil époux. La présence des Dieux, qu'ils venaient de sentir, les mit aux genoux des voyageurs, devant lesquels ils se confondirent en excuses, de les avoir aussi frugalement traités. Jupiter les releva. — Ceux qui parlent comme vous, dit-il, et donnent de bon coeur ce qu'ils possèdent, ceux qui protègent les inconnus, exercent l'hospitalité envers les voyageurs et les traitent en amis, sont dignes de la protection des Dieux: aussi doivent-ils s'attendre à recevoir de leurs mains le prix de ces vertus. — Voyez, ajouta Jupiter, comment ils châtient au contraire ceux qui les ont méconnus, et qui se croient, sous les lambris dorés, à l'abri de leurs coups! Venez.

Notre couple, à ces mots, suivit la divinité en courroux, et en gravissant comme il pouvait, dans un âge aussi avancé, la montagne la plus voisine de leur cabane. Quel spectale les attendait! À l'instant le tonnerre gronde, la foudre éclate, une tempête affreuse fait sortir le torrent de son lit: il ravage, il entraîne tout avec lui; des masses d'eau inondent la contrée, qui perd jusqu'à la dernière trace de sa végétation, et la cabane de Philemon résiste. Pendant que ce vertuenx couple adorait la puissance des Dieux, en pleurant sur le sort de ceux qui étaient devenus l'objet de la colère divine, quel miracle nouveau vient frapper leurs regards! La cabane venait d'être transformée en un temple; l'or brillait où naguères on voyait des roseaux; des colonnes en avaient remplacé les supports et le marbre les murs de torchis.

Dieux puissans, s'écria Philemon, laissez-nous vivre encore quelques jours, et accordez-nous la grâce d'en consacrer le

reste à votre culte. — Ouvrez-moi votre coeur, dit Jupiter, et s'il y a quelques souhaits, dont l'accomplissement puisse le réjouir, parlez, ils seront exaucés. — Point d'autre, maître puissant de l'Olympe, répondirent à l'unisson les deux vieillards, que celui de n'être jamais séparés, et de mourir ensemble, quand nous toucherons à notre dernière heure. — Jupiter exauça leurs voeux, et les Dieux quittèrent la terre.

Cet heureux couple vécut encore un grand nombre d'années, dans un bonheur que rien ne troubla sur la terre. Philemon se consacra au service du temple de Jupiter, en conservant toujours la crainte des Dieux, et on ne savait lequel on devait admirer le plus dans l'exercice de leurs devoirs, de leur fidélité ou de leur vertu.

Un jour qu'étant devant leur temple, ils goûtaient un repos qui annonçait la sérénité de leur ame, il s'éleva un petit vent agréable et frais qui couvrit la plaine d'un léger brouillard. — Qu'est-ce? s'écrièrent à la fois les deux époux en s'apercevant que la promesse des Dieux allait s'accomplir: courons vîte au temple pour les remercier; et en prononçant ces mots, Philemon voulait s'acheminer, lorsqu'il se sentit attaché au sol. Le lierre avait en effet déjà pris racine à ses pieds, et le voeu qu'avaient fait depuis si long-temps ces deux époux d'être réunis, allait être exaucé. Quel fut l'étonnement de Philemon, de voir en levant les yeux, les feuilles du tilleul remplacer les cheveux de sa Baucis, et celle-ci de voir le lierre ombrager la tête de son époux! La tendresse n'eut plus

qu'un signe à donner à la tendresse, et de l'oeil qui l'avait donné, sortit immédiatement une branche qui le remplaça ; une voix, presque éteinte par la métamorphose, leur permit encore les derniers adieux, et l'écorce recouvrit, et ferma pour toujours l'organe, qui les avait prononcés.

Après avoir payé quelque tribut au souvenir de ce couple fortuné, et fait un déjeûner que nous avait preparé l'hospitalité du maître, après une longue promenade, nous prenons congé du temple, en faisant le tour du bosquet, dont il est entouré. Le chemin dans lequel nous sommes, nous conduit à celui qui mène à la rotonde. Laissons-le toutefois à gauche, pour tourner la colline à droite, dans un chemin ombragé, enceint d'une part de bosquets clairs, et bordé de l'autre par des champs et des prés.

Ici, le chemin se partage en deux allées, desquelles nous choisissons celle qui conduit à travers la prairie et un bois d'aunes et de peupliers de Canade — *w* —. Après avoir un peu marché, nous trouvons que le bois commence à s'éclaircir. Dans l'éloignement, on remarque, à travers quelques branches pendantes, la surface d'une eau semblable à une glace. Pendant que nos yeux se récréent, nous sortons tout à coup du bois, et une contrée enchanteresse — *F* — se présente à nos regards. La gaieté nous accompagne, et nous voyons avec plaisir, que le maître du jardin a fait faire une place de repos, — *x* —, à l'ombre de vieux tilleuls, pour jouir mieux de la beauté de ce lieu.

Nous avons maintenant devant nous un charmant lac, — *z* —. Si la vue est un peu resserrée sur ses bords, par les arbres

et les bosquets qui les bordent, elle n'en est pas moins variée; et l'obscurité, que jette l'ombre de ces plantations sur ses rives, fait ressortir davantage le charme de l'eau, dont la limpidité contraste merveilleusement avec elle.

Au-delà du lac, nous avons en face la perspective du village, et nous découvrons la tour de l'église qui dépasse la sommité des bosquets. Plus avant, les collines les plus voisines descendent en pente douce jusqu'à l'eau, et l'on n'a point manqué de garnir leurs pieds de peupliers et de sureau en fleurs, en pratiquant un sentier qui serpente au milieu de ces arbres. À gauche nous apercevons, à travers le bosquet, une élégante place de repos, — *G* —, que l'on a faite sur le bord de l'eau. La rive, qui de l'endroit où nous l'avons aperçue, tourne autour de nous, est plantée de bouleaux-peupliers du Canada, de saules pleureurs, de saules jaunes, et d'oliviers. L'escarpement du rivage a donné lieu à un autre ornement: comme on a craint qu'il n'occasionnât quelque chute, on l'a environné partout d'une élégante balustrade en fer.

À notre droite s'étend un bois, mélangé de pinastres et de pins, entre lesquels on a placé un petit monument, représenté par un vase appuyé sur un piédestal de la plus grande simplicité. Un jeune homme, fils unique des deux plus respectables habitans du village, et qui donnait les plus grandes espérances, se noya dans ce lac, après avoir sauvé un de ses amis, qui, en voulant se baigner, fut par imprudence entraîné au fond du lac. Cet acte de générosité qui lui valut son malheur, a donné lieu à ce touchant monument,

dont l'inscription indique le motif. Le possesseur du jardin, en le faisant ériger, a cru devoir donner cette marque d'estime aux parens du jeune homme qu'il aimait.

Nous ne pouvons voir ce monument sans être vivement affectés d'un sentiment de tristesse. Quoiqu'il ne fasse point évanouir le doux plaisir que nous goûtons en ces lieux, leur beauté ne peut toutefois chasser la réflexion de voir toutes nos jouissances toujours empoisonnées d'un douloureux souvenir. Cet événement nous rappelle et la briéveté de notre existence, et les fleurs détachées de leurs tiges par un vent d'été. Le pauvre jeune homme! il vécut ce que vivent les roses.

Des pensées sérieuses et gaies se confondent maintenant, et nous mettent dans une plus heureuse situation d'esprit. Le bruit de l'eau du lac que nous entendons de loin, le son d'une voix qui part du village, tout concourt à la maintenir. Nous apercevons de jeunes garçons et de jeunes filles qui se jettent dans des nacelles, amarrées sur la rive, pendant que les pères passent dans une autre avec des filets et d'un air préoccupé. Nous remarquons, qu'on fait des préparatifs pour une pêche, qui doit avoir lieu sur le lac.

Nous nous approchons de la balustrade de fer, pour admirer l'adresse, avec laquelle les vieux pêcheurs jettent leurs filets; nous observons l'harmonie de leur manoeuvre, et la manière de la faire accorder avec les voix de la jeunesse du village, qui partent des

autres nacelles. Ils nous invitent à prendre part à leur joie, et à être les témoins des heureux succès, qu'ils se promettent de leur pêche.

Quoique le maître de ces lieux fasse plus de cas de ses vassaux qu'*Hortensius*, qui leur préférait ses poissons; quoiqu'il ne sacrifie point toute sa fortune, comme *Lucullus*, pour entretenir les siens dans une eau constamment fraîche, il n'est pas moins jaloux que ces Romains, de voir servir sur sa table des poissons succulens, et de faire tous les frais nécessaires pour satisfaire sa sensualité. Le plaisir de les voir prendre, et d'assister commodément à ce genre d'amusement, l'a engagé à faire construire au bord du lac, le pavillon élégant qu'indique la lettre — *G* —, d'où la vue plonge sur tout ce lac, et lui donne la satisfaction de pouvoir remarquer les travaux de ses ouvriers.

Ne le troublons point ici dans ses plaisirs innocens, puisqu'il a su respecter les nôtres, et quittons cette partie du jardin ; mais le voilà qui nous appelle pour partager la joie, que va lui donner ce divertissement. Nous répondons à son invitation, en prenant, pour aller à lui, un chemin qui nous conduit, entre une pelouse et un bosquet, à un beau pont de pierre, — *z* —, où nous reçoit le maître du lieu, pour nous conduire au pavillon, dont nous venons de parler.

Cette place délicieuse, consacrée au repos, a une ouverture au milieu, dans lequel deux colonnes d'ordre Ionique supportent le toit, et offre de chaque côté de l'ouverture un petit cabi-

net avec des sofas. Indépendamment de sa destination primitive, celle de fournir une place commode d'où l'on puisse observer les pêches, qui se font sur le lac, il sert encore, à monter de cet endroit, en gondole, quand on veut en faire le tour, ou longer la rivière, pour examiner les belles parties du jardin, qu'elle traverse entièrement.

Nous allons poursuivre notre promenade, parce que la pêche est achevée; mais notre hôte nous invite à partager un repas frugal, dont la pêche doit faire les frais. Nous acceptons, parce qu'une invitation, sans contrainte, exige, qu'on use de la même cordialité pour y répondre.

Remarquons cependant encore une fois, avant de le suivre, la vue — *G* —, qui s'offre ici aux regards, et qui diffère entièrement de celle, dont on jouit du pavillon, — *x* —, quoique ce soit sur le même lac. Ici, l'on voit le village, que nous avons en partie sur la gauche, et en partie devant nous; à nos regards s'offre encore cette jolie pelouse qui s'élargit à droite vers le bord du lac; les vieux tilleuls dont elle est plantée, nous ont couverts de leur ombre, quand nous avons voulu prendre quelque repos. À quelque distance de là, nous apercevons, à travers les sapins, le monument érigé à la mémoire du jeune homme, dont nous avons raconté l'histoire. Un chemin qui tourne le lac, longe la rive, où l'on a dispersé çà et là quelques bancs pour s'asseoir; derrière le village, on voit s'élever la montagne, d'où nous avons vu une grande partie du jardin, en commençant notre promenade dans ces lieux enchantés.

Nous voilà maintenant à l'extrémité du jardin. L'allée qui nous a conduits à l'élégant pavillon, nous fait entrer dans un

petit bois, planté de tulipiers, de catalpas et d'oliviers, derrière lesquels on voit s'élancer des peupliers, qui dépassent tous les arbres. À peine avons-nous vu le dernier, que nous avons devant les yeux le pont, par lequel nous sommes entrés dans le jardin.

Quoique nous n'ayons pas à beaucoup près visité toutes les allées du jardin, nous en avons parcouru les plus belles parties; et nous avons pris pour cet effet les plus longues allées, afin d'atteindre notre but. On n'a pratiqué les autres, que pour l'agrément et la commodité de se rendre avec plus de célérité aux parties, auxquelles on veut arriver de la maison de campagne, ou pour faire de plus courtes promenades, sans être dans la nécessité de parcourir entièrement le jardin. Ces allées ont été faites encore, ou pour croiser des parties, à l'effet de les réunir plus promptement à d'autres, ou pour conduire hors du jardin, et elles sont alors destinées aux voyageurs, qui se rendent au village par ce côté. Les parcourir toutes, exigerait un temps trop considérable, et nous ne pourrions éviter d'ailleurs tous les objets que nous avons déjà vus.

---

## Second Jardin.

Quel charmant paysage s'offre à nos regards! Que ce vallon est beau! Et toi, ô nature! quelles formes enchanteresses ne prends-tu pas pour plaire aux yeux, et pour varier toutes les jouissances de l'homme sur la terre? Si vous êtes sensibles encore aux charmes de la beauté, si votre coeur ne s'est point tout-à-fait corrompu au milieu des cités, quittez, amis, ces enceintes, où l'atmosphère est aussi dangereuse que les vices, et venez repaître vos yeux du grand spectacle, que va vous offrir la nature. Ici, l'on respire un air pur, embaumé du parfum des violettes et des roses; les forces se décuplent, la santé se fortifie, et le retour du printemps va mettre le comble à toutes ces jouissances.

La première chose qui frappe les regards, est une plaine, qui se déploie pompeusement devant nous. Un courant majestueux, qui la traverse, décrit tantôt de larges rives, dans lesquelles il roule des eaux bruyantes, et tantôt perdant de sa force en les partageant, il forme des bras, dont la destination est d'arroser les parties les plus éloignées du terrain. Ici, l'on voit s'élever des collines, et plus loin de vieux chênes et des sapins noirs, qui les couvrent. Là, le vert tendre des prés affecte agréablement la vue, et contraste avec le bleu azuré de l'onde; puis c'est une colline couverte d'abres ou de bosquets, ou une maison élégante, que l'on découvre à travers la verdure rembrunie, qui la cache. La nature et l'art sont ici dans un accord parfait, pour donner à ce lieu l'empreinte

de toute leur grandeur. C'est initiés dans tes mystères, ô nature! que nous allons continuer à détailler tes beautés, et entrer dans le jardin, qui nous promet de nouvelles jouissances.

Le premier jardin que nous avons parcouru, s'est offert sous des formes agréables et riantes, que l'on retrouvait dans toutes ses parties; celui-ci nous présente des objets d'un plus grand genre *). Si nous avons vu dans le premier jardin une petite rivière serpenter à travers les prairies et les bosquets, ici, c'est un torrent large qui traverse la contrée. Là, nous n'avons remarqué que des paysages agréables et toute la fraicheur des scènes champêtres; ici, nous n'avons sous les yeux que celles de l'histoire, qui nous reporte aux temps les plus reculés. Tout agissait enfin immédiatement sur nos sens dans nos premières promenades, et tout se réunit ici pour parler à l'imagination.

Il faut que l'artiste sache donner à chaque site du jardin un caractère prononcé. La contrée indique souvent elle-même ce qui est convenable à ce but; elle paraît tantôt montueuse et toute unie, et tantôt agréable ou sauvage. L'artiste doit suivre la nature, pour ne rien créer, qui soit disparate, et pour faire accorder tous les embellissemens avec le caractère du lieu. En donner un sauvage et sombre à une contrée riante et d'une beauté calme, placer des rocs nus, ou de grandes montagnes sur un sol uni et agréable, exposerait l'artiste à tomber dans des excès, qu'il

*) Cette description appartient au second plan de jardin.

doit nécessairement éviter. Il irait cependant trop loin, s'il voulait employer toujours le même genre, pour caractériser l'objet principal. Un jardin, qui n'offrirait aucune variété, ne saurait avoir d'agrémens, et l'ennui naîtrait bien certainement de l'uniformité, si tous les objets qui frapperaient notre vue, faisaient le même effet sur notre imagination et sur nos sens. Il y aura donc une nécessité absolue, de mettre dans les parties variées d'un jardin de ce genre, des modifications du caractère principal, et d'y apporter les nuances que comporte un semblable but. Plus ce jardin sera grand, plus il sera nécessaire de varier ces nuances, et pas une de ses parties ne doit ressembler à l'autre, quoiqu'elles doivent toutes s'accorder au caractère de l'ensemble.

Pendant que nous nous approchons du jardin, nous atteignons une allée —*a*—, qui conduit dans un bosquet. À gauche nous apercevons une charmante petite colline, surmontée de peupliers, dont les cimes s'élèvent au-dessus des touffes ou massifs de verdure qui nous entourent, et à droite nous voyons, entre des platanes et des bouleaux, les ruines d'un bâtiment Grec, —*A*—, lesquelles font ici un très-bon effet, et contrastent de la manière la plus agréable avec la simplicité du paysage, que l'on a devant soi.

On n'est point tenu de suivre les règles de la plus grande exactitude, pour placer des ruines, qui ne doivent être vues que dans un certain éloignement, ou qui ne sont destinées qu'à donner une perspective isolée. Elles n'exigent que quelques pans de muraille, d'après la nécessité, où l'on s'est mis de les faire voir d'un lieu, ou de plusieurs points de vue à la fois.

Il en est au contraire tout autrement de celles, que l'on doit voir de près, regarder sous toutes les faces, ou visiter intérieurement, et ces ruines offrent déjà de plus grandes difficultés. L'ordonnance ou la construction doit en être telle qu'on les prenne pour les ruines véritables d'une maison. Elles ne doivent pas seulement, représenter les formes extérieures d'un temple, d'un vieux château, d'un couvent, ou d'un dôme; mais il faut qu'elles soient reconnaissables sous toutes les faces, que les parties isolées se trouvent si parfaitement exécutées, que dans celles qui présentent le tableau de la destruction, on puisse deviner ce qu'il en manque, et se faire une idée parfaite de l'ensemble.

Il n'est pas plus aisé, de poser les pierres assez savamment pour faire illusion, et faire croire qu'elles appartiennent réellement à de vieux murs. Les fentes ou crevasses doivent paraître naturelles, les pierres conserver l'apparence de la décomposition opérée par la suite des siècles; il faut que le revêtement des murs semble tantôt se détacher, tantôt tenir ferme, et que leur rupture ne présente rien, qui ressemble à l'art. On aura aussi l'attention de ne laisser apercevoir, dans les décombres des murs écroulés, rien qui ne puisse justifier la vraisemblance, qu'il faut observer dans ces parties.

Il est encore un autre genre de ruines, pour lesquelles on se sert de vieux murs, quand l'intention du maître est d'y placer, au milieu, un bâtiment neuf, ou qu'il se contente d'y faire construire seulement une salle. On n'a besoin, pour ces sortes de ruines, que de leur donner la figure, qu'elles doivent

avoir, l'intérieur dépendra du but, que l'on a eu dans la construction du bâtiment.

Nous trouvons ici ce genre de ruines. — *A* —. Elles doivent offrir les restes d'un temple d'ordre Dorique, dont il s'est encore conservé quatre colonnes du portique antérieur, et quelques parties du mur de la cellule. On a continué ce mur, en y ajoutant quelque bâtisse, pour faire en ce lieu une auberge, et offrir aux promeneurs, fatigués de leurs courses, une place agréable où ils puissent se reposer et y faire un repas, assaisonné par la gaieté et la joie d'avoir visité ces lieux.

Au milieu du charmant bosquet où nous sommes, nous voyons descendre de la colline une eau — *b* — transparente comme le cristal, roulant rapidement sur le gravier, pour se jeter dans la rivière qui en est assez près. En passant sur un petit pont nous nous sommes transportés au delà. Le bosquet s'est élargi: à droite et à gauche, on voit se déployer de larges pelouses, que des arbres en groupe ne font qu'embellir. Devant nous se fait remarquer une élévation, dont la pente est chargée de touffes de verdure, au delà desquelles on aperçoit la maison de campagne, qui se présente avantageusement. Comme elle est devenue l'objet principal de notre attention, nous allons monter la colline pour nous en approcher.

On a placé cette maison au milieu du jardin. L'élévation, sur laquelle elle est construite, lui donne de tous côtés de belles perspectives, et l'on voit s'élargir de ce point diverses allées, qui aboutissent à plusieurs parties du jardin.

Il y a devant la maison un gazon, qui s'étend jusqu'à la pente, qu'on voit à la colline par devant. Cette pente est couverte d'arbustes assez bas et plantés de manière, qu'on peut avoir du boulingrin et de la maison de campagne, une vue dégagée sur la belle contrée, qui se développe aux regards. Les prés qu'on aperçoit ici, et qui se réunissent aux bois de haute futaie et aux bosquets, sont coupés deux fois par une rivière, qui n'est elle-même qu'un bras de la grande qui traverse tout le jardin. D'un côté, nous voyons, à travers les arbres, un temple magnifique — *G* —, et de l'autre des prés et des bois, dont le mélange offre le coup d'oeil le plus agréable.

Derrière la maison de campagne et ces bois, on remarque à droite des plantations touffues, tandis que sur la gauche les arbres et les bosquets le sont moins, pour ménager des vues. Il y en a une surtout, à travers une allée de hauts peupliers, que l'oeil perce pour plonger sur le jardin au delà de la rivière, et sur un bâtiment, — *z* —, destiné à servir de logement au jardinier. Deux petits pavillons, bâtis sur la pente de la colline, sont pour les enfans du maître du jardin, et pour les amis qui viennent le voir. On remarque autour de ces bâtimens quelques sapins élevés et dispersés çà et là, sur les troncs desquels monte la vigne sauvage.

Les plantations touffues qui ceignent, des deux côtés, la maison de campagne, sont bordées d'arbres à feuilles pointues, tels que des pins blancs de Canada et des pinastres d'Écosse, pour présenter de la verdure aux yeux, même en hiver. On les a melangés d'arbres et d'arbustes, dont les feuilles changent de couleur en

automne, et offrent des nuances charmantes, tels que l'érable de Virginie, le chêne rouge, le sumach et le cornouiller blanc. Dans la partie la plus proche de la maison, on a planté des arbustes qui verdissent de bonne heure au printemps et portent des fleurs d'une odeur douce, comme le sureau, le cerisier à grappes, le boit de Ste. Lucie et le pommier de Virginie. Devant la maison de campagne et sur la pente de la colline, on a mis également des arbres à fleurs printanières, tels que l'abricotier, le pêcher et l'amandier nain.

On a, d'après ce plan, procuré une perspective agréable à la maison de campagne dans chaque saison de l'année; et pour embellir encore davantage ces parties, autant que pour donner aux yeux un spectacle varié de toutes les couleurs, on voit paraître, sur les bords de ces plantations, les fleurs que produit chaque saison: au printemps, les violettes, les jonquilles, les jacinthes, les narcisses, celles de Constantinople et les muguets; en été, la giroflée, celle de muraille, la julienne, les tubéreuses, les balsamines, le réséda et la monarde; et en automne, la scabieuse, le pavot, le pied d'alouette et la mauve.

Quand nous aurons examiné toutes les plantations autour de la maison; quand nous aurons bien vu de la colline toutes les beautés, qui ne laissent point tarir nos jouissances, rendons-nous à l'invitation de notre conducteur, qui veut nous faire connaître l'intérieur de la maison du maître de ces lieux. Depuis long-temps son extérieur, et le portique de six colonnes d'ordre Dorique, lequel réunit les deux ailes, qui reposent sur des fondemens d'ouvrage

rustique, avaient attiré notre attention. Nous sommes curieux de connaître les dispositions intérieures de ce bâtiment, dont le maître, dit-on, au lieu de le décorer d'arabesques, a préféré un genre, qui lui a paru plus intéressant.

Voyons d'abord le rez-de-chaussée: il n'y a que la cuisine et le logement des domestiques. Puisqu'il en est ainsi, montons au premier étage par un large et bel escalier. Une petite antichambre, qui communique à la cage d'escalier, nous conduit dans la galerie derrière le portique.

Les murs de cette galerie sont très-simples, et n'ont reçu qu'une couleur vert-pâle. Sur les piliers, vis-à-vis des colonnes, on remarque des copies, en plâtre, de statues antiques. On voit sur les deux premiers une Minerve et la petite matrone d'Herculanum; les suivans portent Ganymède et Apollino devant lui, et ceux du milieu, les deux groupes d'Amour et Psyché, Caunus et Biblis.

Nous nous sommes arrêtés pour examiner l'arrangement plein de goût de cette galerie, et jouir aussi de la vue charmante, que l'on y a sur les bosquets et les prés. Tournons à droite, une porte nous ouvre l'entrée d'une salle magnifique, qui règne le long d'une aile entière, et prend la place de deux étages, pour avoir une élévation analogue à sa grandeur.

Les murs de cette salle sont recouverts en stuc de marbre. Des pilastres d'ordre Ionique et d'un marbre jaune, ressemblant

au *Giallo antico*, s'élèvent sur un fond vert, pareil à celui de *Verde antico*, et tournent tout autour, vers les piliers entre les fenêtres, et vers le long côté, où sont placées les entrées de la salle. Ces pilastres toutefois sont plus éloignés de ce côté vers le poêle que vers les fenêtres, pour laisser la facilité d'y placer un grand tableau entre et de chaque côté.

L'histoire de l'Empereur *Henri* IV. a donné lieu à ces deux tableaux. Le maître du lieu n'a voulu aucun trait tiré de la fable, ou de l'histoire des Romains et des Grecs, parce que ces grands et beaux sujets ont été souvent représentés. Il a cru qu'il serait plus intéressant pour ses compatriotes, de trouver dans cette peinture, un sujet de l'histoire de leurs pères; et il a choisi dans cette confiance le règne du malheureux *Henri* IV., si fécond en événemens extraordinaires. Comme leur nature était surtout capable de froisser le coeur, il a saisi pour sujet de ces tableaux, les scènes déchirantes qu'avait occasionnées la guerre entre ce Prince et le monstrueux fils, qui le persécutait, et lui disputait la couronne.

Un de ces tableaux représente l'Empereur, lorsque trompé par les flatteries de son fils, il lui pardonne, et le second, le plus haut degré de la perfidie de ce fils dénaturé.

Astre étincelant, cache tes rayons aux forfaits qui viennent d'éclater, à ces crimes dont il n'y avait pas d'exemples, depuis que la terre est sortie du cahos! Et toi, globe lumineux, qui promènes ton disque argenté au milieu de l'obscurité des nuits,

refuse ta clarté au monstre qui vient de souiller la terre d'un crime nouveau! Le fils vient de s'armer contre son père, pour le dépouiller de son trône, et peut-être de la vie. — Tel était le cas du malheureux *Henri*. Ce Prince, qui venait d'apprendre, en Bavière, la révolte de son fils, prenait des mesures pour le châtier, et il en coûtait encore à son coeur de faire justice d'un enfant dénaturé, qui avait foulé aux pieds tous les liens du sang et de l'amitié. Entouré d'un petit nombre d'amis fidèles, qui l'avaient suivi jusqu'au Rhin, et auxquels il avait confié sa douleur, assemblez, leur dit-il, une armée, pour marcher dans les environs de Mayence; c'est là que le rebelle qui a formé le dessein de me détruire, campe avec la sienne. — Le fils coupable y avait réuni les Princes, lorsqu'il apprit que l'armée de son père approchait de son camp. La lâcheté, compagne du crime, porta la terreur dans son sein. Il connaissait la bravoure de *Henri* autant que ses vertus. Il savait qu'on lui était attaché, et que la présence de ce père infortuné suffirait pour détacher de son parti ceux qui y étaient entrés. De la faiblesse à la perfidie, il n'y a qu'un pas; il le franchit, pour essayer encore son pouvoir sur le coeur de *Henri*. Sans dissoudre son armée, il alla au-devant de son père, qui s'avançait de Coblence contre lui. Celle de l'Empereur campait dans une vaste plaine, quand on vit arriver son fils dans sa tente. — Qui es-tu, lui dit le vieux Prince, et comment as-tu le courage de paraître à mes yeux? La nature ne t'a-t-elle point dit toute l'énormité de ta faute? — Ne reconnais-tu donc plus ton fils, répondit le Prince de mauvaise foi? — Ô oui, dit l'Empereur, je te reconnais bien, je vois en toi le

parjure qui a violé ses sermens, le fils ingrat auquel j'ai donné le jour pour me déchirer le sein, celui qui me promit aux pieds des autels, quand je lui ceignis le diadème, de ne jamais prétendre à la couronne tant que je vivrais, et qui veut m'arracher aujourd'hui et mon sceptre et l'empire. — Vous avez raison, dit l'astucieux *Henri*, mais si le remords amène à vos pieds le fils coupable, (et en disant ces mots il se jetait aux genoux de *Henri*) ce fils peut-il espérer de calmer un père outragé? — Séduit par ceux qui te haïssent, je n'ai suivi ni l'instinct de mon coeur, ni celui de l'ambition, en prenant les armes contre toi; et si de perfides conseils ont abusé de mon innocence, dis-moi les moyens de regagner ta confiance? — Ô fils abusé, dit le vieux *Henri* à son fils qui avait trouvé le chemin de son coeur! — Puis-je bien, ajouta ce Prince loyal, en lui tendant la main, puis-je bien croire à la bonne foi de ton retour? Ton coeur sera-t-il l'organe de tes expressions, et ta conduite la caution de tes promesses, quand les Princes qui me détestent, voudront, pour servir ton ambition, te faire l'instrument de leurs projets? — Peux-tu, lui répondit le jeune Prince, refuser la grâce du pardon à celui qui vient avouer sa faute, en s'abandonnant à ta clémence; peux-tu refuser une grâce qui le sauve, et te répond éternellement de lui? — Approche, dit l'Empereur attendri de cette scène; tes remords, mon fils, rendent une nouvelle vie à ton père. J'oublie le crime qui t'a armé contre moi, approche de mon sein, donne-moi la main, *Henri*, et qu'ainsi réunis, nous poursuivions les ennemis de l'empire. — *Henri* mit la main dans celle de son père, et lui fit un serment nouveau de rester fidèle au père et à l'Empereur.

C'est ce trait qu'a choisi le peintre pour faire la réputation de son pinceau. La scène représente sur le devant le camp de l'Empereur, où l'on voit assemblés çà et là des hommes de guerre. Sur le devant on aperçoit sa tente. Devant cette tente est *Henri* et son fils à ses pieds. Le père lui tend la main, en signe de pardon, et pour l'aider à se relever.

Cependant la scène change bientôt de face. Le jeune *Henri* tâche de persuader son père de dissoudre son armée, sous le prétexte, que les Princes de l'empire assemblés à Mayence pourraient croire qu'il voulait employer la violence, et qu'elle lui devenait inutile, n'ayant plus d'ennemis. Le loyal Empereur s'en rapportant à son fils, dissout son armée et ne garde que trois cents hommes avec lui. Les deux Princes se rendent ensemble à Bingen. Il devait rester dans cette ville, lui dit son fils *Henri*, parce que les Évêques ne permettraient pas à un excommunié d'entrer à Mayence. Le fils de l'Empereur se rendit ensuite dans cette ville, après avoir fait les promesses les plus sacrées à son père: mais à peine l'eut-il quitté, que *Henri* fut retenu comme otage et rigoureusement gardé. Cette perfidie fut couronnée de celle qui déclara le fils Empereur à la place du père, et on dépêcha à Bingen les Archevêques de Mayence et Cologne avec l'Évêque de Worms, pour dépouiller le crédule et malheureux *Henri* de toutes ses dignités.

Le fils avait juré de rester fidèle à son père, et la mauvaise foi lui fit encore violer son serment. *Henri*, abandonné de tous ceux qu'il aimait, étroitement gardé dans sa prison, soupirait à Bingen

sur le malheur de sa destinée. Où suis-je? disait ce malheureux Prince: l'empire était naguères mon domaine, et cette main qui commandait aux Rois, n'a pas le pouvoir maintenant, de briser les verrous qui m'enchaînent. Pendant qu'il s'abandonnait à des plaintes amères, qui l'eussent rendu le plus malheureux des hommes, si son esprit ne l'eût soutenu dans son infortune, la porte de sa chambre s'ouvrit, et offrit à ses regards les Évêques qu'on lui avait députés de Mayence. — Les Princes assemblés te font savoir, lui dirent-ils, qu'après t'avoir déposé de ta dignité, ils ont mis la couronne impériale sur la tête de ton fils. — Mon fils? — s'écria *Henri* d'un ton plein de douleur, en regardant le ciel. — Est-il possible? Non! — Comment se pourrait-il que celui qui m'a si tendrement embrassé, il y a quelques jours, à qui j'ai pardonné, quand il a imploré sa grâce, comment serait-il possible, dis-je, que celui qui m'a juré trois fois le serment de fidélité, fût aussi coupable? — Est-il bien vrai, est comment se peut-il que les Princes qui se sont obligés de rendre la justice, puissent condamner l'Empereur, leur maître, sans l'entendre? De quel droit le repoussent-ils? — Mais non! Vous vous trompez, je ne puis en croire ce que vous me dites. — Rien n'est plus vrai, répondirent les Évêques, et nous avons l'ordre de reprendre les attributs de la dignité, dont tu t'es rendu indigne. — Savez-vous, misérables, à qui vous parlez? dit l'Empereur. Ne reconnaissez-vous plus votre maître, celui à qui vous êtes liés par le devoir et les sermens? — Ton excommunication nous en a dégagés, repartirent les députés. — Eh bien, leur dit alors *Henri*, si vous ne voyez plus en moi votre Empereur, respectez au moins le

vieillard accablé de chagrins, songez au temps, où il vous a comblés de bienfaits, à celui où vous ne recherchiez que mes bonnes grâces. — Nous ne sommes, ajoutèrent les Évêques, que les organes des Princes et de ton fils qui demande la couronne. — Soit! dit le malheureux *Henri*, en prenant la couronne, et en la mettant sur sa tête, blanchie au sein de l'honneur et des vertus. Soit! je suis préparé à boire le calice d'amertume jusqu'à la lie, mais je prends Dieu à temoin, que vous me dépouillez d'une couronne que j'ai portée avec honneur. Si la colère céleste vous atteint un jour, songez au vieillard que vous abreuvez d'amertumes jusqu'au tombeau. Quant à celui que j'appelais autrefois mon fils, il ne saurait échapper à la vengeance divine. Allez maintenant!

Cette scène a donné lieu au second tableau. On y voit *Henri* avec ses ornemens royaux devant les trois Évêques, dont l'un d'eux est occupé à lui ôter la couronne de dessus la tête.

Le plafond de cette salle est d'un bleu pâle, et l'on n'y voit pas, sans plaisir, quatre rosettes de stuc blanc, d'où partent quatre lustres magnifiques. On peut de la fenêtre du milieu, passer sur un balcon qui règne le long d'une grande partie de la salle. Ce balcon repose sur six colonnes.

De la salle nous passons dans trois chambres à recevoir, à côté l'une de l'autre, dont deux sont très-vastes; celle du milieu qui l'est moins sert de cabinet.

Les deux chambres sont peintes et leurs ornemens empruntés de la nature. Les murs de la première sont partagés en plusieurs bandes et en champs, garnis de bordures toutes simples; sur ces bandes s'élèvent d'un fond rougeâtre, des tiges de jonc et de roseau, auxquelles pendent çà et là quelques espèces de poissons, peints d'après nature. Les champs produisent des paysages, où l'on voit de grands arbres, sur les branches desquels se trouvent perchés diverses sortes d'oiseaux. Le plafond représente l'air, et des oiseaux au vol.

On a peint l'autre chambre comme un berceau, raison pour laquelle, on lui a donné aussi un plafond rond et boisé. Le berceau est composé de roses, de chèvre-feuille, de clématite et de lycium, qui se tournent de la manière la plus variée sur les côtés, et paraissent pendre d'en haut. On a ménagé des jours, en quelques endroits, où il y a des pots de fleurs, qui en offrent de plusieurs genres.

On a représenté sur les murs du petit cabinet, placé entre les deux chambres, dont nous avons parlé, les plus jolies parties du jardin, que nous visitons maintenant. Le plafond est d'un rouge pâle. Ses bandes, qui servent de bordures aux scènes de jardin, qui y sont peintes, sont ornées de fleurs et de plantes, et sur la muraille, opposée à la fenêtre, on lit au-dessus du tableau l'inscription suivante:

„C'est au sein de la nature que se trouvent les heureuses et pures jouissances."

De la seconde chambre nous rentrons dans l'antichambre, par laquelle nous arrivons à l'escalier que nous descendons. Le logement du maître occupe l'autre aile du bâtiment. Ses chambres, très-simplement ornées, n'offrent aux regards que des gravures et des desseins de quelques parties des beaux jardins de Wörlitz et de Weimar.

Nous quittons la maison dans l'intention de continuer notre promenade: mais de quel côté dirigerons-nous nos pas, entourés de tant d'objets d'agrémens? Le chemin, —*c*—, que nous avons devant nous, paraît nous demander la préférence. Nous continuons celui de la colline, environnée du bosquet, qui ceint la maison de campagne.

Nous descendons insensiblement. Le bosquet s'ouvre, mais bientôt nous en trouvons un autre. Un bois de bouleaux se déploie devant nous, et le parfum qu'il nous envoie, est trop agréable, pour pouvoir nous dispenser de le visiter. Nous n'y avons pas fait beaucoup de chemin, quand nous apercevons sur la gauche et à travers les troncs blancs des bouleaux, une petite cabane obscure, —*d*—, qui attire toute notre attention. Comme nous trouvons un chemin qui y mène, nous allons le prendre, et nous venons de nous convaincre, qu'on a placé ici l'habitation solitaire d'un ermite.

Quelque ordinaire qu'il soit aujourd'hui, de faire usage d'une partie semblable dans les nouveaux jardins, elle n'en a pas

moins toujours le même agrément, parce qu'elle fait impression sur l'imagination, quand elle a une situation agréable et analogue à son caractère. On se reporte vivement aux temps reculés, à ceux-mêmes où la superstition rétrécissait la pensée, parce que le coeur était alors le sanctuaire de la candeur et de la fidélité.

Un ermitage exige dans un jardin une partie solitaire et qui inspire la mélancolie; on est libre de le placer dans les montagnes, dans les bois, pourvu qu'il ne puisse pas être aperçu tout d'un coup. On peut lui donner la forme d'une mauvaise cabane, le faire ressembler à un tas de bois ou de racines, et le placer enfin dans un antre de rocher, dans une colline de terre ou de pierre, si toutefois il règne dans cette partie une simplicité et une négligence essentielle, qui ne fassent pas deviner l'art.

La cabane solitaire d'un ermite, que nous trouvons ici, est faite de racines d'arbres, et semble n'être qu'un tas de ces mêmes racines, recouvertes, par le dessus, de paille, qui sert de toit à la cabane. On ne voit, tout autour, que des pins et des sapins sombres, qui la bordent et la dérobent à la vue; et sur le devant seulement se trouvent quelques bouleaux minces, qui permettent de voir à travers quelques prairies.

Nous allons y entrer pour nous reposer un peu. Les murs sont revêtus de paille, et bordés tout autour de pommes de pin. Dans un coin est le buste de la Madonne, et en dessous une petite table avec des livres. On voit sur les côtés des bancs

de jones. Nous nous asseyons, et pendant que nous nous abandonnons à nos réflexions, nous voyons sur le mur opposé une inscription, empruntée du Tasse par *Göthe*; celle-ci fait d'autant plus d'impression sur nous, que nous la trouvons dans un lieu religieux et solitaire:

„Ah! comme nous oublions d'obéir à la pureté de l'instinct de notre coeur! Un Dieu nous fait entendre tout doucement sa voix; il nous dit clairement ce que nous devons saisir ou abandonner.“

À l'instant nous apercevons les livres, sur la table, et nous voulons savoir, en quoi consiste cette petite bibliothèque, Le premier livre que nous ouvrons, contient entre autres sujets, l'histoire de l'homme qui vécut autrefois, comme ermite, dans cette contrée, et en mémoire duquel on a bâti cet ermitage. Notre curiosité est trop forte, pour attendre plus long-temps à nous instruire, et nous lisons ce qui suit.

Le son de la cloche venait de retentir dans les airs, pour appeler les fidèles à l'église; un silence religieux régnait dans les groupes qu'on voyait s'acheminer au temple; le luxe avait fait travailler plusieurs jours avant les fêtes de Pâques pour paraître, les hommes avec l'habit de drap neuf et la veste de panne, les femmes avec la jupe de bure et le tablier de tamise; on avait dépouillé sur la route l'aubépine, pour se faire des bouquets, mis à contribution toutes les haies, pour avoir une

branche de verdure, et l'église résonnait déjà du chant des cantiques que les fidèles avaient entonnés pour la fête, quand le religieux Ferdinand qui venait d'arriver, s'approcha dévotement de l'autel. Rien n'avait encore parlé à son coeur, que celui qu'il avait devant les yeux sur la croix, et la vue d'une Madonne, à laquelle il adressait ses prières, dissipait tous les chagrins qu'il pouvait avoir, en lui donnant une existence nouvelle.

Concentré en lui-même, et appuyé vers un pilier, Ferdinand pensait à la destinée qui l'avait conduit ici, et remerciait la Sainte du bonheur et de la joie qu'elle lui avait préparée. Son image lui souriait avec le plus doux des regards. Jamais son coeur ne s'était senti si ému, jamais regard de Sainte n'avait encore aussi fortement enchaîné ses sens, et l'imagination ardente de Ferdinand la lui représentait pleine de vie. Occupé de ces pensées, et plongé dans une méditation profonde, ce jeune homme ne levait les yeux que pour penser avec extase au bonheur suprême, après lequel son coeur avait tant soupiré, et dont il jouissait en ce moment.

Pendant que les yeux de Ferdinand ne faisaient que se porter de sa place à la Sainte, le hasard les arrêta sur une fille agenouillée devant elle, dont la ressemblance était parfaite avec l'image de la Madonne. Vainement s'efforça-t-il, pour ne point établir de comparaison, de détourner les yeux; la bouche et les traits de cette fille l'enchaînaient comme par une puissance invisible.

Ferdinand regarde encore la Sainte, mais quelque gracieux que lui parût son sourire, il se sentait déjà trop faible pour ne point reporter les yeux sur celle, dont tous les traits ressemblaient si fort à l'objet de son culte. C'est un don de ma protectrice, se dit Ferdinand, qui ne voyait plus que la Sainte dans Clémentine. Y avait-il alors quelque chose au-dessus du bonheur de consacrer sa vie au service des Saints, et de s'y engager par un voeu, si aisé à remplir, depuis que sa Sainte avait pris la figure et les traits de Clémentine? Ferdinand, transporté, s'avança davantage, mais à peine la fille l'eut-elle vu, que ses yeux s'arrêtèrent sur les siens; immobile d'étonnement, il y puisait le plaisir, il ne se sentait plus, ne savait ce qui s'était opéré en lui, tous les objets s'évanouirent à ses regards, et ce n'est que Clémentine seule qu'il considère attentivement.

La jeune fille cependant allait quitter le pied de l'autel, et se disposait lentement à sortir, quand le jeune homme crut voir planer un ange devant lui. Dans l'incertitude s'il doit la suivre, ou non, Ferdinand hésite encore à prendre une résolution. Le regard de Clémentine lui promet bien son pardon, s'il la suit, mais un scrupule l'arrête. La Sainte ne pourrait-elle pas se venger, ou lui retirer les grâces, dont elle l'avait comblé? De quel oeil verrait-elle son infidélité? Ces idées firent place à d'autres, et Ferdinand suivit Clémentine, qui s'était arrêtée au parvis de l'église, pour regarder encore une fois derrière elle. Cela redoubla le courage du jeune homme, qui la regardant sans cesse, résolut, à tout prix, de lui dire ce qu'elle lui avait

inspiré. À quoi lui aurait servi le silence? — Il ne pouvait guérir son coeur, et il était trop tard aussi pour renoncer à cette pensée.

Près de l'église et dans un riant vallon se trouvait une fontaine claire, entourée de tilleuls. C'est là que se rendit Clémentine, sous l'ombre des arbres touffus, pour y faire le plus doux des rêves, car jamais elle n'avait senti ce qui touchait si sensiblement son coeur, depuis qu'elle avait vu Ferdinand. Libre et dégagée de toute passion, Clémentine n'avait jamais éprouvé le sentiment, dont elle se sentit pénétrée, lorsque ce jeune homme chanta, à côté d'elle, à l'église. Pour la première fois la fatigue la fit asseoir sur le gazon, et son oreille attentive ne perdit rien du chant du rossignol, qui venait de fixer son attention.

Que faisait alors Ferdinand? S'avançant lentement et avec timidité, à l'aide de sombres et épais bosquets, il s'était approché de Clémentine. Il l'a vue maintenant, il lui est impossible de fuir; et toutes les Saintes auraient vainement employé leur puissance pour l'y faire renoncer. Le jeune homme tombe aux pieds de Clémentine. — Ange ou mortelle, lui dit Ferdinand, tu vois à tes pieds, un jeune homme, qui, entraîné par la religion, et en extase devant l'image d'une Sainte, a trouvé l'objet de son culte dans tes traits. Puisses-tu, ô fille céleste, me pardonner, en écoutant le voeu qu'a formé mon coeur! Puisses-tu, ô Clémentine, me dicter des lois éternelles, et me permettre de te consacrer ma vie! Que pouvait

répondre la jeune fille? Son coeur était disposé à l'écouter; elle se baissa et lui jetant un regard plein d'amour, elle lui tendit la main pour le relever. Un feu nouveau coula dans les veines de Ferdinand, le sein de Clémentine s'éleva avec plus d'agitation: tous deux respirant avec plus de volupté l'air qui les environnait, c'était comme si des anges planaient autour de leur substance, et le coeur contre le coeur, la bouche sur la bouche, Ferdinand et Clémentine scellèrent le lien d'un amour religieux et d'une pureté, qui dut plaire à la divinité qui entendit leurs sermens.

Nos jeunes gens passaient ainsi les heures fortunées qui les avaient liés pour la vie, en y pensant sans cesse. La solitude, vraie source de la piété, nourrissait encore ces réflexions chez ces pieux amans. Contens du produit de l'ouvrage de leurs mains, leur coeur ne connaissait d'autre besoin que celui de s'aimer, ni de joie plus pure, après leurs occupations, que celle de contempler le spectacle de la nature, au déclin d'un beau jour. C'était dans ces douces méditations qu'ils épanchaient, dans le sein de la divinité, les expressions de leur reconnaissance: tout leur servait de temple pour l'adorer, tantôt c'était un vallon, tantôt une éminence; au retour de leurs promenades, ils cueillaient des simples dans les prés, leurs coeurs religieux n'avaient d'autres plaisirs que celui de la nature, et rien ne leur en donnait plus que la vue d'une belle contrée.

Un soir qu'ils se promenaient dans le vallon, et qu'un vent frais, venu de l'Est, faisait cesser la chaleur brûlante du

jour; un soir enfin que le coucher du soleil donnait quantité de reflets aux campagnes, et que l'alouette s'élevait encore dans les airs, pour faire entendre ses derniers chants d'alégresse, il survint tout à coup un orage qui obscurcit l'horizon. Les nuages, chassés par les vents en sens contraire, occasionnaient dans l'air un choc perpétuel qui était effrayant; chargés des parties sulfureuses qu'avaient pompées les rayons du soleil sur la terre, ils portaient dans leurs flancs la foudre, qui grondait au loin. L'oiseau timide rasait la terre, et redoutait son élément. L'éclair fendant la nue, portait la terreur et la mort avec lui, et mille feux croisés éclairaient le vallon comme en plein jour. Fuyons, mon ami, dit Clémentine à Ferdinand, fuyons! Le ciel s'ouvre et la terre tremble, comme si elle voulait servir la colère de Dieu, et nous engloutir. Nos amans allaient fuir, quand le chêne qui les couvrait, opposant à l'orage la vigueur des années, plia jusqu'à terre sans rompre, mais aussi sans leur donner le temps de l'abandonner. Cependant le vallon s'obscurcissait davantage, le tonnerre augmentait, et son bruit était répété par l'écho des montagnes voisines; des masses d'eau tombaient du firmament, quand un éclair, détaché de la nue, atteint Clémentine, et du toit qui la couvre, en fait son tombeau. Ferdinand, étourdi, tombe à ses côtés sans respiration et sans vie, mais sans avoir de pressentiment de son malheur. La lune cependant venait de percer les nuages, les ténèbres fuyaient, et ses rayons éclairaient doucement le vallon tranquille et solitaire, quand Ferdinand reprit connaissance et ouvrit les yeux à la lumière. Quelle expression et quel pinceau pourraient rendre sa douleur! Clémentine à ses côtés sans mouvement

et sans vie! Clémentine! son épouse chérie, sa bien aimée! Un serrement de main, un baiser, peut-être, la réveillera du sommeil où elle paraît encore plongée? Ferdinand essaie tous les moyens de la tendresse, et Clémentine n'y répond pas? Il tourne autour de cette ombre adorée, il pleure, il soupire, il élève les regards au ciel, il appelle à son secours, et Clémentine ne répond pas? Quelle terre a nourri l'être insensible qui ne partagerait pas sa douleur?

Les habitans du village qui chérissaient Ferdinand, virent, en venant à ses cris, le désespoir peint sur son visage; le signe muet qu'il leur donne de sa douleur profonde, en fixant les yeux sur celle qui en était l'objet, leur fait bientôt connaître toute l'étendue de sa perte. Envain essaie-t-il encore de rappeler Clémentine à la vie. Soins inutiles! Le froid de la mort avait effacé les couleurs qu'on voyait sur ses joues, la pâleur avait remplacé l'incarnat des roses, et un doux sommeil avait fermé pour toujours ses yeux à la lumière, sans leur ôter cette tendresse angélique, qui avait fait un être céleste de Ferdinand. Amis! dit ce jeune homme, aux sensibles habitans qui l'entouraient, c'est ici, c'est à ses côtés (et en disant ces mots, il indiquait du doigt le corps inanimé de Clémentine,) que je trouverai le repos éternel, dont a besoin mon coeur déchiré! La fortune ni les joies de ce monde ne peuvent désormais avoir de prise sur cette ame, détachée de tout ce qui ne ressemble point à Clémentine. C'est sur sa tombe, amis, que je fais le serment de vivre dans une solitude profonde, que rien ne saurait

troubler ! Et vous, intelligences célestes, médiateurs épurés qu'a choisis la divinité pour remplir ce poste éminent entre elle et les hommes, écoutez mes voeux, et portez-lui le serment que je viens de faire, de consacrer le petit cercle des jours qui me restent à vivre, dans le jeûne et la prière! L'ombre fortunée de Clémentine planera sans cesse autour du désolé Ferdinand, et si de la voûte azurée elle voyait mes forces diminuer, et mon courage s'éteindre, elle intercéderait pour l'ami de son coeur, afin de le rendre digne de retourner bientôt au sein de la divinité, d'où il est parti.

Ferdinand eut à peine achevé de parler, que tendant la main à ceux qui l'entouraient, et leur promettant de les comprendre dans ses prières, il prit un congé éternel des ames tendres et sensibles qui compatissaient à ses peines. Puis creusant de ses mains une tombe à Clémentine, dans l'endroit même, où la mort la lui avait enlevée, il se construisit ensuite une cabane, formée de branches de chêne, pour y adorer l'Être suprême, auprès duquel il espérait retrouver bientôt ce qu'il avait perdu sur la terre.

La dévotion de Ferdinand et ses vertus lui donnèrent bientôt la réputation d'un Saint dans la contrée. C'était à lui qu'on en attribuait la fertilité. Tout le village honorait celui, que dans son enfance il avait déjà aimé; et pour ôter à cet homme pieux et juste jusqu'au sentiment du besoin dans sa retraite, une fille aussi innocente que jeune lui portait le lait et les fruits, dont il faisait usage pour sa nourriture ordinaire.

Un jour portant à l'ordinaire le repas frugal de Ferdinand, qui ne commençait jamais sa journée, sans chanter dès l'aurore un cantique en l'honneur des Saints, la jeune fille fut étonnée d'entendre régner le plus grand silence dans la cabane, et se contenta de placer, sur un siège devant la porte, le présent ordinaire de la communauté. D'abord, elle crut peut-être que Ferdinand dormait encore, lorsque par un mouvement de curiosité ayant regardé par la fenêtre, elle l'aperçut agenouillé devant son autel sans sentiment et sans vie. Il était endormi du sommeil des justes. La petite fille, effrayée, courut avec la légèreté du vent porter cette nouvelle au village, qui vint bientôt s'en convaincre, en visitant pour la dernière fois l'homme qu'il honorait comme son patron. Jeunes et vieux, tous payèrent à sa mémoire le tribut de leur sensibilité, en versant des larmes sur sa tombe qu'on plaça, d'après ses voeux, à côté de celle de sa Clémentine. Les cloches du village annoncèrent bientôt la perte que venait de faire la contrée; on accompagna ses restes, au chant des cantiques qui prouvaient la tristesse des assistans, et on voit chaque année renouveller les offrandes, pour intercéder le Saint en faveur de ceux qui l'avaient connu comme homme.

Comme un sentiment de tristesse douce nous a retenus en ce lieu plus long temps que nous ne l'avons projeté, et que nous avons encore beaucoup d'autres parties du jardin à visiter, et plus attrayantes peut-être, nous nous hâtons de quitter ces lieux. Si nous prenions le chemin qui nous a conduits ici, nous serions trop promptement hors du jardin, et ce n'est point notre intention: faisons mieux, retournons sur nos pas, et puisque nous en avons

maintenant trois devant nous, qui se réunissent, choisissons celui du milieu, — *e* —, qui est en face. Le bois de bouleaux commence à s'épaissir maintenant dans le taillis, qui prend de la hauteur. Il s'étend jusqu'au bord de la rivière, et aussitôt que nous sommes à la proximité de cette dernière, nous arrivons à un pont simple, — *f* —, construit dans le goût rustique, et sur lequel on traverse la rivière. Au delà s'élève une colline, dont un sombre bosquet orne la croupe. Tout autour on voit des pins blancs de Canada, à côté de diverses espèces de pins, dont le mélange avec des platanes réjouit agréablement la vue. Au milieu de la colline, on aperçoit un élégant temple rond, au milieu duquel on voit sur un piédestal la statue d'Apollon de Belvedère.

C'est à ce Dieu qu'on a consacré le temple, ainsi que le bosquet — *C* —. Le premier est à demi-ouvert. Six colonnes d'un ordre Ionique, qu'on remarque sur le devant, soutiennent, à l'aide d'un mur à demi-circulaire, en lui servant d'ornement, une coupole de la plus grande simplicité. Entre les deux colonnes du milieu, on lit sur une table de marbre, placée à cet effet, l'inscription suivante: Dedié à Apollon. On a planté autour du temple quelques pieds de lauriers-cerises, et les lauriers ordinaires qui ne supportent point en plein champ les rigueurs de l'hiver, sont encaissés pour former pendant l'été un bosquet analogue à la divinité, dont cet arbre est l'attribut.

À peine avons-nous fait un pas dans le bosquet, que nous nous sentons inspirés de la divinité qui domine en ce lieu. L'har-

monie nous environne, et le zéphyr qui se glisse furtivement à travers les feuilles de laurier, porte la joie dans notre coeur, et nous fait écrier:

Ô puissant Apollon, source inépuisable de beauté! Tu nous inspires à la fois la terreur et la joie, tu remplis nos ames d'étonnement et d' admiration, soit que redoutable et puissant tu décoches une de tes flèches pour tuer un mortel, soit que chargé du soin d'éclairer la terre, ta vigilance te fasse surprendre le paresseux Titon dans les bras d'Aurore, ou qu'amoureux d'une Nymphe tu cherches à la devancer à la course, pour obtenir le prix de l' amour et de la beauté: tout ce qui est sur la terre, tombe doucement sous tes coups. Mais si tu inspires de la terreur, ô divin Apollon, ton arc n'est pas toujours bandé pour effrayer les hommes, et ton regard a quelquefois la douceur de celui de l'amour, soit que tu joues du cistre, ou que tu tires des sons harmonieux de ta lyre pour faire danser les Muses et les Grâces; alors le chagrin fuit, et une joie divine s'empare de nos ames pour chanter tes louanges, ô puissant Apollon! Tu réunis à l'effroi que tu inspires, la douce harmonie qui rapproche les humains de tes autels, soit que la reconnaissance les y amène, pour célébrer, dans un hymne, ta douce influence sur leurs corps épuisés, ou que la crainte les engage à t'adresser leurs prières, pour faire diminuer la chaleur brûlante, qui dessèche la terre et leurs moissons. Descends de ton char étincelant, ô Apollon, source inépuisable

de beauté! Fais-nous entendre les accords de ta lyre, il n'y a qu'elle, qui puisse entretenir une joie inaltérable dans nos coeurs.

À peine avons-nous porté notre offrande au Dieu de la musique et des Muses, que nous continuons notre chemin, qui serpente derrière le temple en montant la colline, —*f*—, et en s'écartant du pont de construction ordinaire. Une partie sombre du bosquet, qui n'a que très-peu de jour, nous arrête encore un peu; mais tout à coup nous descendons de la colline, dsns une prairie, qui nous laisse voir à droite la rivière principale, qui traverse le jardin, et un de ses bras sur la gauche.

Rendons-nous à cette place de repos —*g*—, que l'on a pratiquée sous de hauts pins de Canada, pour y jouir de la belle vue qu'elle nous offre. À notre droite s'élève une colline; il y a çà et là des pins d'Écosse, mélanges de diverses espèces d'autres pins et de hauts peupliers d'Italie. Devant nous sont des prés, qui s'étendent jusqu'aux bords de l'eau, et vers lesquels on aperçoit des arbres variés dans leurs espèces, et quelques broussailles. Ces prés sont entrecoupés au milieu par un groupe d'arbres, qui consiste en touffes d'un vert clair, desquelles on voit s'élever quelques pins blancs de Canada. Du pied de la grande colline jusqu'à la rivière, on voit quelques tilleuls déployer leurs branches, à travers lesquelles on découvre, de l'autre côté de l'eau, le bâtiment élégant —*E*—.

C'est ici que pour la première fois la rivière se présente dans sa plus grande largeur à nos regards. Tantôt elle s'y dérobe, en passant derrière des bois plantés sur ses bords, et tantôt elle se montre entièrement. Ici, des vagues majestueuses donnent l'idée d'un fleuve, agité par la tempête; là, c'est une glace unie, où se réfléchissent les rayons du soleil, en donnant à ces eaux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; plus loin, ce sont des poissons s'élançant hors de l'onde, qui présente en retombant mille perles aussi brillantes que l'émeraude, ou bien c'est un vent frais près de rider la surface de l'eau, qui lui oppose ses vagues, et que l'opposition fait diviser en mille tourbillons, qui donnent l'image du fort contre le faible.

Maintenant, que nous avons respiré l'air rafraîchissant de l'eau, et joui de toute la pureté de celui qui nous environne, nous allons continuer notre chemin, et voilà déjà qu'un joli pont de pierre — *h* — nous indique qu'il faut le passer, pour traverser la rivière. De l'autre côté nous trouvons une plantation de divers arbres de l'Amérique septentrionale, et nous avons à peine le temps de nous tourner à droite, — *i* —, qu'une contrée plus agreste a déjà frappé nos regards. Devant nous est la rivière, et le bruit de ses eaux se fait entendre; au-delà on voit les ruines d'un château fort, — *D* —, autour duquel s'étend, comme pour l'enceindre, un antique bois de chênes.

La contrée est trop belle, les points de vue sont trop séduisans, pour ne pas nous engager à faire une pause ici. Nous allons

profiter de la place —*x*— que nous offre un chêne, pour ne rien perdre de la beauté de ses détails. Plus nous regardons, plus nous avons envie de visiter le château crénelé que nous avons si près de nous; nous ne pouvons y résister, et pour satisfaire notre curiosité, nous sommes déjà sur le chemin qui y conduit. En arrivant près de l'eau, nous nous tournons vers la barque —*k*— que nous trouvons sur la rive opposée. Nous voilà abordés, et cheminant déjà à l'ombre dans un bois de chênes, c'est au milieu de l'épaisse forêt de ces arbres, que nous arrivons à l'objet de tous nos voeux.

Au milieu des murs en ruine de ce château bâti du temps de la féodalité, on voit une chambre spacieuse qui a résisté à la caducité, et dont le propriétaire a fait une salle de jardin. Les murailles de cette salle sont recouvertes d'un lambris, sur lequel il a été appliqué un gris clair. On ne voit pour tout ornement sur ces murs que des armures, des casques, des drapeaux; et au milieu de tous ces restes de l'âge de la bravoure et de la loyauté, se trouve une table avec une inscription. Cette inscription nous apprend, que le maître de ces lieux avait fait construire le château fort, pour servir de monument à la bravoure d'un de ses ancêtres, qui avait déjà donné, dans sa jeunesse, les plus grandes marques de valeur, en délivrant son père d'une captivité qu'il avait eu le malheur d'éprouver à la suite d'une guerre, à laquelle il avait pris part avec tous ses vassaux.

Notre conducteur nous fit alors le détail de l'histoire de ce brave chevalier. Le vieux Géron — c'était le nom de son père —

s' était armé pour marcher avec ses vassaux en Franconie. Tous les chevaliers qui l'avaient suivi dans son expédition, avaient revu leurs foyers, Géron seul n' était pas revenu, et personne ne pouvait deviner pourquoi. La Dame du château, son épouse, vivait solitairement et dans les larmes avec son fils, fruit unique de la tendresse de son époux. Chaque jour elle espérait entendre la trompette annoncer son retour, et voir les ponts-levis s' abaisser avec leurs chaînes pour le laisser entrer; chaque jour, avant le coucher du soleil, elle montait sur la tour crénelée, pour voir si elle n'apercevrait point Géron dans la plaine, et ses regards perçans plongeaient jusqu' au pied des montagnes, d' où aurait pu descendre son honoré Seigneur et époux. Soins inutiles! Géron ne revenait pas, et la maîtresse du château allait concentrer sa douleur avec son fils, en l' entretenant de bonne heure du souvenir de son père, jusqu' à ce qu'il fût en âge de le venger un jour.

Nous touchons bientôt à la sixième année du départ de ton père, — dit un jour cette épouse désolée à son fils, — et la tendresse ne l'a point encore ramené ni dans mes bras, ni dans ceux de celui, qui faisait toutes ses espérances. Vois, mon fils, les preux qui nous environnent! Les uns, à la tête de leurs vassaux, sont en guerre contre leurs voisins, ou prennent le plaisir de la chasse; les autres sont engagés dans des expéditions éloignées, ou font retentir les murs de leurs manoirs, des accens de la joie, au retour de leurs chevaleresques exploits: il n'y a que dans le château de Géron, où l' on voie régner le silence de la mort. Où peut rester ton père avec la tendresse qu'il me porte? À quel malheur serois-je

réservée, si je ne devais point le revoir dans ces murs? — Il y a long-temps, répondit Guillaume à sa mère, que ce silence a pour moi quelque chose d'insupportable; il n'y a que l'idée de te laisser seule, qui ait enchaîné ma volonté; il n'y a que celle de ta solitude et de te voir sans appui, qui m'ait empêché de chercher mon père, et de le ramener dans tes bras: mais je ne puis y résister davantage. Il faut que je sache où il a dirigé ses pas; il faut que je sache ce qui l'empêche de se trouver avec nous. — Ta valeur m'enchante, mon fils: mais ton bras, trop faible encore, peut-il se promettre ce que désire ton coeur? — Ce bras, tout faible qu'il est, saura bien le lui procurer, repartit le jeune homme. Géron m'a donné les premières leçons de la valeur et de l'ambition, que doit avoir un noble chevalier, c'est pour lui que je ferai mes premières armes, c'est pour lui que je tirerai l'épée dont il m'a ceint. —

Guillaume, le jour suivant, parut tout armé devant sa mère. — Dieu te soutienne dans ton malheur, dit le jeune guerrier, je pars pour chercher celui que tes larmes demandent, et je ne reverrai ces murs, que pour le ramener dans tes bras. Cette main — et Guillaume la lui tendait en articulant ces mots — cette main devient la caution de la parole, que je t'engage de ne prendre aucun repos, de n'éviter aucune rencontre que je ne l'aye trouvé, et serré contre mon sein! Dieu te bénisse, Téoda! — Adieu, Guillaume! Le ciel entend ton serment, qu'il te donne le courage et la force de l'accomplir! Adieu, mon fils! Tu ne peux rendre la joie au coeur déchiré de ta mère, qu'en lui rendant son fidèle et tendre Géron. —

Téoda avait à peine achevé de parler, que Guillaume était déjà sur son destrier. Sa mère, montée sur une tour, l'accompagnait encore des yeux, en s'entretenant avec une de ses femmes, lorsque tout à coup elle le perdit de vue. Un écuyer fidèle lui avait répondu des jours de son fils. Une valeur, acquise dans les dangers, lui avait donné une expérience capable d'y soustraire une jeunesse trop impétueuse; et cette raison avait décidé la mère à confier son fils au vieux Conrade, que son époux, depuis sa jeunesse, regardait comme le meilleur de ses guerriers. Maintes rencontres, qu'eurent nos preux, ne servirent qu'à confirmer cette opinion, partout la victoire s'attachait aux pas du brave Guillaume et de son écuyer; et chaque occasion périlleuse ne faisait qu'enflammer son courage, et que le rendre plus capable de remplir son but.

Un an s'était écoulé, que Guillaume n'avait encore pu rien découvrir des traces de son père. Vainement il avait, dans sa route, visité maints châteaux pour en avoir des nouvelles. Plusieurs chevaliers avaient bien vu le vieux Géron, mais aucun ne savait, ce qu'il était devenu. Guillaume désolé errait partout, et l'espoir n'avait point encore consolé son coeur. Un jour, que concentré dans son chagrin, il avait abandonné les rênes à son palefroi, il entra dans un bois, dont l'épaisseur et l'ombre furent un motif de plus pour l'y faire enfoncer. L'obscurité de ce lieu lui plaisait; le silence ne faisant qu'alimenter sa douleur, il pénétrait toujours plus avant, quand un bruit aigu de trompettes le tira de la rêverie, où il était plongé. Soudain cet instrument guerrier le rendit à lui-même, et chassa

de son ame les tristes souvenirs, dont il était préoccupé. Allons, dit Guillaume à son écuyer, courage! Hâtons-nous d'arriver au lieu, d'où partent ces sons, qui me donnent un nouveau courage, en m'offrant un nouvel espoir; et en disant ces mots, nos preux galopent, en donnant des deux à leurs chevaux. Le bois s'étend, les arbres sont plus isolés, et le taillis qui les remplace, ne leur dérobe plus que les objets les plus éloignés.

Le bois, en s'ouvrant devant eux, couronnait des deux côtés, le sommet des montagnes voisines, qui servaient de rempart à un vallon de la plus grande beauté. Au milieu du vallon s'élevait un rocher isolé, sur la crête duquel nos chevaliers errans aperçûrent un château. D'un côté était une prairie entourée d'un bois; plus loin, on voyait un torrent sortir en bouillonnant du pied du roc, et se précipiter dans le vallon; et sur les bords de la rivière on remarquait un champ vaste et spacieux avec des barrières et des siéges, couverts des plus riches tapis, qui s'élevaient en amphithéâtre, pour que rien du spectacle imposant, que promettaient de semblables préparatifs, ne pût se dérober à la vue. Ailleurs on voyait la place décorée de bannières et de boucliers; un côté du champ clos était fermé par des tentes magnifiques, qui appuyaient aux barrières du camp, et les intervalles étaient occupés par des lances et des écus d'un travail précieux, qu'augmentait encore l'éclat de l'acier qui avait servi à la fabrication de ces armes. Guillaume n'eut pas plutôt aperçu ces préparatifs, que la joie de son coeur lui avait déjà dit, ce qui allait se passer en ces lieux. Il

était clair qu'il allait assister à un tournoi, et que son étoile l'avait réservé pour une occasion, où l'homme et le preux chevalier pouvaient étaler à la fois la bravoure et toutes les grandes qualités.

Pendant qu'il descendait la montagne, la trompette se fit entendre pour la seconde fois, et ce fut un signal pour la foule, de prendre place sur les siéges qui lui étaient préparés; Guillaume aperçut aussitôt les chevaliers qui sortaient pompeusement du château. Le jeune homme retint son cheval, pour voir passer la file. Les chevaliers étaient en avant, parés de leurs armes, accompagnés des Dames de leurs pensées, et chacun d'eux portait sur son casque le bracelet de sa maîtresse, qui lui inspirait le courage de surmonter tous les dangers. Après et au milieu d'eux suivait le maître du château, Albert, magnifiquement vêtu, et son fils, Sigéfroi, à ses côtés, pour lequel allait se donner le tournoi, en réjouissance de ses exploits et de la gloire que ce preux s'était acquise dans une expédition, dont il était de retour avec ses chevaliers; venaient ensuite les écuyers avec les couleurs de leurs maîtres, et ce cortége magnifique était fermé par une musique guerrière, qui célébrait les hauts faits de tous ces preux et la gloire, qui les attendait au milieu de la victoire dans cette éclatante journée.

Puisses-tu célébrer aussi la tienne! — disait Guillaume en soupirant au bruit de cette musique guerrière, qui retentissait jusqu'à son coeur. — Mais comment aurai-je le courage de confondre ma cuirasse avec celles de tous ces guerriers? Comment oserai-je

paraître avec un casque que jamais main de Damoiselle n'a orné? — Pourquoi pas? dit le fidèle Conrade: un coeur que relève un courage pareil au vôtre, n'a pas besoin des ornemens étrangers, que la vanité a attachés sur le casque de ces chevaliers. Prenez courage, et allons au-devant d'eux. — Pas encore, répondit Guillaume, pas encore, laissons engager la lutte, et quand le tournoi sera commencé, et que les chevaliers chevaucheront dans la lice, c'est alors que nous nous approcherons discrètement de la barrière.

Cependant cette dernière s'ouvre, le tournoi commence, les coursiers font trembler la terre sous leurs pieds, les chevaliers courent l'un sur l'autre, les écus brillent, et les lances volent en éclats. Honneur et gloire aux fils des braves! s'écrient les hérauts d'armes, dont les voix retentissent jusque dans le vallon. Sigéfroi, le fier Sigéfroi, se montre supérieur partout, et partout couronné des mains de la victoire, il n'a vu personne résister à sa lance, et tous les chevaliers ont été mis hors de combat par lui.

Ce fut le moment que choisit Guillaume, pour s'approcher du camp, en demandant qu'il lui fut permis de courir contre le vainqueur. La demande du jeune homme jeta toute l'assemblée dans l'étonnement. — Sois le bien venu, qui que tu sois, lui dit Albert, en faisant ouvrir la barrière; ton air annonce ton origine, et ton courage, le droit que tu as de prendre place au milieu de nous. — Sigéfroi ne se fit pas prier deux fois, et se recommandant à la Dame de ses pensées, il part comme un éclair, et la course commence.

Couvert de son bouclier d'or, Sigéfroi, la lance en arrêt et au poing, court sur Guillaume en pressant son coursier. Celui-ci reçoit le choc sans s'émouvoir; la lance de son adversaire vole en éclats sur son bouclier. Guillaume courant sur Sigéfroi, à son tour, le choque si rudement, qu'il lui fait perdre les étriers, et le jette sur le sable. Le jeune homme n'est pas plutôt sûr de la victoire, que sautant de son destrier avec la légèreté d'un faon, il aide au vaincu à se relever, en lui tendant la main, le salue comme un ami, et le reconduit vers son père.

Qui es-tu, lui dit Albert, et quelle aventure t'a conduit en ces lieux? Viens te reposer avec nous de ta fatigue, reçois de la main de ces nobles Dames le prix du tournoi et de ta bravoure, et dis-nous maintenant, s'il n'y a point d'indiscrétion à te demander la raison, qui nous a procuré le plaisir de te voir au milieu de nous. — Je ne veux et ne puis me reposer, répondit courtoisement Guillaume, en remerciant Albert de l'hospitalité qu'il lui offrait. Il y a loin du repos au but que j'ai à remplir. Je n'ai cherché aucune aventure, en venant en ces lieux. Mon nom est Guillaume, et tu vois en moi le fils du vieux Géron, absent depuis long-temps de chez lui; ma tendresse le cherche vainement depuis plus d'une année. La preuve la plus sensible que tu puisses me donner de ton amitié, c'est de m'en donner des nouvelles; l'unique voeu qu'il soit permis à mon coeur de former, c'est de savoir ce qu'est devenu Géron. — Sois le bien venu, répondit Albert avec vivacité, fils du vieux Géron, sois le bien venu! Ton père était mon ami; ce fut dans mon château que je le vis pour la dernière fois; il se ren-

dait alors en Franconie. Beaucoup de chevaliers en sont revenus pour retourner au sein de leurs familles; mais Géron n'a point eu ce bonheur, quoiqu'il ne soit point resté dans la mêlée. Le bruit court qu'un chevalier, au pouvoir duquel il était tombé, a employé la ruse pour le retenir en captivité. —

Un chevalier? dit Guillaume. Peut-on donner ce nom à un homme coupable d'une telle infamie? Dis-moi, Albert, le nom du traître, dis-moi où il demeure, pour que j'aille le punir de sa lâche témérité! — Je ne connais rien de sa tragique histoire, que ce que je viens de t'en raconter, répondit Albert, et le nom du traître m'est resté toujours aussi inconnu que sa demeure. — Ah! interrompit Sigéfroi, je me rappelle d'avoir vu, dans mon expédition, un vieux château, où, ainsi qu'on le disait alors, un preux chevalier était retenu captif, depuis longues années; mais personne toutefois ne savait son nom, pas plus que celui du maître barbare, qui avait manqué aussi essentiellement aux lois de la chevalerie. —

Sigéfroi alors indiqua, comme il put, au fils de Géron le pays et la distance, où pouvait être situé ce château, et le chemin qui pouvait y conduire. — Adieu, dit Guillaume, pensez à moi, comme à un ami; le sort m'appelle dans ce lieu, où peut-être une meilleure fortune me fera retrouver un père. — Nulle prière ne put arrêter le bouillant jeune homme, et il partit avec un sentiment de joie, qui fit place à tout autre dans son coeur, pour affronter de nouveaux dangers. Courant

par monts et par vaux, Guillaume, le généreux Guillaume, avait employé deux mois à visiter tous les lieux, où il avait porté ses pas. Pas une montagne qu'il n'eût franchie, pas un bois qu'il n'eût fouillé, pour trouver la prison, où languissait son père, laquelle ne pouvait lui échapper, d'après l'exacte description, que lui en avoit faite Sigéfroi. Soins superflus! Pas un château ne s'offrait à ses regards; la contrée aride et sauvage n'avait pas même un village, personne ne pouvait lui donner des nouvelles de la demeure qu'il cherchait. Plus Guillaume avançait, plus les objets qu'il avait sous les yeux, attristaient son coeur; il n'apercevait presque plus de végétation, et des rocs pelés semblaient avoir remplacé les grâces de la nature et toutes ses beautés.

Un jour qu'après avoir long-temps voyagé dans cette Thébaïde, il venait enfin de la quitter, pour entrer dans un vallon que bordait un bois, un cri qui en sortait, vint frapper les oreilles du chevalier, qui pressa son cheval pour arriver au lieu, d'où il était parti. Un sanglier furieux résistait à celui qui voulait lui faire mordre la poussière, et l'attaquait dans les formes. Guillaume mit bientôt fin à ce combat inégal, et délivra le chevalier, en étendant le dangereux animal à ses pieds, d'un coup de revers qu'il lui donna. Prends cette main, dit l'inconnu à Guillaume, en signe de l'amitié que nous venons de contracter, et suis-moi. J'espère que tu ne me refuseras point une preuve de la tienne, en restant chez moi autant que cela pourra te plaire. On arriva. Un repas frugal que prirent les

deux chevaliers, fit faire, en bannissant la contrainte, une plus prompte connaissance, et après le repas, on conduisit Guillaume dans la chambre, où il devait reposer. L'écuyer ne tarda point à rejoindre le fils du brave Géron. — Savez-vous, lui dit Conrade, que nous sommes dans la demeure de celui, qui vous a privé de votre père? Guillaume regarde son écuyer avec les yeux de l'étonnement. Qu'est-ce que tu dis, Conrade? Comment pourrais-je m'arrêter en cet affreux séjour, et y goûter un moment de repos? — Mais sais-tu bien ce que tu dis? ajouta Guillaume. J'en suis sûr, répondit l'écuyer. Vous étiez à causer avec Edgar, lorsqu'en approchant du château, la description que vous en avait faite Sigéfroi, vînt se représenter à ma mémoire. C'est le même à ne pas s'y méprendre: un vieux château sur la pente d'un roc, peu d'arbres tout autour, un sentier étroit, par lequel on s'en approche, en traversant un vallon, plus loin une tour élevée tombant en ruine, et séparée du château, cette même tour s'élevant sur un rocher, duquel s'échappe une cascade pour se précipiter dans le vallon. Souvenez-vous en, Guillaume, et voyez si j'ai raison; mais écoutez encore. Comme je me promenais autour du château, pendant que vous étiez avec le chevalier, tout à coup j'ai aperçu une faible lumière dans cette tour. Je retourne sur mes pas, pour demander si quelqu'un l'habitait. On me dit qu'il y réside depuis long-temps un chevalier, dont on ignore le nom. Sur la demande que j'ai faite si ce n'était point Géron, cela peut être, m'a-t-on répondu; quant à moi, je n'ai vu personne, et le maître du lieu a défendu de s'approcher de cette tour. —

Je frissonne, ami! dit Guillaume, quand je pense à ton récit. C'est effroyable! Viens, ô viens, et qu'à cette heure encore nous allions visiter cette tour! Le disque argenté de la lune éclairait le vallon, elle les conduisit à ce lieu redouté. Guillaume trembla d'indignation, en voyant la tour. — Je frissonne, lui dit encore une fois le fils de Géron, quand je pense à tout ce que tu m'as dit. Vois! Une faible lumière dont les rayons percent difficilement l'obscurité! Une voix lugubre qui retentit à la voûte de la prison! Paix! Écoutons! Une prière? Qu'entends-je? Il prie pour sa femme, pour son fils, Conrade! il prie pour Téoda et Guillaume! Ai-je bien entendu? C'est lui, Conrade, ami fidèle, c'est lui! Géron n'entends-tu pas la voix de celui, pour qui tu pries, la voix de ton fils, à qui tu devras bientôt la liberté et la vie?

Pendant que nos preux faisaient d'incroyables efforts pour briser les verrous de la prison, des chevaux se firent entendre. Edgar s'approcha à la lueur des flambeaux, et accompagné de ceux, qui lui avaient rapporté les discours de Conrade et la sortie de Guillaume avec son écuyer dans une heure avancée de la nuit. — Qui appelle? dit Edgard. Quoi! chevalier ici à cette heure? Je te cherche pour te ramener. Ces lieux sont effrayans pendant la nuit; tu pourrais facilement, ne les connaissant pas, tomber dans quelque précipice, et être maltraîté par des esprits qui apparaissent ici sous les formes les plus redoutables. Reviens sur tes pas, ces lieux sont sacrés; nul étranger n'ose sous la plus grande peine s'approcher de cette tour. Mon glaive en a ramené plus d'un indiscret. — Je n'ai peur ni de tes esprits, ni de tes menaces, répondit Guillaume, ouvre-moi

cette tour et rends à la lumière celui que tu y tiens enchaîné. Apprends, que je suis le fils de Géron, venu pour le délivrer de sa captivité. Je t'ai sauvé la vie, rends-la moi à ton tour, et ouvre la porte de cette prison. — Qui garde un trésor, ne le donne pas volontiers, répondit Edgar. — Que t'a fait, dit Guillaume, le brave chevalier que tu retiens dans les fers? De quel prix peut-il être entre tes mains? — Donne-moi une rançon, et je vais te faire ouvrir la porte de la tour, où j'ai renfermé ton père; donne-moi la femme qu'il a prise pour épouse, remets-moi celle que j'aimai quand elle était fille encore, et que ses flatteries ont dérobé à ma tendresse; à ce prix j'ouvrirai la tour. Homme vil! Comment as-tu l'audace de parler ainsi à celui, qui a fait le serment de sauver son père? Vois! C'est sur la pointe de mon épée qu'est écrite la rançon que je destine à ton avarice et à ta brutalité. Courageux jeune homme! ton bras n'est point en état de se mesurer avec celui d'un chevalier. Laisse ton épée dans ton fourreau, laisse la reposer, crois-moi, la mort est au bout de la mienne. À bas de ton palefroi! s'écria Guillaume, ne se possédant plus de colère; à bas! te dis-je, mon bras est assez fort, et mon épée assez accoutumée à vaincre, pour punir l'insolent orgueilleux, qui ose me braver ainsi.

Guillaume n'eut pas plutôt achevé de parler, que fondant avec impétuosité sur Edgard, il le contraignit de se mettre en défense. Les épées brillent, les écus retentissent, et il s'engage d'abord un combat à outrance. Edgard lève son épée de toutes ses forces, pour en décharger un coup sur Guillaume, qui l'esquive, et en rend un si furieux à son adversaire que son casque s'en-

tr'ouvre du coup. Edgard eut à peine éprouvé la force du fils de Géron, que tournant subitement le dos, il s'enfuit à toute bride vers son manoir, lorsque Guillaume eut encore le temps de lui en porter un second, avant qu'il ne pût tout-à fait se dérober à sa vengeance. Lâche, lui cria alors le chevalier, tu n'es pas digne de mourir de mes mains, ni d'avoir la mort des braves! Voyez, dit Guillaume aux hommes d'armes d'Edgard, qu'il avait empêchés de le suivre, quel maître vous servez, et de quelle manière j'ai châtié son insolence! Suivez-moi maintenant, et ouvrez cette tour! On exécuta ses ordres avec le respect et la promptitude qu'inspire la valeur, et après avoir brisé les verrous des portes de la tour, qui renfermait Géron, ils se retirèrent saisis d'étonnement et de crainte, pour laisser le champ libre à Guillaume et à son fidèle écuyer.

Géron qui avait prêté l'oreille au bruit du combat, qui venait de se livrer, entendant peu de temps après briser les portes de sa prison, sortit avec peine de la place qu'il occupait. Elles fûrent à peine ouvertes, que Guillaume tomba aux pieds du vieillard, qui était derrière la porte. — C'est lui, oh! c'est bien lui, dit ce vertueux jeune homme, mon père! Est-il possible, s'écria Géron, que ce soit toi, mon fils, que je vois en ces lieux? Viens, mon fils, viens que je te serre dans mes bras? Qui t'a conduit ici? ne cessait de demander le respectable vieillard. — Le motif de te délivrer, répondit Guillaume. Il y a long-temps que j'erre dans cette contrée pour trouver ta prison, et l'épée que tu me ceignis, t'a enfin délivré du fourbe Edgard, qui avait forgé tes chaînes.

Le traître! Il a pris honteusement la fuite, pour se mettre en sûreté derrière ses murs. Qu'il y jouisse du repos des lâches, s'il y en a pour eux, et hâtons-nous de quitter ce sinistre vallon, qui prête des ombres coupables à ce brigand, pour dérober son repaire aux yeux! —

Guillaume n'eut pas plutôt achevé, qu'il aida son père à monter le cheval que le lâche Edgard avait abandonné dans sa fuite. Le jour commençait à paraître; mais la nuit n'avait pas encore replié ses voiles dans le vallon, et l'on n'apercevait encore que la crête des montagnes, dégagée des ténèbres, lorsque nos chevaliers se mirent en route. Tout fatigué qu'était le vieux Géron, on ne prit aucun repos, que l'on ne fût arrivé au château d'Albert. Là, après avoir raconté ses aventures, en finissant par celle de la délivrance de son père, il n'oublia ni le récit de Conrade, ni la sortie du château, ni les bravades du lâche Edgar, ni la surprise du vieux Géron de se voir délivré par son fils. Albert ne pouvait se lasser de voir le brave Guillaume, ni son fils assez se féciliter d'avoir un tel compagnon d'armes. Après avoir comblé ses hôtes d'attentions, Albert dut céder à leur impatience de revoir leur habitation, mais non sans leur promettre, d'aller chaque année leur rendre visite pour célébrer la mémoire d'un événement aussi extraordinaire.

Déjà ils avaient laissé derrière eux une distance considérable, le soleil avait déjà trois fois doré le sommet des montagnes, et l'aurore avait mouillé de ses pleurs les plaines de la contrée qu'ils traversaient, quand ils aperçurent les tours du château de Géron,

lesquelles firent palpiter de joie le coeur de Guillaume. Une voix mélodieuse qui partait du bois, fit prendre le galop au chevalier, pour voir qui pouvait ainsi chanter. Son coeur lui disait que ce ne pouvait être que celle de sa mère : et descendant de son destrier, il alla directement au lieu, d'où partaient ces sons. C'était Téoda, en effet, qui tous les jours venait tromper l'ennui de sa douleur en ces lieux, en attendant, avec une femme de sa suite, l'arrivée de son fils, de tout ce qui lui restait sur la terre, pour la consoler de l'absence et peut-être de la mort de son époux.

Chante l'hymne du retour! lui dis Guillaume, en l'abordant, je t'amène celui que nous pleurions, et tu reverras dans tes bras celui que je fis le serment de retrouver au péril de ma vie, en affrontant tous les dangers. D'ici déjà tu peux le voir, là, là bas! Ne le vois-tu pas sur ce haut palefroi? Téoda ne pouvait revenir de son étonnement; la joie l'avait rendue stupéfaite, elle sentait, mais elle ne voyait pas. Le vieux Géron, qui pendant ce temps-là, ne cessait d'avancer, était déjà descendu de cheval et se trouvait dans les bras de sa femme, sans qu'elle l'eût aperçu. Le généreux Guillaume, témoin de la scène attendrissante de ses parens, goûta la double joie d'un bon fils, et d'un héros. Nulle expédition, à son avis, ne pouvait honorer davantage les armes d'un chevalier, que celle d'avoir sauvé son père; et content d'avoir satisfait à son devoir et à son coeur, il remonta à cheval, pour porter au château la nouvelle du retour de Géron.

Nous nous réjouissons, comme ce bon jeune homme, et nous sentons, qu'il a bien mérité le monument, que lui a fait élever le

maître de ces lieux. Cette action était en effet bien plus digne de passer à la postérité, que s'il n'eût fait que répandre du sang dans les combats, pour acquérir de la gloire.

Le chemin qui serpente du château en ruine jusque dans le bois de chênes, nous en fait bientôt sortir, pour nous conduire dans une partie champêtre, et à une prairie que l'on a plantée d'arbres fruitiers. Ces arbres, loin d'être symétriquement alignés, ont été plantés sans ordre, pour les laisser croître librement, de manière que l'ensemble a l'air d'un petit bois, propre à récréer la vue, et à enrichir le propriétaire, de ses fruits.

On voit sur les bords de ce bois des arbres de la plus haute venue, tels que des pommiers, des noyers et des poiriers, placés comme pour servir de ceinture à mille autres espèces plus petites, comme des pruniers, des arbricotiers, des cerisiers, des pêchers et autres indigènes. Çà et là, on a formé divers groupes avec de plus grands, pour trancher davantage par le coup d'oeil sur les autres; et dans les places, où le bois était clair, ou offrait des vides, on a mis des arbustes de toutes espèces, des fleurs et des roses en profusion.

On voit briller, vers le fleuve, à travers les arbres, les petites et basses habitations des pêcheurs, que l'on a placées en ce lieu pour la pêche du fleuve. De l'autre côté nous apercevons un village appartenant au maître du lieu, nous en traversons quelques autres, à côté des plantations d'arbres fruitiers,

et nous arrivons à un joli bâtiment, — *E* —, situé près de l'eau.

Cette maison est une place de repos d'un style Chinois. Un rez-de-chaussée élevé, dans lequel sont attachés les instrumens des pêcheurs, fait le premier étage de cette maison. Un petit escalier y conduit du côté de la terre, et on en descend par deux plus grands pour aller à la rivière. Sur ce rez-de-chaussée s'élève un pavillon Chinois de huit colonnes qui font un octogone, et laissent partout la vue libre. Ce bâtiment est surmonté d'un toit qui le déborde; et on a fait placer tout autour une très-élégante balustrade en bois, pour pouvoir y respirer le frais en sûreté.

L'oeil est enchanté des vues charmantes que l'on a de tous côtés. À droite et à gauche on a devant soi la rivière, dans laquelle se répètent les prairies et les plantations qui la bordent. Au delà et toujours dans la même perspective, on voit un pré considérable, entrecoupé çà et là par divers groupes d'arbres; le bosquet d'Apollon lui sert de bornes. Pas loin de ce dernier s'élève la grande colline que nous avons déjà vue, laquelle est couronnée d'un Belvédère à son sommet. Sa croupe est tapissée de fleurs, dont la variété dans les couleurs tranche admirablement avec le vert de pré. Son pied est couvert de réséda et de rues à fleurs jaunes, qui sont perpétuelles en été; çà et là on voit paraître, au milieu de ces dernières, le pied d'alouette bleu et blanc. À ces plantes succèdent ensuite des arbustes de plusieurs espèces, que l'on a mélangés de fleurs qui

étalent leurs couleurs, les unes en été, et les autres en automne. C'est dans ce mélange que se trouve la magie du pinceau, et le goût, décorateur de ces lieux, a placé pour cet effet la couleur de chair à côté de la rose, le bleu foncé de la pensée à côté de la narcisse, la violette à côté du jasmin, le jaune éclatant à côté du pourpre, et toutes ces nuances se confondent encore parfois avec le blanc et le jaune paille, qui paraissent se fondre dans la masse de toutes ces couleurs variées.

La colline reçoit un grand éclat de ce tableau; nous allons nous en approcher, pour jouir de ce spectacle de plus près. Comment faire? La rivière est entre elle et nous: mais voilà l'obstacle levé, car une gondole — *l* — d'un goût Chinois qui se trouve à côté de la maison — *E* —, va aider à satisfaire notre curiosité, en nous y transportant. Nous descendons l'escalier de la rivière, et déjà nous sommes dans la barque charmante, qui s'est offerte à nos regards. Quel calme sur l'onde! Le vent n'a que la force nécessaire, pour rendre le passage plus prompt, sans fatiguer les rameurs, et nous voilà sur la rive opposée. Ici, le chemin serpente dans la plaine entre les prairies et les arbres, et nous montons enfin la colline, qui parfume l'air de l'odeur de ses plantes, pour approcher du Belvédère, — *m* —, qui fixe depuis long-temps nos regards.

On a planté ici des tilleuls, auxquels on a fait décrire un cercle, et dont les couronnes forment une coupole de verdure. La vigne sauvage et le chèvre-feuille s'unissent alternativement au tronc de chacun de ces arbres, au pied desquels on a planté

quelques rosiers; et la prévoyance du maître a su faire placer des bancs dans l'intérieur de ce Belvédère, pour le délassement des promeneurs curieux de s'y arrêter à cause de la beauté du site.

Quelle est belle en effet la perspective que donnent les objets qui sont près de nous, ou dans l'éloignement de ce lieu! Après avoir plongé la vue au delà du tapis émaillé de mille fleurs qu' offre la pente de la colline, on l'arrête d'abord sur des prés qui alternent perpétuellement avec des plantations qui s'étendent jusqu' à la rivière. Une grande partie de cette dernière s'étend devant nos regards, et nous la voyons rouler majestueusement ses eaux à travers cette belle possession. De l'autre côté, nous avons la vue des champs, des prairies et de ces immenses plantations d'arbres fruitiers; dans le fond du tableau se présente le village avec ses jardins, que des bois bordent tout à l'entour. Portons-nous nos regards d'un autre côté? nous avons devant nous le bosquet d'Apollon, qui se perd dans de petites plantations, à travers lesquelles nous apercevons les bois et les prés, le long desquels serpente un bras de la grande rivière. Les bâtimens du jardin sont cachés par les arbres, et nous n'en avons aperçu qu'un, la maison — *E* —, de laquelle nous sommes venus ici: mais dans le temps même que nous en parlons, nous en remarquons un autre plus petit, que nous n'avions point encore vu dans nos promenades, et que nous découvrons à travers quelques branches d'arbres; le vent semble n'avoir agité celles-ci que pour nous donner une jouissance de plus.

Nous descendons la colline pour chercher ce bâtiment. Nous laissons de côté, un chemin que nous trouvons sur la gauche, parce qu'il nous reconduirait au temple d'Apollon, et nous prenons celui de la droite qui descend la colline. Nous voilà au pied, ayant deux chemins nouveaux devant nous. Que faire? Notre indécision n'est pas longue, et nous choisissons celui qui en nous conduisant par la droite dans le bosquet, — *n* —, nous mène sur une petite colline.

Nous ne nous sommes pas plutôt tournés, que nous apercevons le bâtiment que nous avions remarqué du Belvédère; et nous trouvons un pavillon charmant, — *F* —, bâti dans le style Turc. Des peupliers de Canada, qui sont plantés sur la pente de la grande colline, la décorent de la manière la plus agréable, et de petits bosquets qui se réunissent à celle sur laquelle nous nous trouvons, forment un cercle, au milieu duquel on a construit ce pavillon. Des plantations de pinastres, d'arbres de vie et de sapins, entourent la place libre qu'on aperçoit par devant, et l'on a mis partout avec profusion, entre ces arbres, le jasmin, le cytise des Alpes et le baguenaudier.

Quelques charmes que présente déjà cette partie délicieuse du jardin, on a jugé à propos encore d'en relever l'éclat, par des groupes de roses que l'on a semées çà et là. On voit paraître avec avantage, des bosquets qui ceignent cette place, la rose d'Autriche ou la rose Turque, qui fait le plus grand effet avec ses feuilles jaunes au dehors, et le rouge couleur de feu de celles

du dedans. Ces roses alternent avec celles de Mai, dont les petites fleurs d'un rouge tour-à-tour vif et tendre contrastent admirablement avec la couleur foncée de ses feuilles; et sur le bord de ces bosquets on a planté et mélangé des roses à cent feuilles, des roses veloutées et la petite rose à feuilles de pimprenelle.

À côté et entre les arbres qui entourent ce pavillon, on voit de hauts arbustes de cette espèce, la rose de Francfort, celle qui s'attache aux arbres, et une troisième espèce d'une fleur ordinaire, mais ayant des feuilles qui embaument l'atmosphère de leurs parfums. Il semble que le maître de ces lieux ait voulu étaler toutes les richesses de Flore en ce genre, car on aperçoit tout-à-fait dans l'ombre, et garantis de la pluie par les branches des peupliers, quelques pieds de roses jaunes bien remplies, et tout près du pavillon, de hauts rosiers à fleurs rayées tantôt de rouge et blanc, tantôt de blanc et rouge, et d'autres enfin portant des roses veloutées, dont la couleur approche d'un bleu foncé, et paraît achever la nuance de toutes ces couleurs pour le plaisir des yeux.

On a décoré la place qui se trouve devant le pavillon, de divers groupes de roses. Ici vous voyez une touffe de ces fleurs blanches qu'on ne se lasse de voir sous aucune couleur; au milieu d'elles, des roses moussues, bordées d'autres marbrées ou rayées de rouge et de blanc. Là, autour de la magnifique rose blanche d'Écosse, une profusion d'autres rouges à cent feuilles forment un cercle, dans laquelle vous voyez briller çà et là la rose musquée, celle de

Damas à feuilles couleur de chair. Entre ces deux groupes, on en a placé un autre de roses de Bourgogne, mélangées de la jaune églantine au parfum suave. Pas loin de celles-ci, on voit la rose de Virginie avec des touffes de fleurs, auxquelles se joignent la rose de France, la caroline, et celles qui fleurissent tous les mois de l'année.

Ce séjour enchanteur nous enchaîne, et nous ne pouvons nous décider à quitter ces lieux. La place près du pavillon, destinée au repos des promeneurs, nous séduit, et nous en profitons, pour nous y arrêter et jouir délicieusement des charmes qui captivent nos sens au point de nous faire adresser l'hymne suivant à cette reine des fleurs :

Grâces te soient rendues, ô Rose charmante, beauté périssable, mais dont le souvenir est éternel! Chaque printemps te fait éclore avec des grâces nouvelles, et tu sers d'objet de comparaison au poëte, quand son pinceau broie des couleurs fraîches et riantes; il en pare l'aurore, quand il lui fait ouvrir les portes au soleil, avec des doigts de rose, et ton incarnat se retrouve encore sur le front de l'innocence. Qui pourrait être insensible à ta beauté, rose charmante et fraîche comme la rosée du matin, quand on se ressouvient de la Déesse qui te donna l'existence? Consacrée à l'amour dès ta naissance, ta couleur devint la livrée de la jeunesse et des grâces: on ne donna pas une fête, où l'on ne vît une guirlande de roses; il n'exista pas une Hébé, qu'on ne comparât à tes boutons, pas un amant heureux,

que tu n'eusses couronné, pas un dais de verdure, auquel il n'eût suspendu des roses pour sa maîtresse. Vénus ne se contenta point de te donner une couleur qui ferait le plaisir éternel des yeux, elle y ajouta, pour faire de toi la reine des fleurs, la suavité du parfum qu'on respirait dans ses temples à Cythère et à Paphos. C'est lui qui vient d'enivrer mes sens, et de porter dans mon ame le sentiment du plaisir. Quelque place que t'assigne l'homme, ta beauté te donne toujours un trône, et tu fais le désespoir du peintre qui veut imiter tes couleurs. Avec quelle simplicité tu enchaînes le goût de l'ame sensible aux charmes de l'innocence! Le zéphyr se balancera encore sur tes feuilles, et pénétrera ton sein, pour nous embaumer de ton parfum; la rosée t'humectera de ses pleurs, pour te conserver ta beauté et faire éclore tes boutons. Qu'un vent impitoyable ne t'arrache point aux lieux que tu embellis! Qu'un zéphyr éternel caresse plutôt amoureusement ton sein! Et vous peupliers, que les grâces de votre taille ont toujours fait planter dans les endroits où il y avait des roses, c'est à vous que je confie leur sûreté, défendez-les de la violence des tempêtes! que le bruissement de vos feuilles, toujours agitées par le moindre vent, les garantisse des ardeurs d'un soleil brûlant! C'est à vous que je les confie!

Plus nous nous arrêtons dans cette place, plus elle nous paraît agréable; et nous avons d'autant plus de peine à nous en séparer, que le soir approche et que le petit bosquet voisin retentit

déjà des sons harmonieux du rossignol. Combien il doit être délicieux en été de passer ici la soirée d'un beau jour serein! Regardons bien encore une fois ces groupes de roses, pour en garder long-temps la mémoire, et occuper agréablement notre imagination. Nous prenons ensuite le chemin qui conduit au bosquet, et nous passons derrière le pavillon.

Au bas de la colline nous trouvons deux allées ou chemins. L'un d'eux conduit à travers les prés, à un élégant pont de bois, que nous laissons de côté, parce qu'il nous menerait à l'habitation du maître; mais nous prenons celui, — *o* —, qui longe le bois, et conduit à un pont tournant, — *p* —, par le moyen duquel nous nous tronvons tout à coup de l'autre côté de l'eau.

Le chemin que nous avons pris, s'étend dans une plantation d'arbres de diverses espèces, venues de l'Amérique septentrionale; au milieu on voit s'élever çà et là des peupliers blancs et quelques baumiers. En quittant ces plantations, on s'approche de la rivière, dont deux bras s'élargissent ici pour entourer la partie du jardin, dans laquelle nous sommes. Une petite place à demi-circulaire, entourée d'oliviers exhalant une odeur douce, et d'acacias mélangés de roses, nous invite à faire une pause en ce lieu; nous trouvons comme à souhait trois siéges, que l'on a placés autour de la Statue d'une Vénus couchée, — *q* —, qui s'offre à nos regards dans cette place.

Quelque petite qu'elle soit, le courant de la rivière la rend non-seulement très-animée par le bruit de ses eaux, mais encore par les vues riantes, que l'on y a sur les jardins, et surtout sur la rive opposée. En face, nous apercevons une allée de peupliers, qui aboutit au logement — *z* — du jardinier, et nous avons par côté la vue des prés, des jardins, des potagers, et des plantations d'arbres fruitiers. La barque que l'on remarque en ce lieu, n'a été placée que pour rapprocher les deux rives, et faciliter au jardinier un passage plus court, quand les soins de son état le mettent dans le cas de se transporter rapidement de la partie, où il se trouve, dans une autre.

Nous continuons notre promenade, en traversant toujours les plantations; et le chemin nous conduit à un pont de bois avec des marches, — *r* —, qu'embellissent, des deux côtes, des bosquets touffus, mélangés de saules pleureurs. Quand nous sommes au delà du pont, nous entrons dans un bois de platanes et de bouleaux. Le chemin qui serpente à travers, nous conduit à une place de repos, que l'on a eu soin de faire au milieu. Nous ne nous y arrêtons que le temps nécessaire pour y respirer la douce odeur du bouleau. Le charme de ce lieu solitaire nous y eût peut-être retenus plus long-temps, mais un bâtiment que nous découvrons à travers les troncs d'arbre, nous fait quitter la place pour nous rendre dans sa proximité. Pendant que nous sortons du bois, et que nous nous tournons sur le pré, nos regards rencontrent un temple, — *G* —, dont l'inscription nous apprend, qu'il est dédié aux Muses et aux Grâces.

Ce temple, auquel on monte par cinq marches, est bâti sur le pré et caché à moitié dans le bosquet. Sa forme carrée est surmontée d'une coupole, qui a une ouverture dans sa partie supérieure, d'où il reçoit le jour qui l'éclaire. Son entrée est décorée d'un portique qui repose sur quatre colonnes d'ordre Ionique; et son extérieur magnifique nous promet, que l'intérieur n'aura pas des parties moins intéressantes à voir.

Au milieu du temple, on voit, sur un piédestal peu élevé, le groupe des trois Grâces, non toutes nues, comme on a coutume de les représenter, mais légèrement drapées, telles que les artistes du bas âge nous les montrent, ou telles encore que *Socrate* doit nous les avoir représentées. Ici sont les trois Déesses, qui distribuent aux hommes le don agréable de plaire, Aglaja, Thalie et Euphrosine, se tenant par la main, et annonçant dans leurs regards les impressions douces qui les animent.

Au pourtour de la coupole nous remarquons, dans les nuages, Jupiter, tenant dans ses bras Eurynome, cette belle fille de l'Océan. D'eux naquirent un jour les trois Grâces; nos deux amans jettent des regards de bienveillance sur leurs tendres filles. Dans l'éloignement on aperçoit Mnémosyne, soeur du vieux Saturne, laquelle, de concert avec Jupiter, donna naissance aux neuf Muses; elle semble prier le maître des Dieux, de permettre à ses filles, de s'associer les trois Grâces.

Aussi les voit-on ici ensemble, et un seul temple leur sert d'enceinte; c'est ainsi que les Grecs les réunissaient souvent dans un

même temple. On a peint les neuf soeurs sur les murailles intérieures de l'édifice, sur un fond d'un rouge pâle, telles qu'elles se trouvent représentées dans les antiquités d'Herculanum.

Clio, Muse de l'histoire, tient un manuscrit à demi-ouvert. Euterpe, qui protège la musique, joue de la flûte. Thalie, qui aime les jeux comiques, et que l'on révère comme l'auteur de la comédie, tient d'une main un masque comique et de l'autre une marotte. Melpomène, qui s'attriste volontiers, et à laquelle nous devons la tragédie, tient d'une main un masque tragique, et s'appuie de l'autre sur une massue. Terpsicore, qu'encensent les danseurs, joue d'une lyre. Erato, qui fait entendre les chansons de l'amour, tient une grande lyre, dont elle tire des sons harmonieux et ravissans. Polymnie, sur les lèvres de laquelle siège l'éloquence, met l'index de la main droite sur la bouche. Uranie, assise et dont les regards mesurent le cours des astres, tient dans une main, un globe céleste, et de l'autre une petite baguette, avec laquelle elle indique le globe; et Calliope, qui n'entonne que des chansons héroïques ou guerrières, tient des deux mains un parchemin roulé.

Quel sentiment s'empare de nos coeurs, en entrant dans ce temple des Muses et des Grâces! Notre imagination s'échauffe, et inspirés tout à coup par la présence des Déesses que nous avons devant les yeux, nous nous en croyons environnés et nous chantons:

Ô Muses, soeurs divines! Quelles jouissances n'avez-vous pas préparées à l'homme qui vous encense, et reconnaît votre pouvoir sur la terre? Appelé à celles des beautés de la nature, il ne lui reste pas une faculté que vous n'exerciez encore chez lui, au profit de son esprit ou de son coeur. Historien, il perce la nuit des temps, pour séparer la vérité du mensonge, et livre à la postérité les événemens de son siècle. Le masque de Thalie lui sert à corriger les moeurs, et celui de Melpomène à faire pleurer. Les sons harmonieux d'une lyre lui donnent les sentimens d'Orphée pour Eurydice, et les grâces de Terpsicore ou l'éloquence le rend le premier homme de son pays, ou la poésie lui fait asservir la rime à la pensée, pour chanter les louanges des Dieux, et celles de sa maîtresse. Il n'y a point de planète, ô Muses! dont vous n'ayez fait l'empire de l'homme, soit qu'entonnant la trompette lyrique et guerrière sur la terre, il redise les exploits de ceux qui l'ont illustrée, ou qu'armé du télescope, Uranie lui découvre encore la marche des globes lumineux qui roulent majestueusement sur sa tête. Ô Muses, soeurs divines, restez avec nous! L'homme ne met pas un chef-d'oeuvre au jour, qui ne soit un encens brûlé sur vos autels. Il ne vous rend pas un hommage, qui ne soit la source d'un plaisir pur dans son coeur. Par vous enfin, il échappe au chagrin de la réflexion, pour se livrer au talent, qui enchaîne la pensée, et décide de sa réputation. Et vous, Grâces charmantes, compagnes chéries des neuf soeurs, n'abandonnez point non plus le mortel qui vous invoque! Vous avez toujours déridé le front du sage, gardez soigneuse-

ment votre empire! Et comment pourrait-t-on plaire sans grâces? —

Nous quittons ce sanctuaire, pénétrés des sentimens que nous avait inspirés ce lieu, en jetant encore un regard sur tout ce qui l'environne. Comme tout y est gracieux, entraînant! Comme tout est bien analogue et calqué sur l'ensemble, que demandait cette partie du jardin, consacrée aux Muses et aux Grâces! La rivière que des bois variés bordent sur ces deux rives, tourne autour du pré, sur lequel nous sommes maintenant. Devant nous, au delà de l'eau, on voit se déployer un pré, entouré de plantations, et au delà de celui-ci, se trouve la maison du maître de ces beaux lieux, située dans un endroit éloigné, où des arbres et des collines terminent la perspective.

Il semble que les Muses et les Grâces ayent en effet tenu les crayons, quand le propriétaire a dessiné le plan de ce jardin. Comme elles lui ont fourni les plus belles fleurs, et que la reconnaissance les lui a fait placer en ce lieu, il a voulu se conserver de son habitation, la vue de leur temple.

Heureux celui qui, chéri des Grâces et inspiré des Muses, aurait eu le bonheur d'habiter ces lieux depuis son enfance, sans que rien eût jamais troublé son repos! Ici l'or et la vanité, qui font courir tant d'insensés, émousseraient leurs traits: souvent ils obstruent le chemin de la fortune. Ici, nul embarras pour y arriver, elle est toute faite, parce qu'on n'a désiré que le repos!

Que d'autres, entraînés par le fracas du monde, y cherchent une dissipation qui abrège la moitié de leur pénible vie! Le maître de ces lieux gémira sur leurs folies, et quelques amis que sa possession et sa moralité y enchaîneront, composeront le cercle de toutes ses jouissances. Voilà son Éden sur la terre! Peu de besoins, et surtout point de factices; l'aversion du bruit lui a fait désirer la retraite. Il n'a trouvé le repos qu'en lui-même, et n'a suivi que les impulsions de son coeur, en faisant de la nature son tout, son ami, sa maîtresse. La musique, en charmant ses loisirs, fortifie son esprit, et réjouit agréablement ses sens. La poésie ajoute à ses jouissances, en donnant plus de finesse au sentiment et à la pensée. Quel asile pourrait trouver le chagrin dans le séjour des Muses et des Grâces? Il fuit à l'approche de la joie, qui prend sa source dans la nature.

Nous nous hâtons de rentrer dans le bosquet, et un pont de pierre — *s* — se présente comme à souhait, pour nous transporter de l'autre côté de l'eau. Le chemin que nous trouvons sur la rive opposée, nous mène à l'extrémité du jardin. Quelques gondoles toutefois, que nous trouvons amarrées près du pont, éveillent en nous le plaisir de naviguer sur la rivière, et de voir encore une fois les parties les plus intéressantes de ce jardin, en suivant le cours que l'eau décrit autour d'elles.

Nous voyons venir à nous de la jolie cabane de pêcheur, — *H* —, construite ingénieusement de troncs d'arbre sur la rive de la rivière, celui qui l'habite, et à qui l'on a confié le soin des

gondoles. Que nous veut cet homme? Nous en offrir une? Vous avez deviné. Nous l'acceptons, et nous voilà déjà sur les bancs de cet esquif.

Notre navigation commence, et la gondole vient de quitter la rive. Nous remontons la rivière, — *t* —, où la charmante partie, — *G* —, que nous venions de quitter, s'offre encore à nos regards. En tournant l'arche, nous nous trouvons précisément au centre de cette partie, qui nous fait remarquer d'un côté la maison de campagne, et de l'autre le temple des Muses et des Grâces. Aussitôt que nous avons passé le pont à marches, nous entrons dans le grand courant de la rivière, que nous quittons bientôt, pour entrer dans le second de ses bras, désigné par la lettre — *u* —.

Notre petit bateau se balance toujours et avance entre de riantes prairies et des bosquets, jusqu'à ce que nous trouvant à peu de distance du pont, — *f* —, bâti dans le goût rustique, nous ayons tout à coup la belle perspective du temple d'Apollon — *C* —. Sous le pont même nous revirons, pour entrer dans la grande rivière, dont nous approchons aussitôt que nous avons laissé derrière nous le pont de pierre — *h* —. Ici nous avons la vue du château en ruine — *D* —; mais dans le temps même que nous le considérons, la gondole revire, et nous faisons voile en remontant la rivière — *w* —. Les sons d'une musique éloignée viennent frapper nos oreilles. Plus nous avançons, plus nous nous rapprochons de cette musique, et enfin nous découvrons que ces sons harmonieux partent de la maison — *E* —.

Nous nous arrêtons un peu en ce lieu, pour recevoir dans notre gondole les musiciens qui viennent du village, et qui sont bien aises de regagner leurs habitations, à l'aide de notre barque, et en traversant le jardin. Les sons des hautbois, des flûtes, et des cors de chasse nous inspirent tellement de joie, que nous chantons une chanson, imitée d'une épigramme de *Göthe.*

Nous nous balançons avec plaisir sur les ondes tranquilles; et nous déployons tous les mouvemens de la joie entre les deux rives. Les balancemens de notre gondole ressemblent à ceux du berceau, ses mouvemens nous amusent infiniment. Notre vie n'est qu'un balancement perpétuel entre le berceau et la tombe.

Nous voilà arrivés au son de la musique et du chant à la maison de pêcheur, — *H* —, où nous abordons pour débarquer. Le chemin qui serpente ici entre des prés et des bois, nous conduit hors du jardin, et nous nous retrouvons à l'hôtellerie, — *A* —, où nous faisons un repas de campagne simple et frugal, en jouissant encore en liberté des charmes d'une belle soirée.

# Réflexions

## sur les bâtimens élevés dans les jardins.

Quand on serait tenté d'envisager, dans l'embellissement des jardins, les bâtimens qu'on y fait, comme des accessoires et non comme une des parties essentielles de leur formation, on ne saurait s'empêcher de convenir, qu'un jardin perdrait beaucoup de ses agrémens, si ces bâtimens n'avaient pas lieu. Une maison de campagne, ou l'habitation du maître, le logement du jardinier, une orangerie et une serre chaude sont, comme on le voit d'abord, de la plus grande nécessité. Malgré l'existence de ces bâtimens, tantôt le besoin, et tantôt le luxe demanderont davantage. Le premier exigera des ponts, pour passer les rivières; une salle d'été, pour partager avec une société les plaisirs de la nature; des pavillons, des berceaux artistement arrangés, pour y trouver un refuge contre une pluie inopinée; des places enfin, dans lesquelles on puisse, après une promenade fatigante et longue, trouver un repos agréable, et s'y occuper des jouissances que l'on vient d'avoir.

Ces bâtimens font non-seulement les délices du possesseur, mais encore ceux du voyageur qui les visite, tantôt par la variété des situations, et tantôt par le caractère prononcé de quelques scènes.

Un jardin aurait souvent des parties qui sembleraient avoir beaucoup de ressemblance entre elles, si l'architecture ne venait au secours, pour y mettre de la variété. Elle produit encore le même effet, en faisant disparaître l'uniformité d'une perspective; et nul doute assurément qu'elle ne remplisse à merveille ce but, si le goût a l'attention de varier les jouissances de l'oeil, par la construction de quelque bâtiment, qui apportera un contraste à la monotonie fatigante que causerait une plaine, qui n'aurait eu que l'horizon pour bornes.

L'avantage principal de ces bâtimens est celui de donner un caractère plus prononcé aux parties que l'on veut orner. Si ce caractère n'est point assez distinct dans quelques-unes, ou qu'il soit tout-à-fait manqué, il n'y a que ceux-ci qui puisseut le leur donner, et les rendre plus intéressantes. Les parties au contraire, qui en ont déjà un marquant, ne peuvent manquer d'en recevoir un ton plus imposant et plus majestueux. La beauté d'un site, par exemple, que distingueraient de beaux arbres d'une belle venue, le voisinage d'une rivière ou d'une pièce d'eau considérable, ne pourrait qu'être embellie par l'érection d'un temple. La simplicité d'une scène champêtre aura un relief de plus, quand elle sera décorée d'une cabane; et un ermitage

ou une petite chapelle ajoutera un prix infini à l'intérêt qu'elle doit exciter.

Si les bâtimens qu'on élevera dans le jardin d'un homme opulent, ne doivent servir uniquement qu'à l'jorner, ou animer une nature morte pour les yeux et sans agrément, on peut alors employer sans distinction tous les genres d'architecture qu'on voudra. Tantôt on emploira les formes élégantes du genre Grec, ou celles d'un style Gothique, tantôt on prendra celles d'un goût Turc ou Chinois. Quoiqu'on ne soit nullement gêné sur le choix, on abuserait toutefois étrangement de cette facilité, si on jetait trop de variétés entre ces genres de style et les scènes, dont on voudrait relever l'éclat. Sous le point de vue du contraste, cette variété peut quelquefois faire un très-bon effet; mais elle en aurait un mauvais, si elle était trop répétée, ou qu'il y eût une contradiction manifeste entre les parties qui doivent avoir de la cohérence: car on ne trouverait alors ni harmonie, ni caractère prononcé dans aucune, et les scènes se trouvant amenées comme par hasard, et à la suite l'une de l'autre, le jardin serait d'autant plus dénué d'agrément, qu'indépendamment de ce qu'on aurait manqué à toutes les règles du goût, on n'y verrait aucun ensemble.

Un autre abus qu'on doit éviter encore dans un jardin, c'est celui de ne point trop y multiplier les bâtimens. Si l'on voyait, par exemple, à chaque instant, un pavillon, un monument, une place de repos, il est certain que l'oeil, fatigué de ces répétitions,

ne trouverait plus de plaisirs, et que ces édifices n'auraient plus d'influence sur l'imagination. Beaucoup de parties d'un jardin peuvent se passer de bâtimens. D'autres parties seront assez belles, si les bâtiments qui se trouvent dane le voisinage, se font remarquer dans l'éloignement, fussent-ils même à demi-cachés dans la verdure. Il est déjà quelquefois suffisant, pour introduire une variété agréable, de ménager une perspective sur des prés, des bois, des eaux, et souvent même ces parties ont assez de beautés, pour avoir le caractère d'une scène. Si l'on voulait placer, dans toutes les parties, des bâtimens, il en résulterait alors que le jardin semblerait n'avoir été fait que pour ces derniers, et que les accessoires sont devenus l'objet principal. Cette raison doit faire sentir la nécessité de subordonner le goût des bâtimens que l'on aurait à construire, à celui de l'embelissement des jardins.

Il n'est pas nécessaire, non plus, que ces bâtimens paraissent toujours. On jouit souvent d'un coup d'oeil agréable, quand on les voit parfois de côté, ou à moitié cachés dans un bosquet, ou quand une partie de leur longueur se trouve interromque par des plantations. Rien ne donne un coup d'oeil plus pittoresque à ces bâtimens, qu'une place entourée de bois, de verdure, où on les aperçoit à travers les troncs d'arbre; cela pique la curiosité, qui ne manque pas de les chercher, pour avoir un plaisir de plus.

On a donné, il est vrai, beaucoup de modèles variés de bâtimens de ce genre, dans les deux jardins, dont on a fait la des-

cription ; mais malgré ces modèles, on y a joint encore onze Planches, pour donner aux amis de l'art, de nouvelles idées sur les espèces de bâtimens propres à embellir les jardins. On a parlé quelquefois de ces idées, sans en faire l'objet d'une planche, et quelquefois aussi on n'en a fait nulle mention. Notre intention n'a point été, non plus, en donnant l'idée de ces plans, qu'ils devinssent un motif ou un prétexte d'augmenter le nombre des bâtimens que nous avons déjà ; nous nous sommes contentés, en les exposant aux yeux des amis de l'art et de la nature, de leur offrir des modèles, et de faire ici une collection de plans et d'idées, qu'on ne trouve qu'éparses en divers ouvrages sur l'art ou la manière d'embellir les jardins.

Quoique nous donnions, dans la description des jardins, celle des maisons de campagne, ou habitations de maître, qui y appartiennent nécessairement, on trouvera cependant, dans la première et seconde Planche de cet ouvrage, quelques idées nouvelles qui les concernent particulièrement. La première maison a plus de simplicité que la seconde. Celle-ci exige plus de terrain, et donne un espace plus vaste, où l'on peut augmenter le nombre des chambres de l'habitation ; mais celui des étages procurera le même avantage à la première, dont la circonférence est plus circonscrite.

La salle de jardin que l'on voit dans la troisième Planche, a de chaque côté un petit cabinet, dans lequel il peut se rassembler une petite société, quand la grande se trouve réunie dans le grand sallon.

Le bâtiment de la quatrième Planche, auquel on a donné la forme d'une chapelle Gothique, est destinée à servir de logement au jardinier; on y a joint la serre chaude. La cuisine est près de cette dernière, afin que le foyer puisse servir à chauffer les deux en même temps. Au second étage, au-dessus du logement du jardinier, se trouvent encore plusieurs chambres; et le grenier qu'on voit sous le toit, sert à conserver des semences, ainsi qu'à faire sécher différentes herbes ou plantes. La serre chaude embrasse, dans sa hauteur, le second étage et une partie même du grenier, ce qui donne la facilité d'y conserver des plantes d'une très-grande élévation. Le plafond ou plancher supérieur doit être voûté et boisé, d'après la forme du toit et de la grande fenêtre cintrée du devant. La forme de ce plancher peut contribuer aussi à l'augmentation de la chaleur dans quelques parties de ce bâtiment, attendu que la chaleur qui s'élève vers de semblables plafonds, frappe les angles, qui la répercutent, effet qu'on ne peut jamais se promettre d'un plancher ordinaire et droit.

Comme il y a parfois une fontaine dans un jardin, chose de la plus grande importance pour des places qui n'ont aucune eau courante, ou qui sont trop éloignées de l'eau, il est nécessaire alors de donner à cette fontaine une jolie forme, analogue à la place, dans laquelle on l'aura faite. La cinquième Planche donne pour cet effet le modèle d'une semblable fontaine d'un style Turc. Un mur carré enferme l'espace, dans lequel sont les tuyaux destinés à conduire l'eau, qui tombera d'une manière naturelle, ou que la pompe fera monter quand on en aura besoin. On a pratiqué trois niches aux

trois côtés de ce mur, dans lesquelles l'eau arrive par les tuyaux, pour retomber dans des bassins placés autour de cette fontaine; et l'entrée de cet édifice se trouve dans le quatrième côté.

Par la raison qu'on ne cultive point en terre toutes les fleurs, on a l'attention de mettre les plus belles et les plus rares dans des pots, afin de les distinguer des autres et d'en avoir un soin particulier. Pour les faire paraître toutefois avec plus d'avantage, que quand elles sont en terre, on les met sur des échafauds qui représentent des tablettes les unes au-dessus des autres. On en trouvera le modèle dans ceux de la sixième Planche. Le premier, dans le genre Chinois, est couvert d'un toit léger qui garantit les fleurs du soleil et de la pluie. Six colonnes, entre lesquelles on a suspendu des guirlandes, forment un demi-cercle, et supportent une coupole à demi-ouverte et d'une très-grande élégance dans ses ornemens. En dehors et autour des colonnes, on a placé ces échafauds à gradins, dont le dernier entre sous le pavillon; et au milieu de celui-ci on voit, sur un piédestal rond, une statue de Flore, ce qui fait de l'ensemble un temple consacré à cette Déesse des fleurs.

La septième Planche représente une volière et une cabane de cignes, la première d'un style Turc, et la seconde d'un goût Chinois. C'est dans le dernier genre que sont aussi les gondoles, que l'on voit dans la huitième Planche.

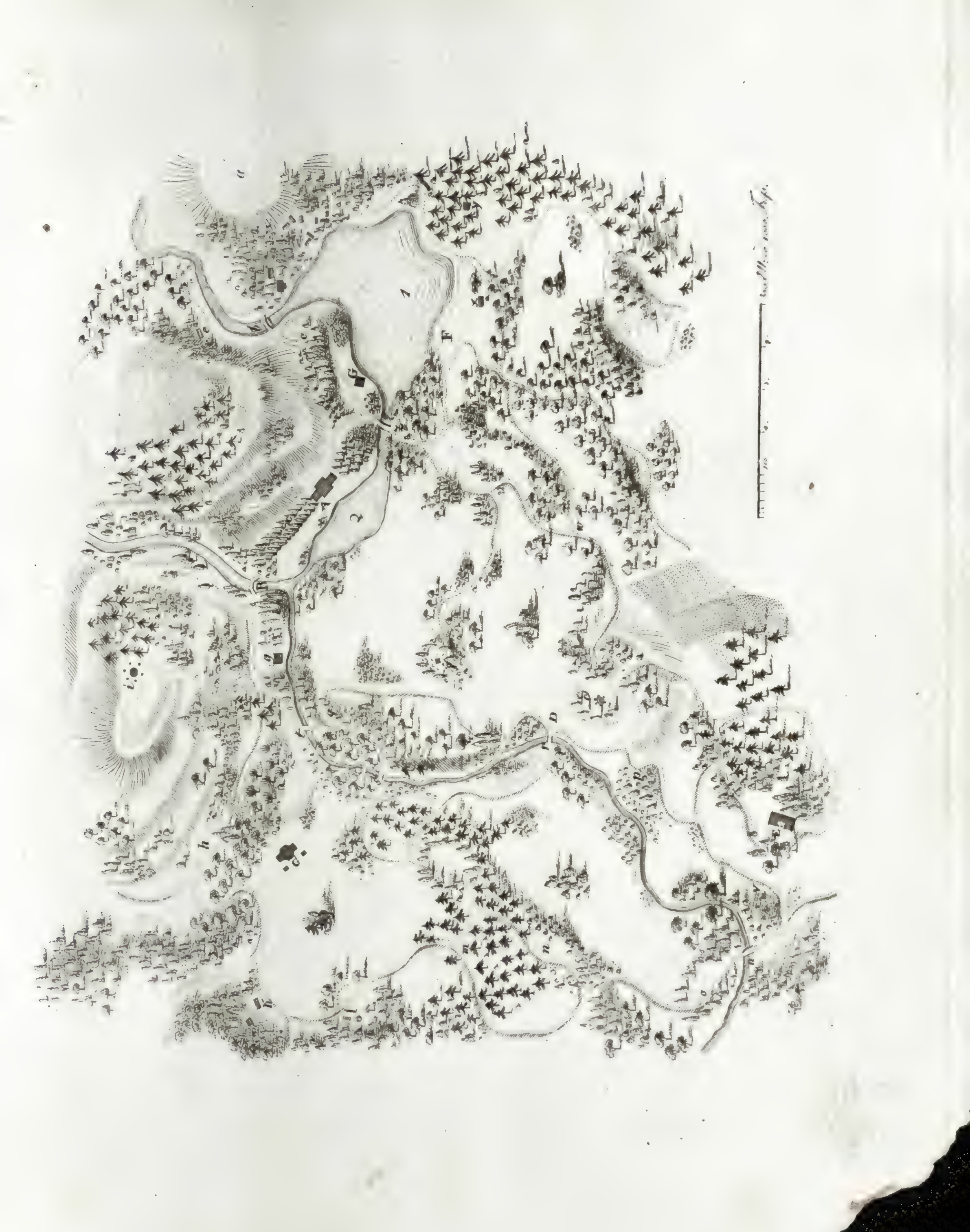
La volière consiste en huit colonnes, qui forment un octogone, surmonté d'un toit plat. L'espace que l'on remarque entre

chaque colonne, est occupé par une grille de fil d'archal, et l'on a pratiqué dans un des côtés une porte, pour pénétrer dans l'intérieur. On voit jaillir une petite fontaine au milieu. La cabane des cignes a quelque chose de semblable à une gondole.

Les ponts que l'on voit dans un jardin, peuvent avoir différentes formes, et l'on doit mettre, dans leur construction, d'autant plus de variété, qu'on la réglera d'abord d'après l'étendue ou la grandeur du jardin, et ensuite d'après la nécessité, où l'on se sera trouvé d'en faire faire sur des rivières et des ruisseaux, soit pour la décoration du jardin, soit pour la facilité de se transporter d'un lieu à un autre. Nous avons parlé dans la description que nous venons de faire de deux jardins, de plusieurs modèles en ce genre, et d'autres assez connus, pour que nous soyons dispensés d'en donner une esquisse. Comme il a été toutefois fait mention de quelques ponts en pierre et en bois, sans description de leur forme, nous en avons représenté quelques-uns dans la neuvième Planche. Le premier d'un genre Gothique est en pierre; et les deux autres en dessous sont légèrement faits en bois, et d'une exécution très-élégante.

La dixième et la onzième Planches offrent la forme de quelques bancs et sièges de jardin, que l'on y place en été, avec l'attention de les retirer dans l'arrière-saison, pour les garantir de la pluie ou des intempéries de l'air. On fait ces sièges d'un bois tendre, et on leur donne une couleur verte ou grise passée à l'huile.

---





Siegel del.

I. A.



I.3.



I. C.



Riegel del.

I. D.



Siegel del. Schumann sc.

I. E.



*Siegel del.*

I.F.



C. Siegel del. Schumann sc.

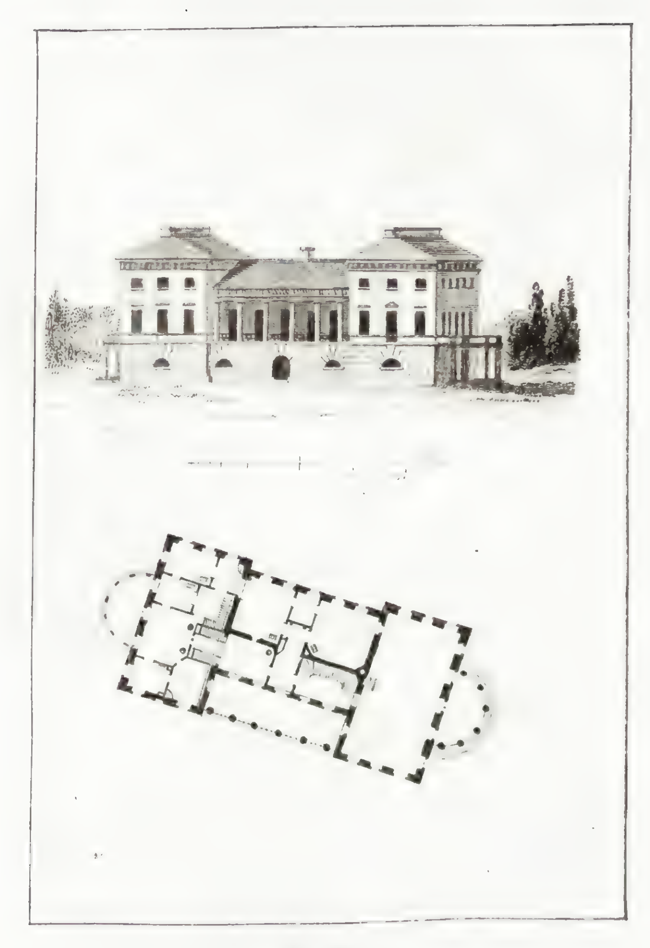
I. G.



II
1000. Ellen.
9.
8.
7.
6.
5.
4.
3.
2.
100.
D
W
E
F
B
C
G.
H
A
Z.
a
b
h
p
q
r




II. A.



II. B.



Siegel del. Schumann sc.

II. C.



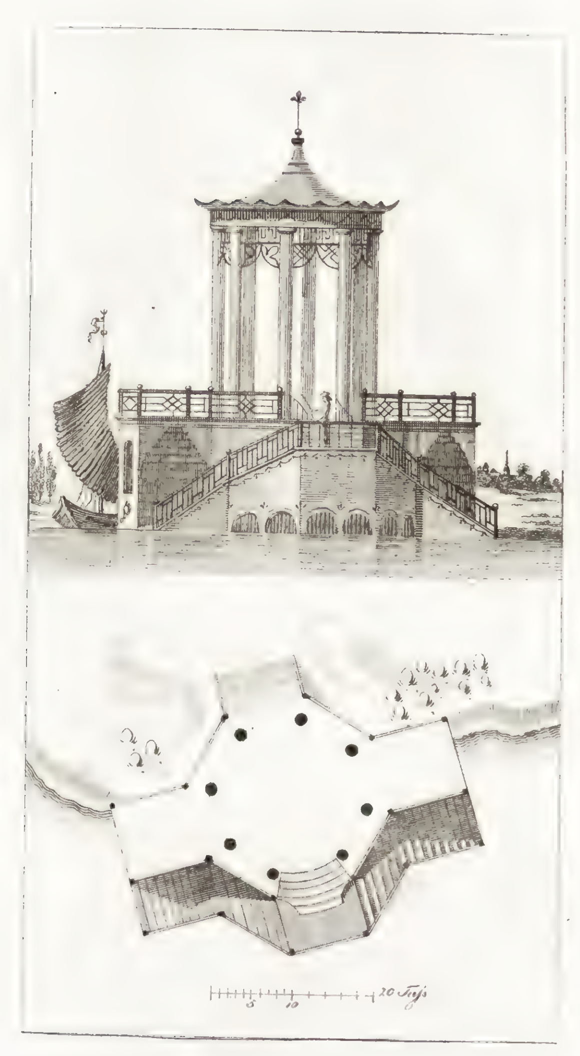
Siegel del. Schumann sc.

II. C.



*Siegel del.* *Schumañ fc.*

II. D.



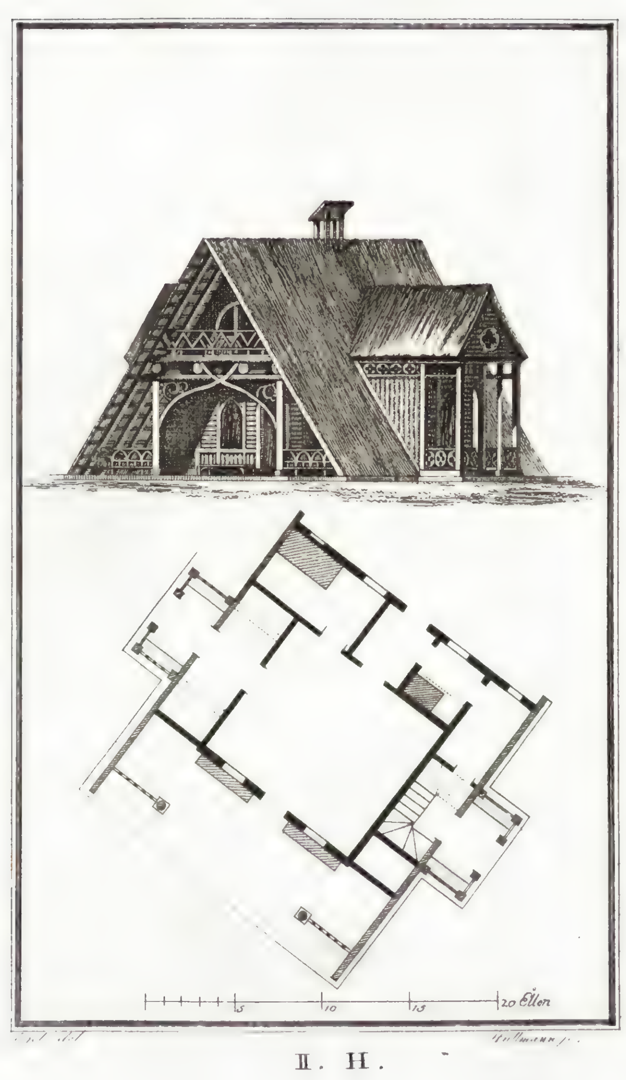

II. E.



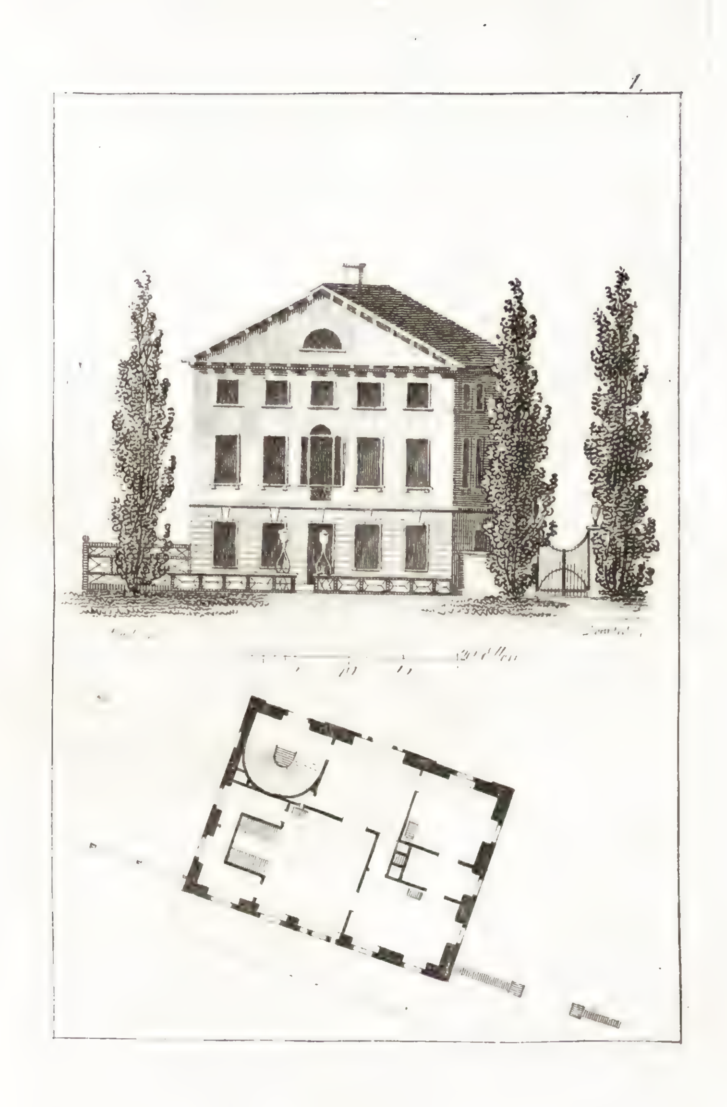
II. F.

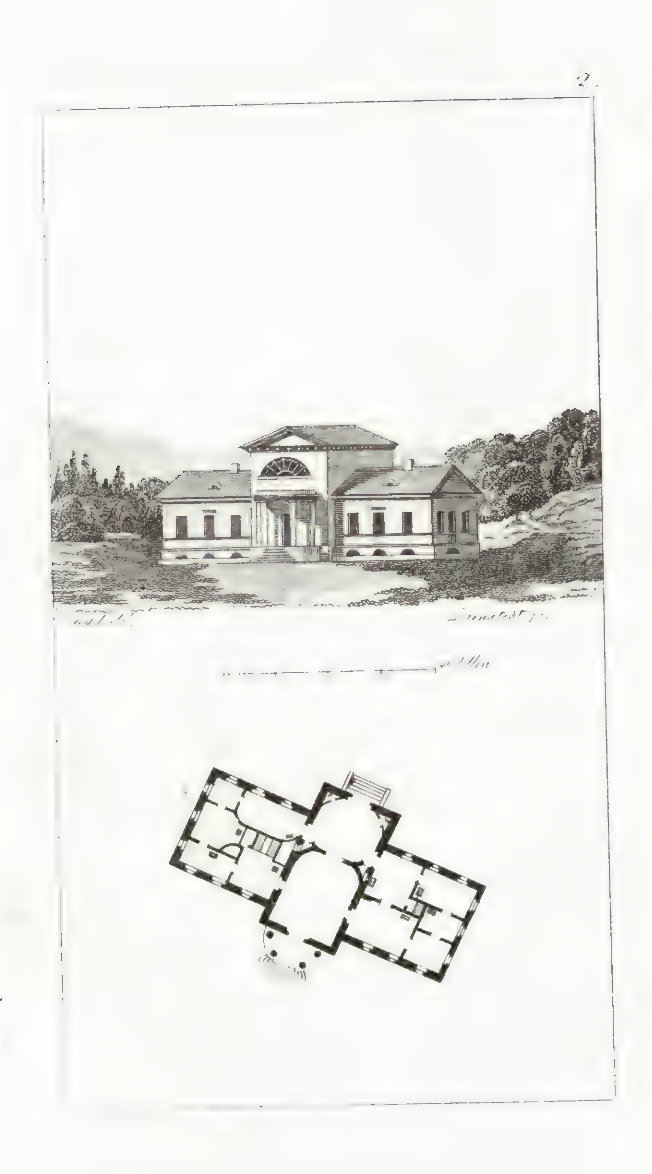


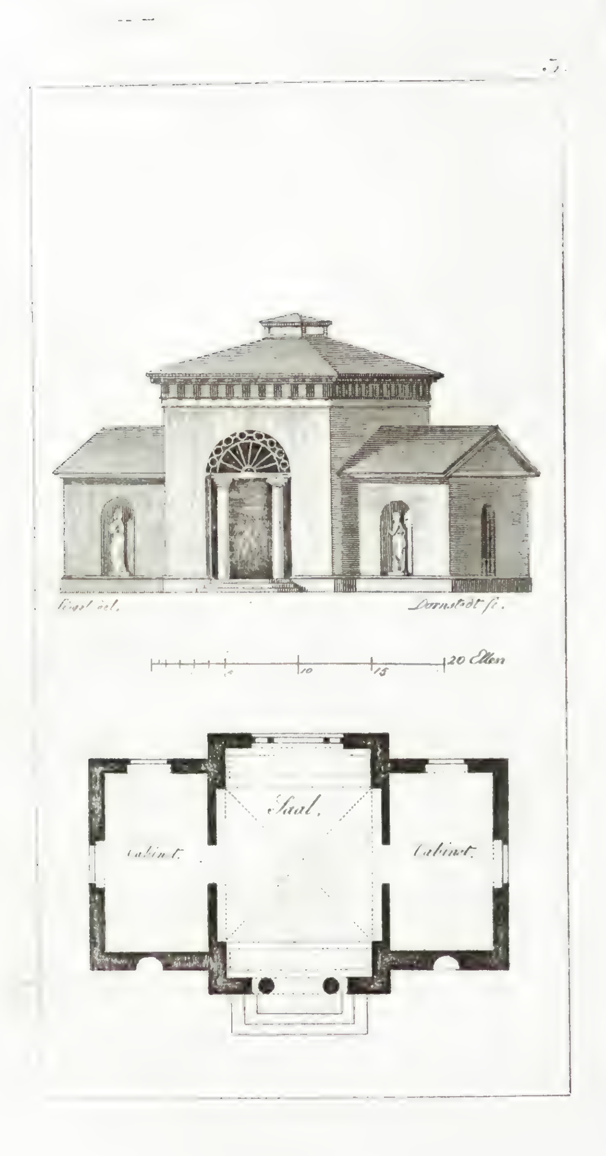
H. G.

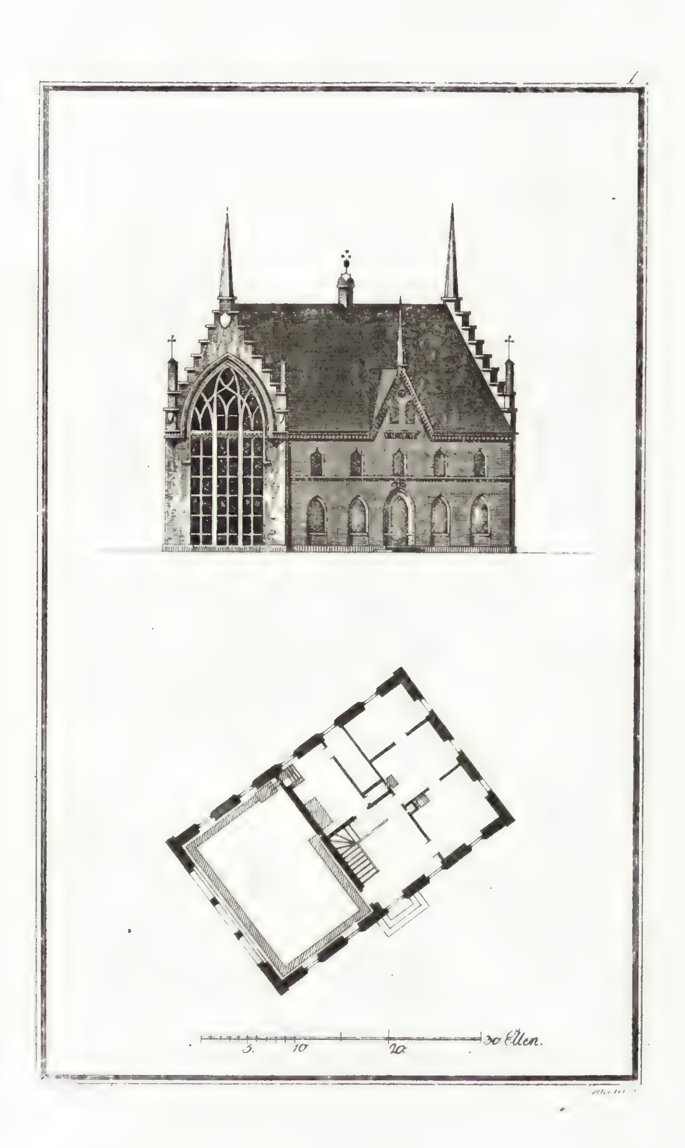


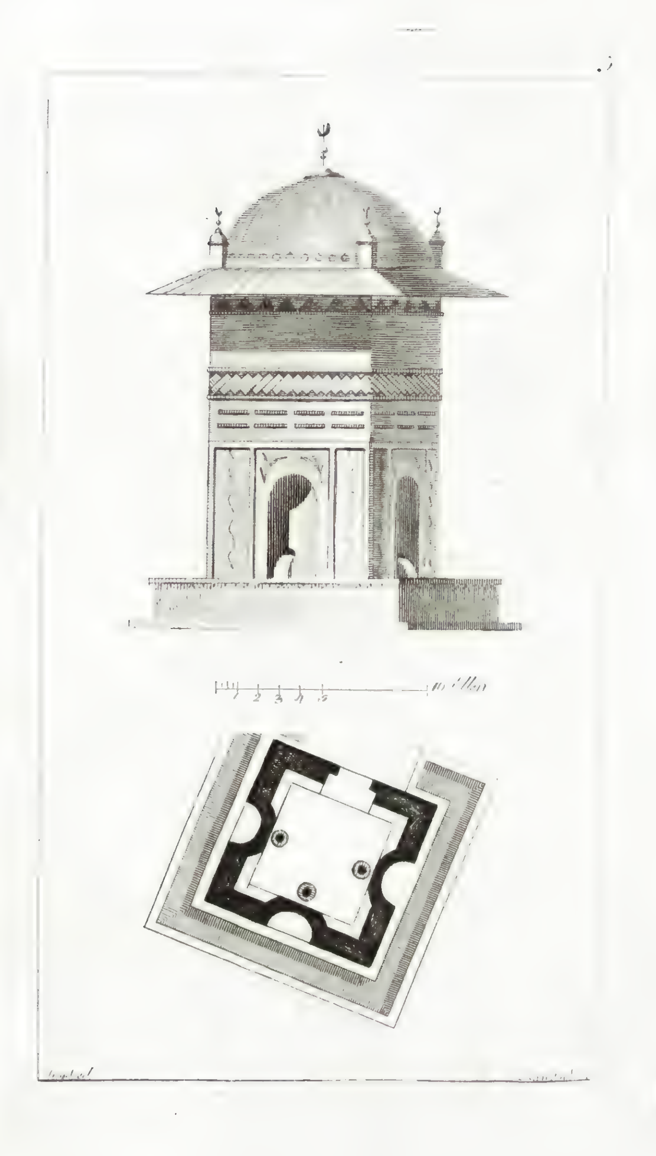

II. H.

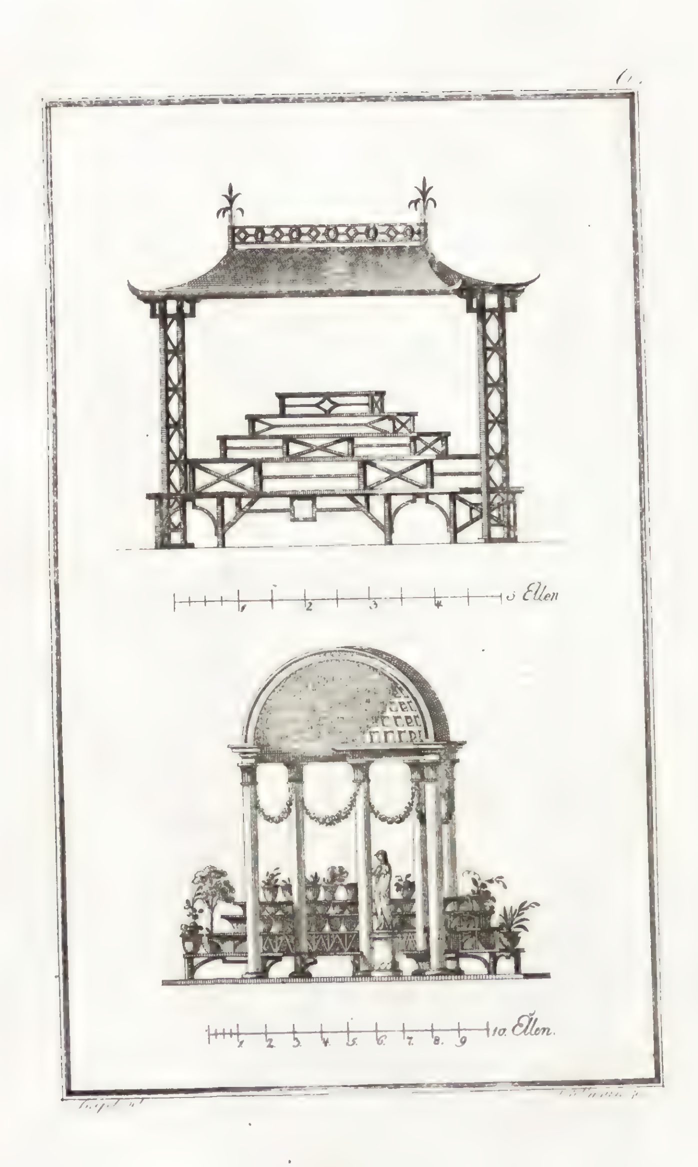


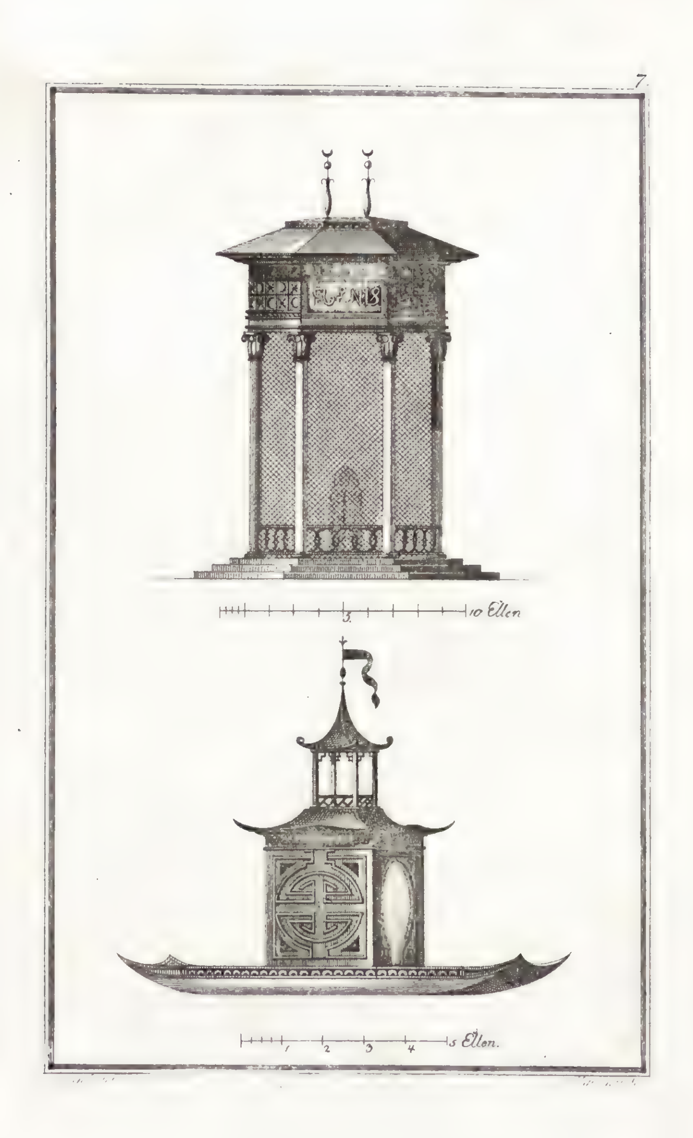



Dornstedt fc.
10
15
20 Ellen
Saal.
Cabinet.
Cabinet.

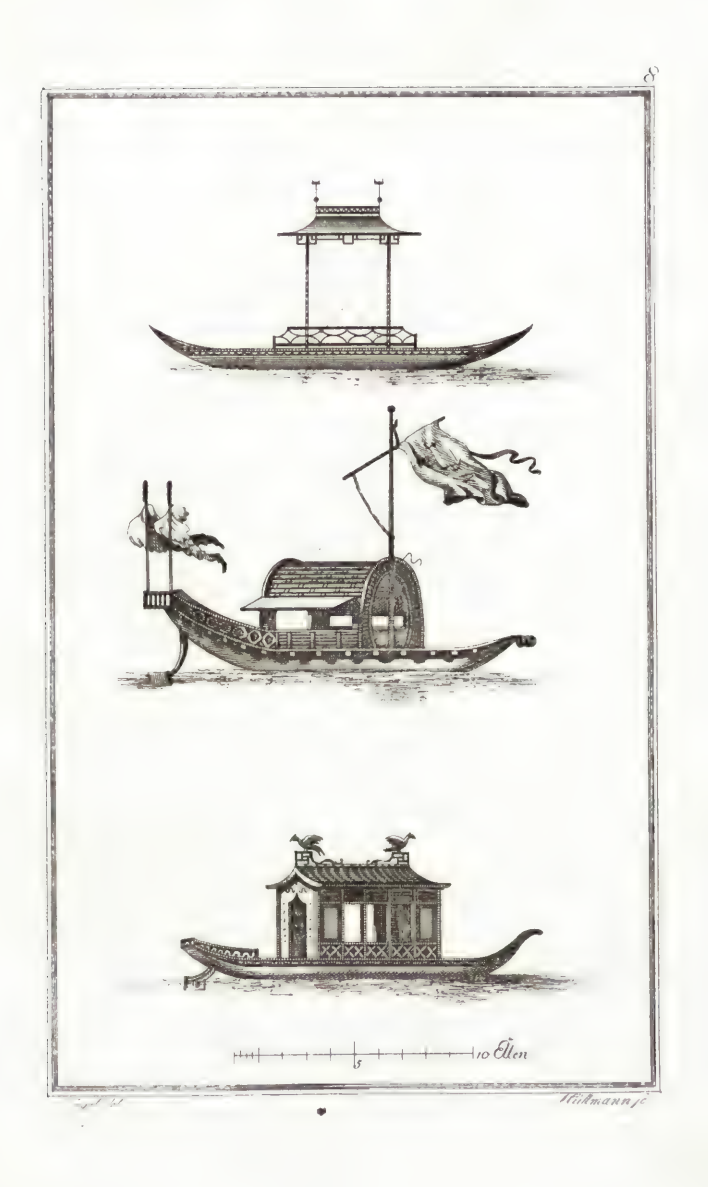

1
5. 10 20 30 Ellen.

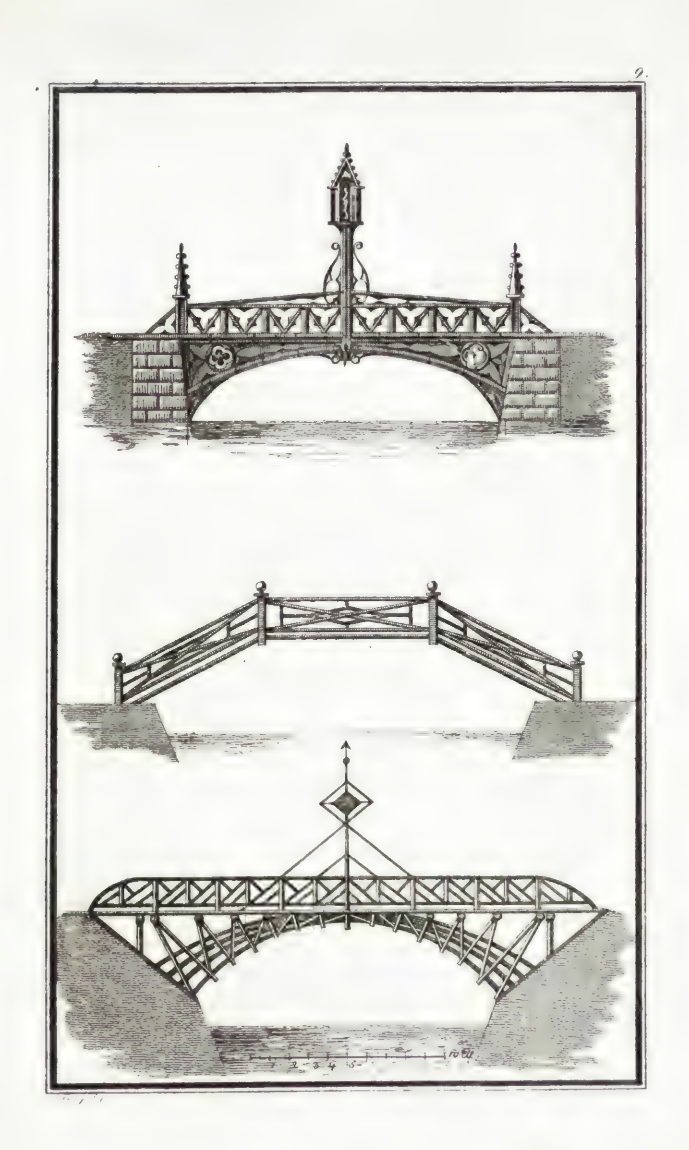


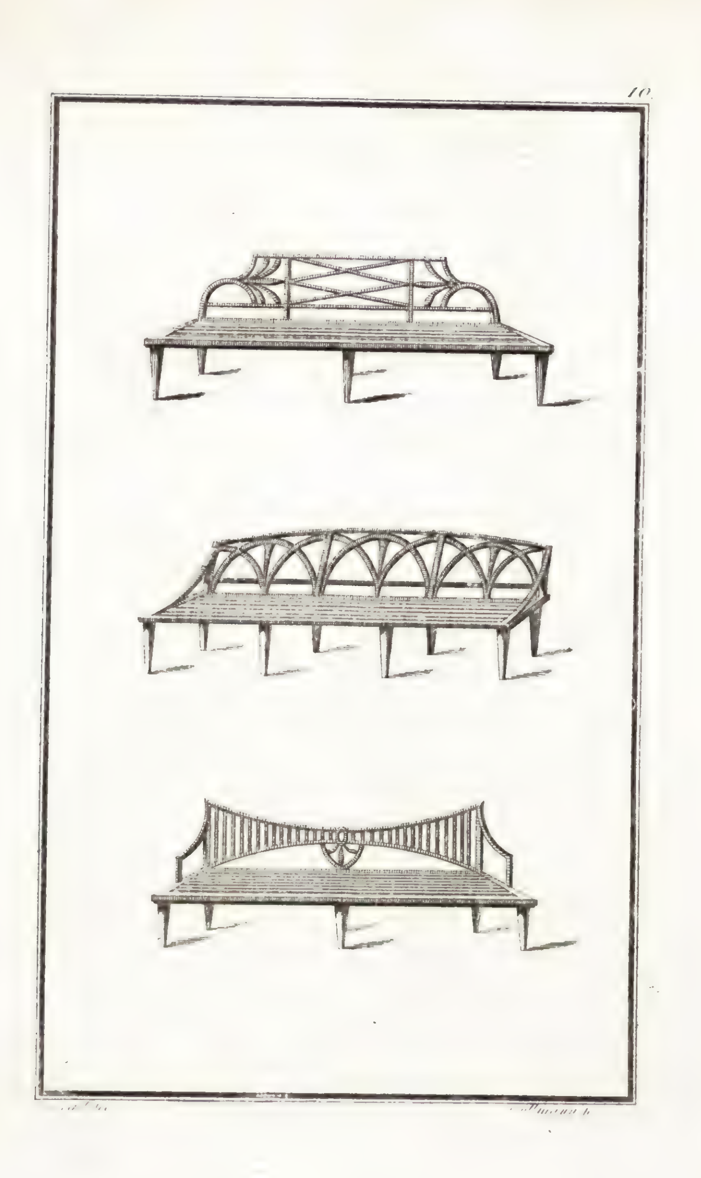

1 2 3 4 5 Ellen
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10. Ellen.

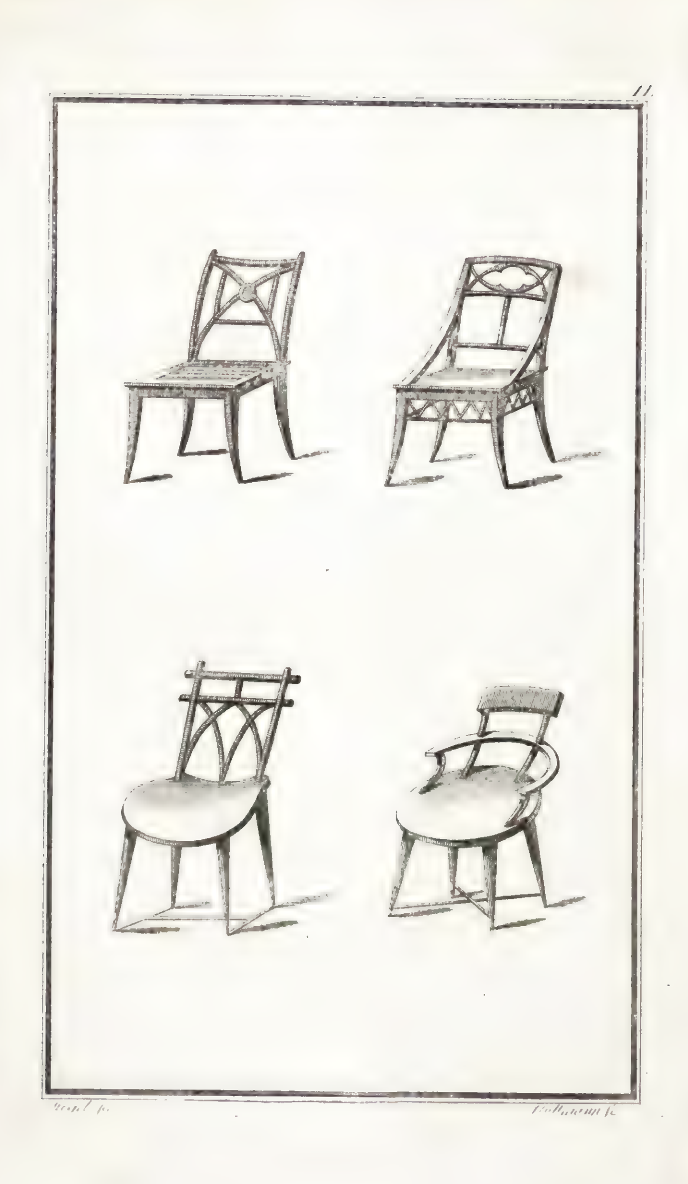


3.
10 Ellen
1
2
3
4
5 Ellen.


5
10 Ellen






11.

SPECIAL 88-B
4627

GETTY CENTER LIBRARY